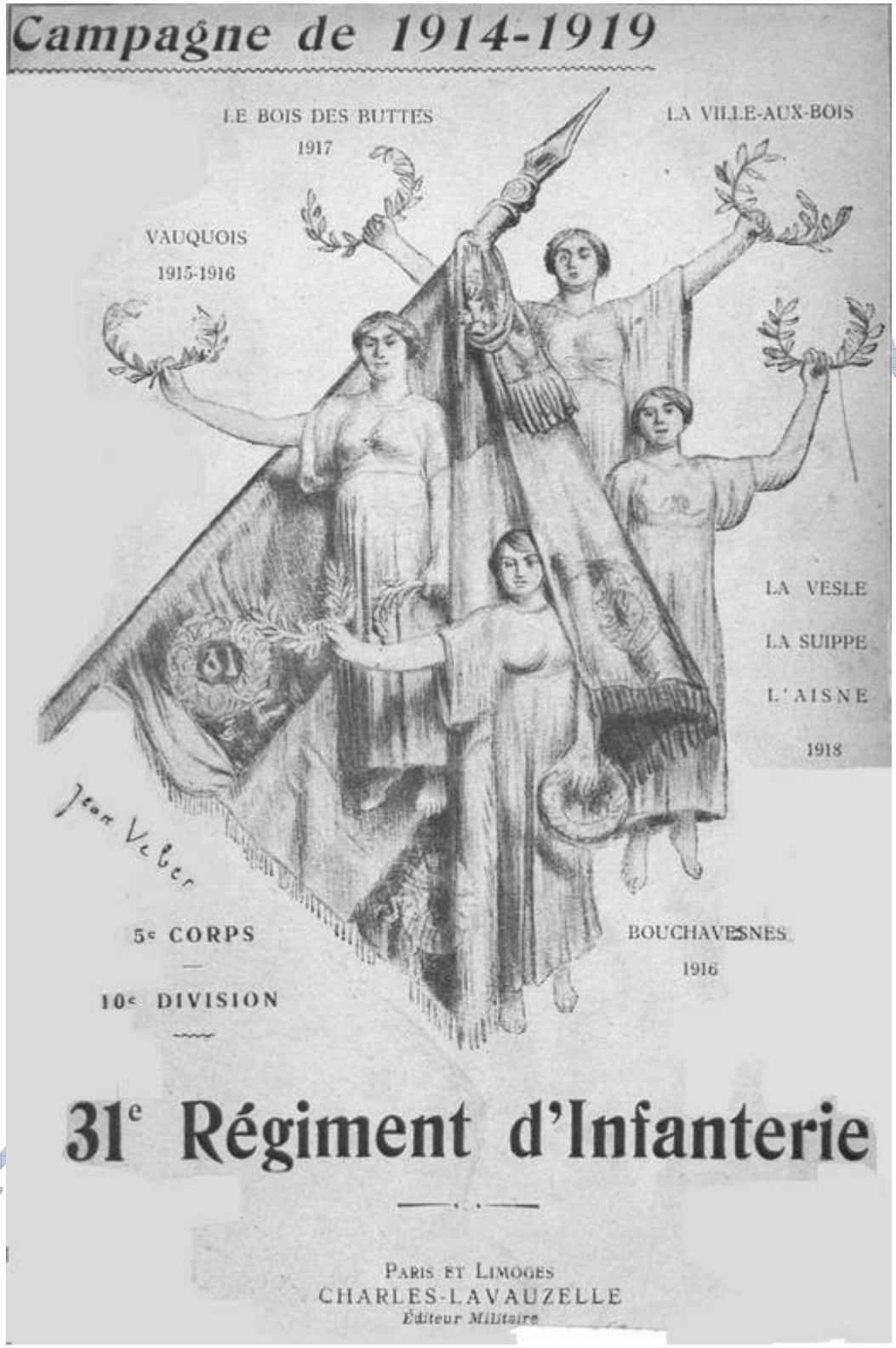
Campagne 1914 – 1918 - Historique du 31e Régiment d'Infanterie
Henri Charles-Lavauzelle, Éditeur militaire – Paris - 1920
Source : B. D. I. C. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Titre : **31e REGIMENT D'INFANTERIE** **HISTORIQUE** **1914-1919** **Autre version**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : ***B.D.I.C.*** **Droits : domaine public** **Transcription intégrale**
Référence : Henri Charles-Lavauzelle, Éditeur militaire – Paris - 1920	Transcripteur : **Paul Chagnoux** Date : **2016**

Ancestramil

Campagne 1914 – 1918 - Historique du 31e Régiment d'Infanterie
Henri Charles-Lavauzelle, Éditeur militaire – Paris - 1920
Source : B. D. I. C. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016



1914 1918

HISTORIQUE

DU

31e Régiment d'Infanterie



PARIS
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur militaire
124, Boulevard Saint-Germain, 124
—
MÊME MAISON A LIMOGES
—
1920

Campagne 1914 – 1918 - Historique du 31e Régiment d'Infanterie
Henri Charles-Lavauzelle, Éditeur militaire – Paris - 1920
Source : B. D. I. C. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Historique

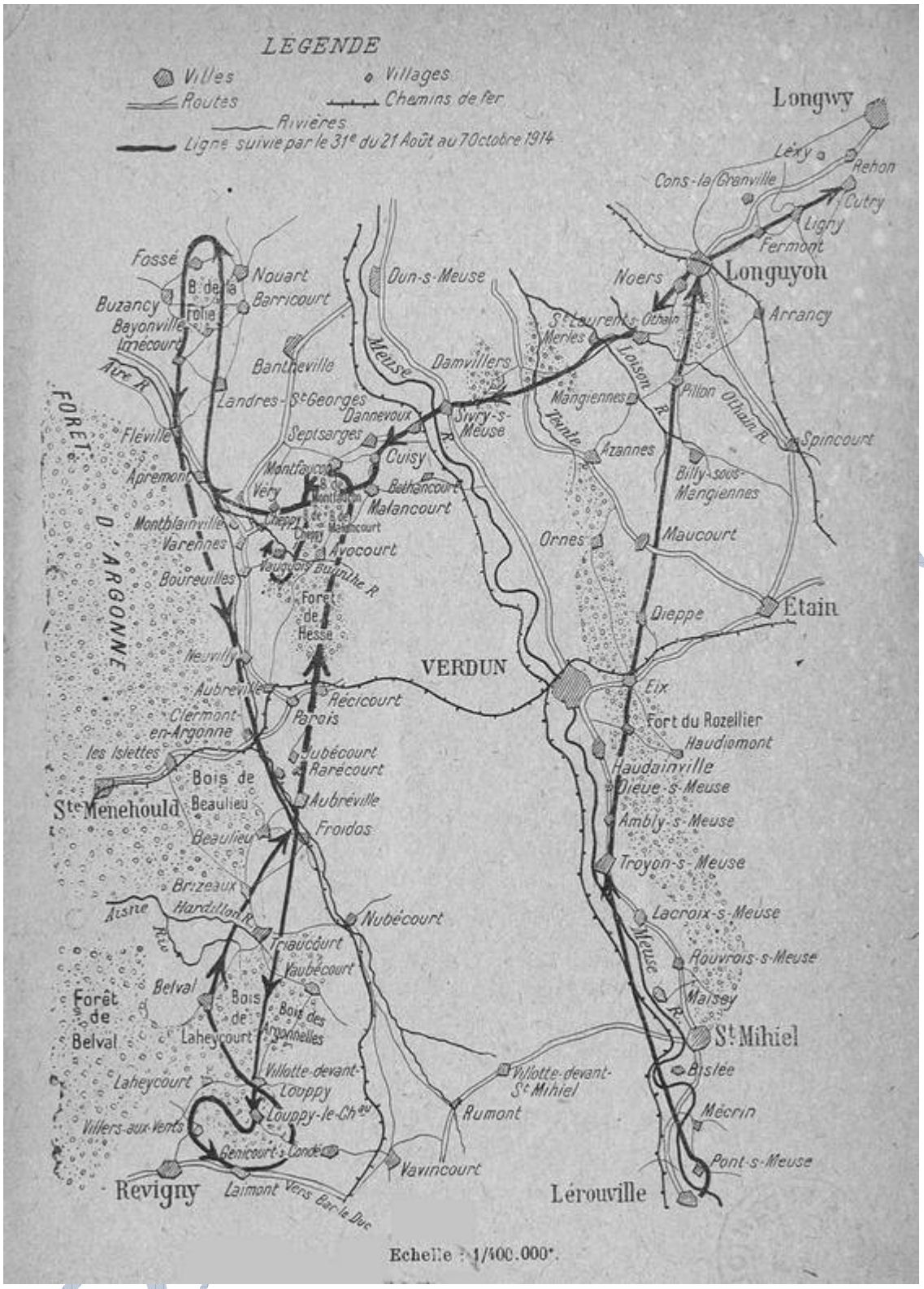
du 31e Régiment d'Infanterie

Débuts de la campagne. — Guerre de mouvement.

(7 août — 7 octobre 1914)

1914. — Sous le commandement du colonel **COUDEIN**, le régiment quitte ses garnisons : le 1er bataillon, Melun le 7 août ; les 2e et 3e bataillons, Paris le 8 août, pour prendre sa place le 10 août, dans la 10e D. I. (5e corps d'armée, IIIe armée, général **RUFFEY**), dans la région de Troyon (Meuse).
Le 14 août, le régiment se met en mouvement avec le C. A. dans la direction du nord-est.

21 août 1914. — Le 31e quitte Maucourt à 5 heures du matin. Le temps est lourd. Après la fatigue des étapes précédentes, les soldats marchent péniblement, le dos courbé sous le sac, qui s'alourdit à chaque kilomètre. La route est encombrée de convois ; une colonne d'artillerie qui se dirige vers le nord, elle aussi, rejette dans le fossé les files de fantassins et les couvre d'un épais nuage de poussière.
A Billy-sous-Mangiennes, un ordre attend le régiment ; il ne doit pas s'arrêter à Longuyon, comme on le croyait tout d'abord ; il faut aller jusqu'à Cons-la-Grandville, à 23 kilomètres de là. Le régiment repart, impatient d'atteindre l'étape. A la ferme Constantine, apparaissent les premières traces du passage de l'ennemi. Quelques hommes qui, pendant une halte horaire, avaient pénétré dans la ferme, en ressortent bientôt, appelant leurs camarades : la maison tout entière est dévastée, les portes et les fenêtres brisées, les meubles fracassés, le linge épars sur le plancher et jusque dans la cour : voilà les marques qu'ont laissées les Allemands avant de se replier devant les troupes françaises. Les soldats regardent ce pillage avec consternation et, les yeux brillants, les poings serrés, disent éloquemment la rage qui les étreint.
Vers midi, le régiment arrive à Longuyon. Son entrée dans la ville est un vrai triomphe ; toute la population se précipite, entoure les soldats, leur apporte des vivres, du vin, de la bière. Les Allemands ont évacué la ville depuis quelques heures à peine, poursuivis par notre cavalerie.
Mais il faut pousser plus loin. Le régiment repart et la marche devient de plus en plus pénible.
Enfin, à 7 heures du soir, après une étape de 45 kilomètres, le 31e arrive à Cons-la-Grandville. A ce moment, le 1er bataillon, en queue de colonne, est prévenu qu'il doit cantonner à Cutry, à 4 kilomètres de là. Une patrouille de cavalerie s'est heurtée à l'ennemi à l'entrée du village.
La nouvelle court aussitôt d'un rang à l'autre. Le commandant se tourne vers son bataillon : « *Mes amis, si vous voulez coucher ce soir dans un lit, il faudra l'enlever à la pointe des baïonnettes.* » Un frisson parcourt la colonne : cette fois, on va se battre. Les dos courbés sous les sacs se redressent, les traînards rejoignent en courant et des soldats qui, les pieds en sang, étaient tombés dans le fossé, reprennent précipitamment leur place dans la colonne.


LEGENDE
Villes
Villages
Routes
Chemins de fer
Rivières
Ligne suivie par le 31e du 21 Août au 7 Octobre 1914
Longwy
Lexy
Rehon
Cons-la-Granville
Cutry
Ligny
Fermont
Longuyon
Noers
Arrancy
Fossé
Nouart
B. de la Folie
Barricourt
Buzancy
Bayonville
Imécourt
Dun-s-Meuse
Meuse
Bantheville
Damvillers
St Laurent-s-Othain
Merles
Loison R.
Othain R.
Pillon
Spincourt
Mangiennes
Azannes
Billy-sous-Mangiennes
Aire R.
Landres-St-Georges
Dannevoux
Septsarges
Cuisy
Montfaucon
Very
Bethincourt
Malancourt
Montblainville
Varennes
Avocourt
Boureuilles
Bourgogne Bunalthe R.
Forêt de Hesse
FORÊT D'ARGONNE
Fléville
Apremont
Ornes
Maucourt
Dieppe
Etain
VERDUN
Neuvilly
Aubréville
Récicourt
Parois
Clermont-en-Argonne
Fix
Fort du Rozellier
Haudiomont
Haudainville
les Islettes
Dubécourt
Rarécourt
Bois de Beaulieu
Ste Menehould
Aubréville
Froidos
Dieue-s-Meuse
Ambly-s-Meuse
Troyon-s-Meuse
Brizeaux
Aisne
Hardillon R.
Nubécourt
Lacroix-s-Meuse
Meuse R.
Rouvrois-s-Meuse
Triaucourt
Vaubécourt
Belval
Forêt de Belval
Bois de Belval
Bois des Argonnelles
Laheycourt
Malsey
St Mihiel
Bislée
Villotte-devant-Louppy
Villotte-devant-St Mihiel
Rumont
Mécrin
Villers-aux-Vents
Louppy-le-Ch.
Genicourt-s-Londe
Vavincourt
Pont-s-Meuse
Revigny
Laimont
Vers Bar-le-Duc
Lérouville
Echelle : 1/400.000e.

Quand le bataillon repart, la nuit est déjà tombée, très obscure ; les compagnies ont peine à se maintenir en liaison ; pour la compagnie de gauche, les difficultés de cette marche sont encore augmentées par les bois qui bordent la rive gauche de la Chiers. Pendant un instant même la compagnie s'égare ; il faut l'attendre.
Les soldats marchent silencieux, le fusil chargé, l'oreille tendue au moindre bruit. A un moment donné, un piétinement de chevaux se fait entendre sur le bord de la route, derrière le bataillon : c'est un escadron du 8e chasseurs qui, sans méfiance, au pas de route, les cavaliers causant et fumant, se dirige vers Cutry. Le commandant les arrête, les avertit de la proximité de l'ennemi et leur fait faire demi-tour.
La côte gravie, le bataillon s'avance sur le plateau qui domine Cutry ; tout à coup, il s'arrête frémissant : vers le nord, un rougeoyant et sinistre reflet illumine le ciel noir : c'est Longwy assiégé qui brille ; d'autres lueurs sur l'horizon marquent l'incendie des villages épars dans la campagne.
A 1 kilomètre de Cutry, les compagnies ouvrent les intervalles et s'avancent prudemment, l'arme à la main. Tout à coup, des détonations éclatent à l'avant-garde, coups de feu isolés suivis d'une salve de la section de pointe, et des voix crient : « *Ne tirez pas, ce sont des troupes de la 10e division.* » Instinctivement, devinant la ruse de l'ennemi, le commandant donne un coup de corne : « *En avant, à la baïonnette !* », et, comme une trombe, le bataillon se précipite dans Cutry, chassant devant lui les cavaliers allemands qui se sauvent au galop.
Le village est désert et silencieux : personne dans les rues, maisons fermées, sans un rais de lumière. L'ennemi se cache peut-être et ce silence écrasant peut dissimuler un guet-apens ; aussi on prend toutes les précautions pour le déjouer. Une grande maison blanche, sur la place du village, est cernée par deux sections : c'est la boulangerie, et le bruit court que des Allemands y sont cachés. On enfonce une fenêtre à coups de crosse et un sergent-major saute dans la pièce, suivi de quelques hommes : la maison est vide. En même temps apparaissent sur la place les premiers habitants que les soldats sont allés chercher dans les caves où le fracas de la fusillade les avait fait se réfugier. Une vieille femme raconte au commandant que l'ennemi a évacué le village depuis une demi-heure à peine et s'est retiré vers Réhon et Chenières. « *Méfiez-vous*, dit-elle, *ils vont revenir.* » Le curé est retrouvé caché dans une barrique au fond de sa cave. Deux jours auparavant, il avait été arrêté par les Allemands, avec l'instituteur, emmené à Chenières, puis relâché le lendemain. Le maire arrive à son tour et, avec le curé et l'instituteur, donne des renseignements aux officiers : les Allemands se sont retirés vers Chenières, qu'ils occupent solidement avec 2.000 hommes, soutenus par de l'artillerie.
Toutes les dispositions sont prises.
Les compagnies placent des avant-postes au sud-est et nord-est de Cutry et reconnaissent leurs emplacements de combat.

Combat de Cutry-Rehon.

22 août 1914. — Le 22 août 1914, à 4 heures, les 2e et 3e compagnies sont détachées de Cutry à Réhon, situé à 3 kilomètres environ au nord. Les reconnaissances, tant de cavalerie que d'infanterie, au point du jour, ne signalent rien.
Sur la place de Cutry, on vaque aux travaux habituels, les corvées de ravitaillement fonctionnent, quand tout à coup le cri retentit : « *Aux armes ! Voilà les Prussiens !* »
Les positions de combat sont aussitôt occupées et une violente fusillade se déclenche contre les longues lignes de tirailleurs ennemis qu'on aperçoit sur la crête séparant Cutry de Chenières et qui

s'avancent rapidement par bonds corrects, bien alignés comme à la manœuvre. L'artillerie allemande a ouvert le feu sur le village.
Nos soldats tirent avec rage sur les rangs ennemis sans cesse renouvelés ; la section de mitrailleuses du bataillon est installée dans un jardin et de là, fauche les ennemis, mais ceux-ci reçoivent sans cesse de nouveaux renforts ; les obus tombent plus serrés, les Allemands avancent malgré leurs pertes en s'infiltrant dans les champs d'avoine.
De notre côté, dans les sections bien défilées derrière les haies ou les petits murs, les pertes ne sont pas excessives, mais les munitions, dépensées sans ménagements par les soldats tenant pour la première fois l'ennemi exécré au bout de leurs fusils, commencent à se raréfier et le feu se ralentit par besoin d'économie.
Les deux compagnies de Réhon eurent à subir la même attaque venant de l'est et menée par une troupe d'une supériorité numérique considérable soutenue par une forte artillerie.
Le 2e bataillon, qui tente d'aller au secours du 1er bataillon, est arrêté par un tir d'artillerie, puis obligé de se replier. L'attaque ennemie a continué à progresser et les défenseurs tant de Réhon que de Cutry sont menacés d'encerclement ; l'ordre de retraite est donné avec mission aux sections de se replier homme par homme par les deux rives de la Chiers.
Il est temps, car l'ennemi est déjà à 100 mètres de la lisière est de Cutry. Sous les obus et les balles, les sections traversent le village pendant que de faibles arrière-gardes, postées derrière des barricades de fortune, contiennent les Allemands. A la sortie ouest du village, des compagnies sont prises sous un feu meurtrier de shrapnells et de mitrailleuses : l'ennemi, déjà parvenu sur la crête de Léxy, prend d'enfilade la route de Cons-la-Grandville. Le cimetière est intenable ; les pertes deviennent très sensibles : là, tombent le lieutenant **OLLIVIER**, déjà blessé d'une balle à la tempe, les sous-lieutenants **SUTAINE**, **ROUGER**, **AMICEL** ; le capitaine **ROLLET**, la joue labourée d'une balle, sans même se faire panser, reste debout sur la route, à côté du commandant, et l'aide à diriger la retraite. Enfin, la crête de Cons-la-Grandville est atteinte par les débris du bataillon. Il faut passer un à un dans le fossé comblé de morts et de blessés.
Malgré les fortes pertes, ce premier contact loin de déprimer les énergies avait excité le désir confiant d'une prompte revanche.

23 août 1914. — Le régiment participe au repli du 5e C. A. dans la vallée de l'Othain, au sud de la Chiers, après avoir protégé ce mouvement.

24 août 1914. — Le régiment se reporte vers le nord, en direction de Longuyon. Le 3e bataillon (commandant **BONVALOT**), suivant l'ordre reçu, se porte résolument à l'assaut du piton de Noërs, malgré le crépitement rageur des fusils et des mitrailleuses et le fracas des obus. Le 2e bataillon soutient le 3e bataillon. Le lieutenant-colonel **PHILIPPE** et le commandant **BONVALOT** sont blessés.
L'ennemi, surpris, est obligé d'abandonner la crête, puis une partie du village de Noërs. Alors, toute l'artillerie ennemie concentre un feu d'enfer sur ce piton ; le bataillon est vite décimé sur cette position durement enlevée qu'il ne veut plus rendre ; ne recevant pas de renforts, il doit cependant retraiter, et, le soir, le régiment se trouve rassemblé au sud de Merles. Le commandant **BONVALOT**, blessé, reste entre les mains des Allemands.

25 août 1914. — Le régiment tient jusqu'à la nuit les hauteurs du sud de Merles pour protéger la retraite de la division en direction de Damvillers - Sivry-sur-Meuse.

26 et 27 août 1914. — Le régiment prend part à la retraite de la D. I**.** sur Apremont (lisière est de la forêt d'Argonne), après l'avoir protégée au passage de la Meuse à Sivey-sur-Meuse.

Combat de Fossé.

28 août 1914. — La IIIe armée reprend l'offensive vers le nord. Le régiment en réserve est engagé dans la soirée du 30 août aux abords de Fossé. Le mouvement s'exécute au milieu d'un feu violent de mousqueterie, de mitrailleuses et d'artillerie. Les clairons sonnent la charge, les trompettes allemandes le ralliement ; les balles sifflent de tous côtés; on a l'impression que, dans la nuit, des confusions regrettables peuvent se produire. Peu à peu, la fusillade cesse et le régiment couche sur ses positions. Les troupes sont harassées et les unités se reconstituent à grand'peine, au milieu d'appels étouffés et des mille bruits assourdis du champ de bataille.
Le combat reprend le 31 au matin et le régiment maintient ses positions jusqu'au soir, malgré une violente canonnade ; le commandant **CUNY** est blessé.
Les pertes dans ces trois journées furent :

Officiers	Tués	3	13	
	Blessés	10		Tués
4				
	Tués	4		
Troupe	Blessés	341	603	
	Disparus	258		

Dans la nuit, le régiment se replie sur Apremont. Du 3 au 5 septembre, la retraite se continue vers le sud jusqu'à la voie ferrée Revigny - Bar-le-Duc.

Combats de Laheycourt, Villers-aux-Vents,
Bois de Laimont.

6 septembre 1914. — Le 6 septembre, le régiment reçoit l'ordre d'aller occuper les crêtes au nord de Villers-aux-Vents, cote 190.
Pour éviter l'encombrement des routes, il est prescrit de passer par Laheycourt. Une compagnie cycliste qui occupe le village annonce la proximité immédiate des tirailleurs ennemis. Des coups de feu commencent à partir de toutes parts ; l'artillerie ennemie tire sur le village (un obus démolit le clocher), qu'il faut évacuer rapidement pour prendre une formation de combat. En combattant, le régiment va occuper la position assignée, qu'il défend avec acharnement toute la matinée, malgré les pertes considérables causées par le bombardement continu. Mais le ravitaillement en cartouches des unités se fait difficilement, et il faut se replier sur Laimont ; le régiment reçoit, à 20 heures, l'ordre d'occuper la lisière du bois à l'est de ce village, au nord de la route Bar-le-Duc - Chalons, et de l'organiser. L'organisation doit être faite pour le 7, 4 heures du matin. Or, le régiment n'a ni outils, ni fil de fer, mais simplement quelques outils individuels. On se met au travail avec des moyens de fortune ; on creuse le fossé qui suit la lisière du bois ; on roule jusque-là des troncs d'arbres abattus qui se trouvent à proximité et on attend l'attaque ennemie.

7 septembre 1914. — Au petit jour, l'ennemi fouille les bois avec ses shrapnells et lance dans les ravins ses gros noirs ; de grosses patrouilles tentent de s'infiltrer à travers nos lignes. Mais elles sont accueillies par une fusillade nourrie et obligées de se replier. Malgré les pertes et la faiblesse des effectifs, le régiment résiste vigoureusement, car l'ordre est formel : il ne faut pas reculer d'un mètre.
Les 8, 9, 10 et 11 septembre, il contient toutes les attaques de l'ennemi, bien soutenu par son artillerie, et conserve intégralement ses positions, jouant ainsi très honorablement son rôle dans la mémorable victoire de la Marne. Vive la France !

11 septembre 1914. — L'ennemi bat en retraite et la poursuite commence dans la direction du nord par Belval, Froidos, Avocourt.

16 septembre 1914. — Le régiment marche sur Montfaucon. Le 3e bataillon, en tête, sous les ordres du capitaine **CASSEL**, débouche sans incidents du bois Chehemin. Mais à peine s'engage-t-il sur le glacis où court la route Varenne - Montfaucon qu'il est littéralement fauché, disloqué par les mitrailleuses et l'artillerie ennemie. Le 2e bataillon, qui appuie sa progression, le recueille et organise avec lui, par des moyens de fortune, les lisières du bois Chehemin ; le flanc gauche est découvert ; pour le protéger, le 1er bataillon tente de déboucher sur la crête 242. Le temps est froid et pluvieux. Le régiment est très affaibli par les pertes.
Du 17 au 21 septembre, il s'organise sur la position.
Les bataillons comptent à peine 400 fusils et les attaques journalières, faites sans un appui suffisant d'artillerie, les épuisent de plus en plus.
Relevé le 21 septembre, le régiment est alerté le lendemain pour défendre le bois de Cheppy et reste en ligne jusqu'au 7 octobre, période pendant laquelle le front se stabilise.

Le lieutenant LABORDE est cité à l'ordre de l'armée. — ***A fait preuve de la plus grande énergie au combat du 24 septembre, près de Vauquois, où il a su maintenir sur ses positions, malgré un feu très violent, le bataillon qu'il commandait. Fortement contusionné au cours de la journée par une balle de shrapnell, n'a pas quitté un seul instant son commandement, donnant constamment l'exemple du plus brillant courage.***

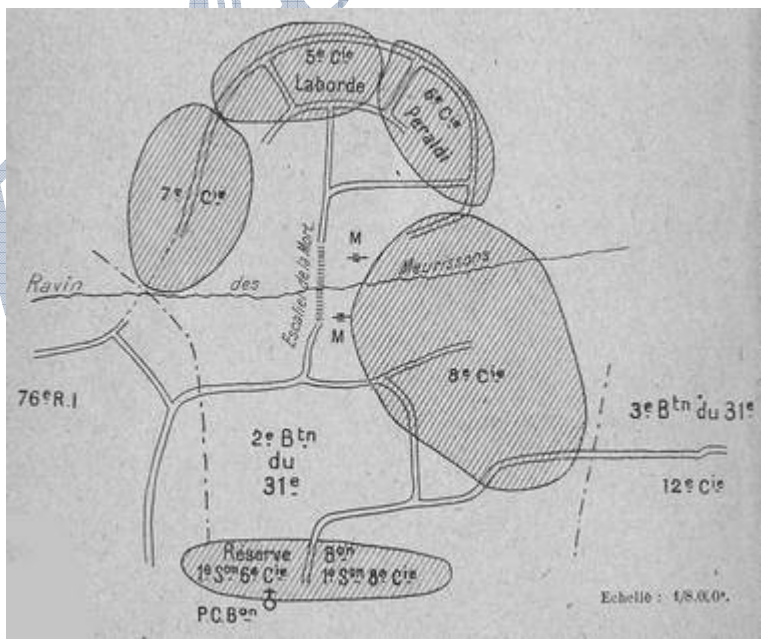
Ancestramil

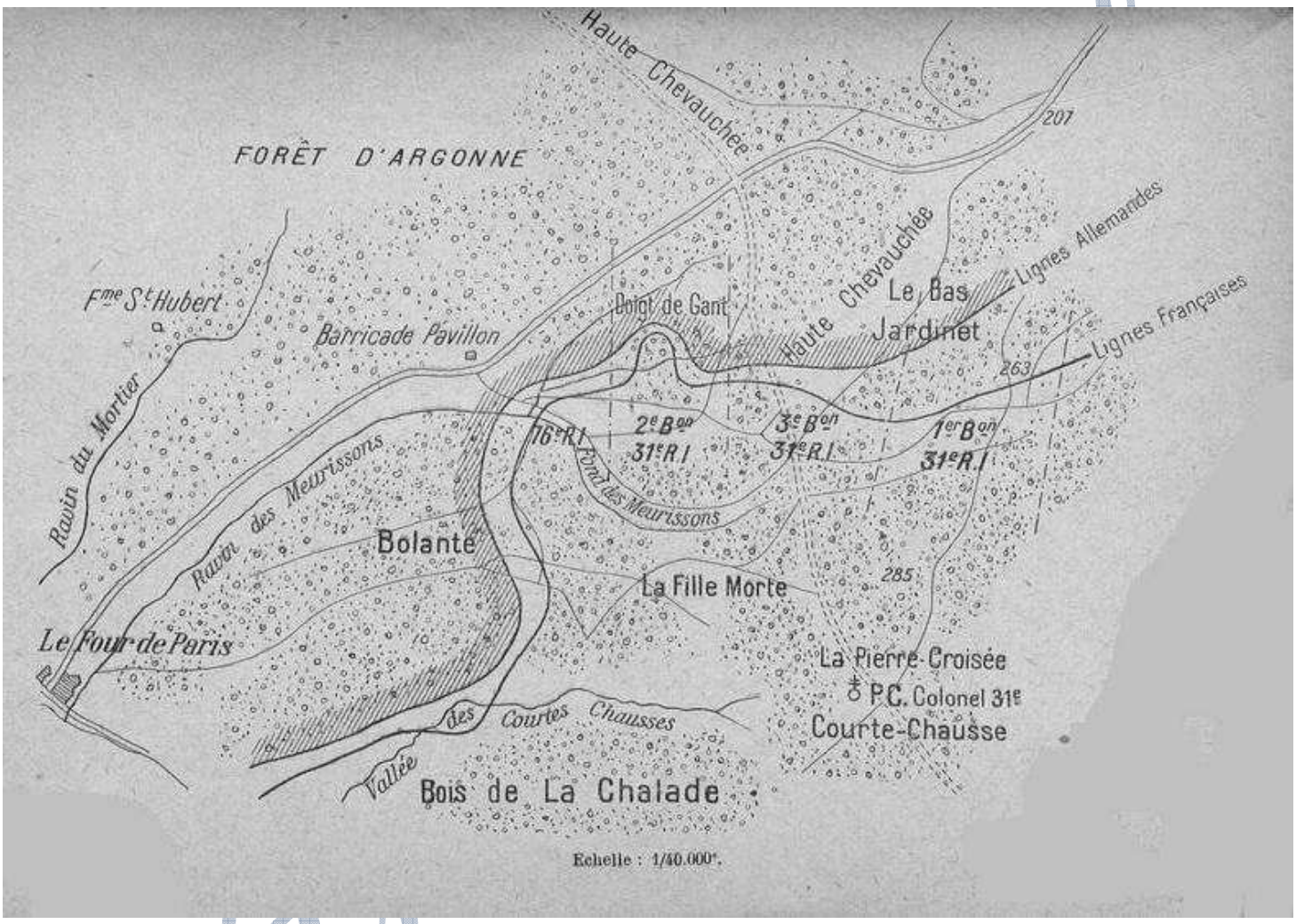
ARGONNE

(**21 octobre 1914 - 20 janvier 1915**.)

Après un repos de douze jours à Aubreville, le régiment monte le 21 octobre en secteur dans la région Buzemont - Forimond.
Jusqu'à la fin de janvier 1915, il va se battre en Argonne. L'Argonne ! Pour les vétérans, quel long cortège de souffrances..., de gloire aussi, évoque ce seul nom ! Le pays est tourmenté, coupé de ravins profonds, hérissé de forêts propices aux embuscades ; pendant des mois, il faut subir la pluie, le froid et, par-dessus tout, l'odieuse boue, gluante et tenace qui enveloppe le soldat d'une froide gaine et fait de chaque relève une ascension au calvaire. La division est commandée par le général **GOURAUD**. Contre elle, les meilleures troupes du kronprinz, servies par un matériel puissant et perfectionné, multiplient les assauts et s'acharnent à réaliser l'encerclement de Verdun.

28 octobre 1914. — Le 28 octobre, deux bataillons occupent les tranchées de la Maize et de la Cigalerie ; un bataillon en réserve au P. C. du colonel aux Allieux ; ils sont relevés le 4 novembre.
A partir du 7 novembre, le régiment alterne avec le 89e pour occuper le secteur de la Pierre-Croisée - Haute-Chevauchée.
Le 9 décembre, le 31e tient le secteur ainsi que l'indique le croquis ci-joint
1er bataillon : cote 263 ; 2e bataillon : Bas-Jardinet (Doigt de Gant) ; 3e bataillon : Haute-Chevauchée.
La position tenue par le 2e bataillon, dite « Doigt de Gant du Bas-Jardinet », était constituée par une croupe élevée, mais étroite, formant saillant très avancé dans les lignes allemandes, coupée au sud par un ravin profond aux pentes abruptes. Cette croupe forme deux plateaux séparés par le ruisseau des fleurissons. Un seul boyau, dit « Escalier de la Mort », permettait de franchir les deux pentes du ravin pour accéder au plateau où était établie notre première ligne en forme de demi-cercle et distante seulement d'une dizaine de mètres de la ligne ennemie.




Haute Chevauchée
FORÊT D'ARGONNE
207
Fme St Hubert
Barricade Pavillon
Ravin du Mortier
Ravin des Meurissons
Bolante
Le Four de Paris
Poigt de Gant
Haute Chevauchée
Le Bas Jardinet
Lignes Allemandes
Lignes Françaises
263
16e R I
2e Bon 31e R I
3e Bon 31e R I
1er Bon 31e R I
Font des Meurissons
La Fille Morte
285
La Pierre-Croisée
P.C. Colonel 31e
Courte-Chausse
des Courtes Chausses
Vallée
Bois de La Chalade
Echelle : 1/40.000e.

Combat du Doigt-de-Gant.

Le 11 décembre, vers 10 heures, dix mines puissantes explosent sous notre tranchée de première ligne : un tir très violent d'artillerie se déclenche, suivi d'une attaque d'infanterie. Les tirailleurs allemands lancent des projectiles jusqu'alors inconnus, sortes de boîtes à mitraille qui explosent en roulant sur le sol.
Les survivants de la première ligne (compagnies **PÉRALDI** et **LABORDE**) sont ralliés par leurs chefs et la résistance s'organise. Une lutte corps à corps sanglante s'engage au cours de laquelle le capitaine **LABORDE** est tué. Malgré sa supériorité numérique, l'ennemi ne progresse que lentement : il est impossible de venir en aide aux compagnies **PÉRALDI** et **LABORDE** ; la compagnie de réserve **POITEVIN** tente en vain de franchir le ravin, où les mitrailleuses et l'artillerie allemandes entretiennent un barrage d'une violence extrême. Le combat continue acharné jusqu'à la nuit ; les quelques survivants se replient alors péniblement par l'Escalier de la Mort encombré de nombreux tués et blessés, glorieuses épaves qu'on enjambe avec mille précautions, le cœur serré.
Les pertes de la journée furent les suivantes :

Officiers	Tués	1	6
	Blessés	2	
	Disparus	3	
Troupe	Tués	11	335
	Blessés	53	
	Disparus (pour la plupart tués dont les cadavres sont restés dans les lignes allemandes)	271	

A la suite de ce combat sont cités à l'*ordre de l'armée* :

Le capitaine LABORDE. — ***Dans une circonstance critique et sous un feu des plus violents, a fait preuve de la plus grande énergie qu'il sut communiquer à sa compagnie pour lutter pied à pied et contenir un ennemi supérieur en nombre. Mortellement frappé à la tête de son unité.***

Le lieutenant PÉRALDI. — ***Décision, initiative et bravoure exceptionnelles au combat du 11 décembre.***

Le médecin aide-major BONJEAN. — ***Au combat du 11 décembre, dans des circonstances très critiques, a fait preuve d'un rare courage professionnel et d'une rare énergie en allant relever les blessés sous une grêle de projectiles jusque sur la ligne de feu et veillant ensuite à leur transport avec un soin tout particulier.***

Le sous-lieutenant ALIN. — ***Belle attitude au feu le 11 décembre.***

Le sergent fourrier MAEHEM. — ***A pris momentanément le commandement d'un groupe de soldats qui, entraînés par son exemple, firent tête à l'ennemi et l'empêchèrent de progresser.***

Le soldat BELZANNE. — ***Très belle conduite au feu ; au cours d'une attaque très vive des Allemands, a su entraîner ses camarades.***

Le soldat HAMEAU. — ***Sous un feu violent et meurtrier, alors que son caporal avait été tué et que son escouade était isolée du reste de la section, a su, par son sang-froid et son énergie, maintenir ses camarades groupés et a fait creuser une tranchée qui a permis de conserver le terrain conquis.***

Le soldat de BURBUE. — ***Au combat du 23 novembre, est allé porter un ordre sous une violente fusillade ; bien que blessé, n'est revenu que le mouvement terminé, disant à son chef : « Mon lieutenant, nous battons le ravin. »***

Relevé le 17 décembre, le 31e R. I., après avoir mis une partie de ses unités à la disposition de la 9e division, prend ensuite le secteur de Solante.

Combat de la croupe des Meurissons.

Le 7 janvier 1915, au lever du jour, après une brutale préparation d'artillerie, les Allemands dirigent une violente attaque sur l'aile droite du secteur du régiment qui occupe une croupe très importante près du ruisseau des Meurissons.
Cette attaque échoue devant la résistance de la 8e compagnie (sous-lieutenant **YTHIER**).
Le 8 janvier, l'artillerie allemande reprend son tir par obus de gros calibre, sur le front de la compagnie **YTHIER** ; une mitrailleuse est mise hors d'usage, les postes d'écoute placés en avant de la tranchée principale, dite du « Génie », sont anéantis après s'être vaillamment défendus.
Vers 12 h.30, les Allemands se portent en force à l'attaque de la tranchée du « Génie », dont ils parviennent à occuper un instant une partie ; mais le sergent **LAURENCEAU**, suivi de quelques hommes résolus, abat sur le parapet l'officier qui commande la colonne d'attaque et rejette l'ennemi de la tranchée.
L'attaque allemande a réussi dans le secteur voisin à pénétrer jusqu'à la Fille-Morte ; le commandant **CUNY**, craignant une attaque à revers, se hâte de renforcer la compagnie **YTHIER** pour protéger son flanc droit et réussit à arrêter la progression ennemie.
Dès la nuit, sous une fusillade et un feu de mitrailleuses presque incessants, la défense du mamelon est renforcée et organisée.
Au cours de cette action, qui fut pour les Allemands, très supérieurs en nombre, un sérieux échec, la croupe des Meurissons a été maintenue intacte, en dépit de l'effort violent et prolongé qu'ils avaient fait peser successivement sur son front et sur les deux flancs.

Les pertes pendant les deux journées ont été :

Officier	Tué	1	
Troupe	Tués	14	50
	Blessés	35	
	Disparu	1	

A la suite de ces combats, sont cités à l'*ordre de l'armée* :

Le sous-lieutenant ARMAND. — ***A attaqué avec la dernière vigueur, avec deux sections, un ennemi très supérieur en nombre et, grâce à son sang-froid, à l'habileté de sa manœuvre, à l'esprit offensif qu'il a communiqué à ses soldats, a enlevé la position, l'a organisée et a résisté à toutes les attaques dont elle était l'objet.***

Le sous-lieutenant YTHIER. — ***A résisté victorieusement pendant quarante-huit heures, avec la compagnie qu'il commandait, aux violentes attaques d'infanterie et d'artillerie de l'adversaire très supérieur en nombre et lui a infligé des pertes considérables. A électrisé sa compagnie par sa bravoure et ses encouragements et a donné à tous un bel exemple de vaillance française.***

L'adjudant BASTIEN. — ***Devant l'imminence d'une attaque de flanc, a, en quelques instants et sous le feu de l'ennemi, organisé et aménagé un boyau de communication en tranchée de combat. A donné un constant exemple de calme et de courage jusqu'au moment où il a été blessé, tandis qu'il commandait le feu.***

Le sergent BLANC. — ***A réussi, malgré la forte supériorité numérique des assaillants, à maintenir sur ses positions la demi-section qu'il commandait ; bien que blessé deux fois au cours de l'engagement, n'a consenti à se porter en arrière pour se faire panser que sur l'ordre formel de son commandant de compagnie.***

Le sergent CASTETS. — ***Est parvenu, sous le feu meurtrier de l'ennemi, à organiser la défense et assurer la solidité d'une position particulièrement précaire, dont le commandement lui avait été confié, au cours même du combat. A fait preuve, pendant toute l'action, d'un esprit de décision et d'un mépris du danger dignes de tous les éloges.***

Le sergent LAURENCEAU. — ***A refoulé hors de sa tranchée les ennemis qui y avaient pris pied après avoir abattu l'officier qui les commandait; bien que violemment contusionné par un coup de feu, a continué de commander sa section avec bravoure.***

Le sergent MARTEAU. — ***S'est avancé seul en terrain découvert, à proximité de l'ennemi, en vue de déterminer exactement la position occupée par lui. A fait preuve, au cours de cette périlleuse reconnaissance, des plus remarquables qualités de froide lucidité, d'observation et de courage.***

Le 20 janvier 1915 le régiment était relevé pour la première fois depuis le début de la campagne et envoyé au repos : c'est le prélude d'un nouvel effort.

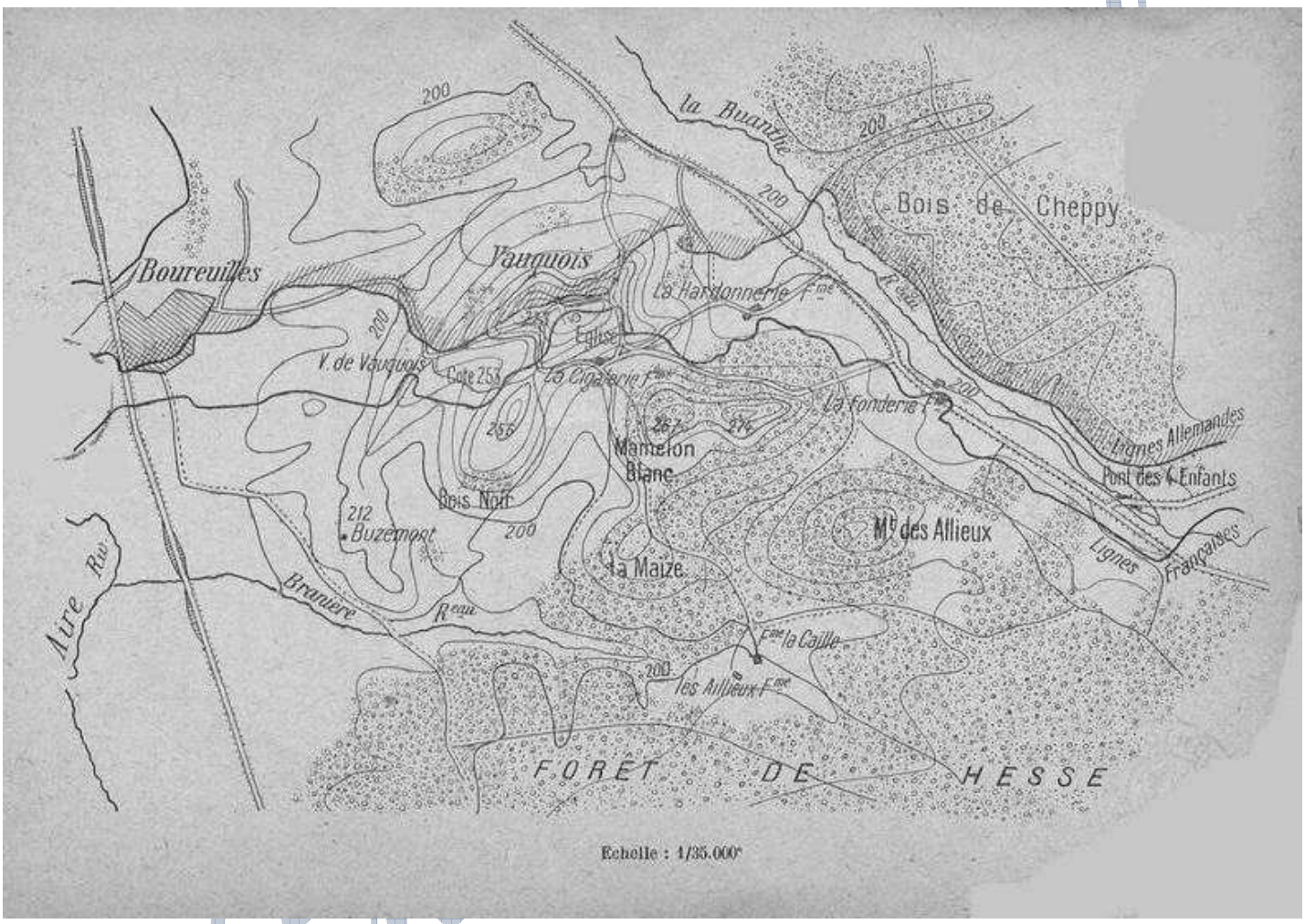
VAUQUOIS

(**12 février 1915 - 2 août 1916**.)

Du 21 janvier au 12 février 1915, le régiment est au repos dans la région Brocourt - Parois. C'est là qu'il apprit que le général **SARRAIL**, commandant l'armée, avait choisi la 10e D. I. pour une tâche difficile et glorieuse : à cette division revient l'honneur d'avoir pris Vauquois. Qui ne se rappelle ce nom, qui retentit alors dans toute la France ? De l'étroit plateau où se dressait le village, les Allemands contrôlaient tous les mouvements depuis Clermont-en-Argonne jusqu'à la vallée de l'Aire. Bien abrités dans les caves bétonnées et reliées entre elles par des galeries souterraines, ils nous bravaient : plus d'un assaut s'était déjà brisé au pied de la butte sanglante.
Sous les ordres du général **VALDANT**, son nouveau chef, dont le nom est attaché à celui désormais historique de Vauquois, la 10e division devait l'attaquer à son tour et s'en emparer, mais le 31e devait y perdre son colonel.

14 février 1915. — Le régiment effectue la reconnaissance de ses positions d'attaque :
2e bataillon et 10e compagnie (commandant **CUNY**), troupes d'attaque ;
Les trois autres compagnies du 3e bataillon, en réserve au Mamelon-Blanc (poste du colonel).
Le 1er bataillon doit soutenir devant Boureuilles l'attaque du 44e colonial.
Dans la nuit du 16 au 17 février, les troupes vont prendre leurs emplacements de combat (2e bataillon du 31e à droite, 1er du 76e à gauche).
Les parallèles de départ, qui sont l'extrême limite de notre avance dans les précédentes attaques, creusées en toute hâte, sont peu profondes, démesurément larges et dépourvues de pare-éclats. Quelques planches et quelques plaques de tôle recouvertes d'une mince couche de terre voilà les seuls abris. Plusieurs éléments de tranchées sont pris en enfilade de Vauquois et surveillés attentivement par l'ennemi ; le 2e bataillon est en saillant en avant de notre ligne, accroché aux pentes de la colline.

17 février 1915. — La préparation d'artillerie (75, 65 de montagne et deux pièces de 270) commence à 9 heures ; à midi, le tir s'accélère, l'heure de l'assaut approche : quelques minutes avant l'heure H, trois mines françaises doivent sauter et bouleverser la première ligne boche. Tout à coup, le sol se dérobe sous les pieds, une détonation sourde retentit, une colonne formidable de terre et d'énormes pierres surgit dans les airs et retombe sur nos propres tranchées ; la mine n'a pas été poussée assez loin sous la ligne allemande. La 6e compagnie est particulièrement éprouvée. L'adjudant **LAFFITEAU** a la tête en bouillie et trente hommes sont tués ou blessés. Les deux autres mines n'explosent pas.
Cependant, le coup de clairon — signal de l'assaut — retentit, prolongé, émouvant ; et, presque aussitôt, sur les pentes du Mamelon-Blanc, en pleine vue de l'ennemi, sous les rafales d'obus, les musiques des 31e et 76e, sous la direction du chef de musique **CHOMEL**, jettent dans les airs, de toute la force de leurs cuivres, l'ardeur sacrée de l'hymne national.


la Buante
Bois de Cheppy
Boureuilles
Vauquois
La Hardonnerie Fme
Eglise
V. de Vauquois
Cote 253
La Cigalerie Fme
La Fonderie Fme
Mamelon Blanc
Bois Noir
212
Buzemont
Ms des Allieux
la Maize
Lignes Allemandes
Pont des 4 Enfants
Lignes Françaises
Aire Riv.
Brauvere
Reau
Fme la Caille
les Allieux Fme
FORÊT DE HESSE
200
Echelle : 1/35.000e

Ce chant de gloire dissipe comme par enchantement le désarroi produit par la malencontreuse explosion ; tout le monde s'est ressaisi, et le cri de « *En avant !* », poussé par leurs chefs, suffit pour entraîner les derniers hésitants commotionnés.
Les échelles sont en nombre insuffisant, l'ennemi est aux aguets, et beaucoup des nôtres, dès qu'ils surgissent au-dessus des parapets, s'effondrent frappés d'une balle à la tête.
Pourtant, les trois compagnies de première ligne, ayant à leur gauche le 1er bataillon du 76e, s'élancent rapidement sur le plateau ; le terrain d'attaque est tellement escarpé, bouleversé par les obus, que, pour en gravir les pentes, nos soldats doivent s'appuyer sur leur fusil. En avant quand même !
La tranchée ennemie est atteinte ; ses occupants vite abattus ou pris. Voici les premières maisons de Vauquois, la résistance y est fortement organisée ; des soupiraux à ras du sol part une fusillade nourrie qui abat en tête les plus intrépides. La progression continue coûte que coûte, les caves sont découvertes, attaquées, fouillées, on y fait une soixantaine de prisonniers.
Le succès exalte nos poilus : les voici enfin dans ce Vauquois inaccessible : « *Cette fois, nous les tenons* », crie le caporal **MARTINET**, et, blessé au bras, il continue à entraîner hardiment en avant son escouade de braves.
L'église, qui constitue un des principaux centres de résistance, est dépassée. Les Allemands cèdent pied à pied. Nos soldats les plus alertes s'élancent à leur poursuite, et, avec le lieutenant **PÉRALDI**, parviennent au rebord nord de la butte ; de là, ils aperçoivent à leurs pieds la vaste plaine de Cheppy. Mais des rafales continuelles de balles rasent la crête, les obligeant à se tapir.
L'ennemi s'est arrêté sur les contre-pentes, d'où il mitraille furieusement la crête du plateau.
A la droite du 2e bataillon, la 10e compagnie a été moins heureuse ; dès la sortie de la tranchée de départ, sa première vague a été fauchée presque tout entière ; quelques hommes essayent de gagner, à droite un chemin creux, ils tombent sous les coups d'une mitrailleuse qui le garde. Le sous-lieutenant **LEDUC** est tué d'une balle en plein front au moment où, dressé sur le parapet de la tranchée, il crie à sa compagnie : « *Vauquois est à nous, allons, les enfants, en avant !* »
Mais les troupes qui ont pris pied dans Vauquois sont bien réduites ; le commandant **CUNY** s'efforce de leur faire parvenir des renforts ; sa réserve (5e compagnie) est soumise à un feu intense qui l'arrête. Il se place lui-même à sa tête, il est blessé ainsi que son lieutenant adjoint.
Les trois compagnies du bataillon de réserve du Mamelon-Blanc sont portées en avant ; elles tombent sous les coups d'une mitrailleuse qui les force à refluer ; trois fois elles tentent une nouvelle poussée, trois fois elles sont refoulées après des pertes sanglantes.
Cependant la situation des éléments du 2e bataillon qui tiennent la lisière nord de Vauquois s'aggrave de minute en minute. L'ennemi, ressaisi, prononce une vigoureuse contre-attaque. Les munitions sont épuisées. Rester plus longtemps serait s'exposer à un désastre ; cette petite poignée de braves se replie pas à pas, maintenant l'ennemi en respect. Elle abandonne Vauquois que, deux heures auparavant, elle avait traversé dans une ivresse de victoire et parvient à regagner les tranchées de départ : combien d'entre eux n'en sont pas revenus !
Cette journée, où tant d'héroïsme avait été prodigué sans résultat matériel, coûtait au régiment de lourdes pertes. Au cours de la lutte, le colonel **COUDEIN**, qui s'était porté sur les pentes nord du Mamelon-Blanc, était frappé d'une balle au cou ; il succombait quelques jours plus tard, et le commandement du régiment passait au chef de bataillon **CUNY**, qui fut promu lieutenant-colonel le 26 février 1915.

Les pertes de la journée s'élevaient à :

Officiers	Tués	3	7
	Blessés	4	
Troupe	Tués	70	553
	Blessés	330	
	Disparus	153	

A la suite de ce combat sont promus :

Officier de la Légion d'honneur :

Le colonel COUDEIN. — ***Commande depuis le début de la campagne un régiment qui s'est bien comporté en toutes circonstances. A été grièvement blessé le 17 février en reconnaissant les positions à faire occuper par un de ses bataillons pour appuyer le bataillon d'attaque.***

Chevaliers de la Légion d'honneur :

Le sous-lieutenant BOCQUET. — ***Depuis le début de la campagne, n'a cessé, en toutes circonstances, de faire preuve de la plus grande bravoure dans les situations les plus périlleuses ; en dernier lieu, a cherché à entraîner à l'assaut d'une position réputée presque inexpugnable, sous un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses, des éléments de son bataillon qui avaient vainement tenté plusieurs fois cet assaut. A été grièvement blessé.***

Le lieutenant PERALDI. — ***A enlevé, à la tête de la compagnie qu'il commandait, sous un feu très violent, une tranchée qui défendait l'accès d'un village ; a entraîné ensuite sa compagnie dans ce village dont l'ennemi occupait les caves fortifiées, et, malgré la disproportion des forces en présence, après une violente lutte au fusil et à la baïonnette, est parvenu à gagner la lisière opposée.***

Le sous-lieutenant SAULET. — ***A pénétré avec des éléments de la compagnie qu'il commandait dans un village fortifie, s'y est maintenu pendant un certain temps, malgré la violence des attaques ennemies, enflammant ceux qui avaient pu la suivre par son sang-froid et sa vaillance. A couru les plus graves dangers, et, grâce aux qualités militaires dont il a fait preuve, a pu regagner heureusement une tranchée, dans laquelle il a résisté avec succès à une contre-attaque de l'adversaire.***

Reçoivent la *Médaille militaire* :

Le sergent LAURENCEAU. — ***Déjà cité à l'ordre de l'armée pour son attitude au combat des Meurissons du 8 janvier 1915. Au cours de l'attaque de Vauquois, a fait preuve de la plus éclatante bravoure sous le feu de l'infanterie et des mitrailleuses ennemies, donnant à tous un bel exemple de vaillance bien française et a entraîné impétueusement à l'assaut le groupe qu'il commandait.***

Le caporal RICHE. — ***Témoigne une bravoure admirable depuis qu'il est au front, exécutant avec une grande intelligence les reconnaissances les plus périlleuses. A l'attaque de Vauquois, a foncé violemment avec une poignée d'hommes sur l'ennemi qu'il a mis en fuite, tuant lui-même à coups de fusil et de baïonnette plusieurs Allemands.***

Le caporal SPETTEL. — ***N'a jamais connu la peur ; la sème chez l'adversaire par son audace, recherche les missions les plus dangereuses. Au combat de Vauquois, a foncé victorieux sur l'ennemi à la tête de quelques hommes qu'il a confirmés de son exemple ; a fait des prisonniers et tué plusieurs Allemands qui lui résistaient.***

Sont cités à l'*ordre de la IIIe armée* :

Le chef de bataillon CUNY. — ***Pendant l'attaque qu'il a dirigée, le 17 février, sur une position allemande fortement organisée et occupée, a fait preuve d'une grande énergie dans le commandement et donné un bel exemple de bravoure personnelle***.

Le sous-lieutenant GUILLAUMEY. — ***Mépris absolu du danger ; a, par son attitude admirable sous un feu violent, puissamment contribué à entraîner sa troupe à l'assaut d'une position extrêmement forte.***

Le sous-lieutenant LEDUC. — ***A brillamment enlevé sa compagnie pour l'assaut des tranchées ennemies fortement détendues. Tué d'une balle à 20 mètres de ces tranchées.***

L'aspirant MONSEL. — ***Tué en tête de sa section qu'il avait su entraîner à l'assaut d'une position très forte.***

L'adjudant CASTELIN. — ***Malgré deux blessures graves, a continué à combattre avec sa section sous un feu des plus violents.***

Le sergent FRAY. — ***Quoique blessé, s'est élancé à l'assaut d'une position très forte en entraînant brillamment ses hommes.***

Le sergent RADOUX. — ***Blessé grièvement, a donné à tous l'exemple du stoïcisme et de l'énergie, causant avec le plus grand calme ; a manifesté à son capitaine son regret de ne pouvoir pas faire campagne jusqu'au bout. Est mort en arrivant à l'ambulance.***

Le sergent VION. — ***Malgré une grave blessure reçue au moment où il entraînait ses hommes, n'a consenti à se faire panser que sur l'ordre formel de son commandant de compagnie.***

Le caporal MARCAGGI. — ***S'est brillamment distingué, au cours d'une attaque difficile, par son courage et sa grande bravoure ; ayant électrisé ses hommes et communiqué à chacun le feu sacré dont il était animé. Est mort en leur montrant le devoir.***

Le soldat FRANCK. — ***Atteint par un éclat d'obus qui lui avait fait une horrible blessure au ventre, se sentant perdu, n'a proféré aucune plainte ; a dit adieu à ses camarades et à son***

capitaine, déclarant qu'il ne regrettait pas de mourir pour son pays. Est mort peu après au poste de secours.

Le soldat GSEGNIER. — ***S'est distingué brillamment au cours de l'attaque d'une position ennemie. A fait deux prisonniers après avoir abattu deux Allemands qui le visaient.***

Le soldat VALLÉE. — ***A abattu dans la tranchée un capitaine allemand qui venait de tuer deux de ses camarades à coups de revolver.***

18 février 1915. — Le 18 février, le 1er bataillon, qui était resté la veille en réserve devant Boureuilles, relevait le bataillon colonial qui n'avait pas réussi dans l'attaque de ce village. En pleine vue de l'ennemi, il eut à subir, durant toute la journée, un bombardement intense qui lui causa des pertes sanglantes : d'une section de la 1re compagnie il ne reste que quatre hommes ; l'ordre est de tenir malgré tout, car on craint une contre-attaque venant de Boureuilles ; le bataillon conserve ses positions et n'est relevé que pendant la nuit.
Après un repos de quelques jours à Auzéville, le régiment, incomplètement reconstitué, se reporte, le 27 février, en réserve de D. I. dans le bois des Allieux.
Le 28 février, les 46e et 89e R. I. ont attaqué à leur tour ; ils ont pris pied dans Vauquois, mais, cette fois encore, il a fallu l'abandonner et revenir au point de départ.

1er mars 1915. — Le 1er mars, à 3 heures du matin, le régiment est alerté ; il fait un temps affreux, on enfonce dans la boue jusqu'à mi-jambes. A 6 heures, le régiment est tout entier massé dans les tranchées à mi-pente ou au pied de la butte. La neige succède à la pluie. « *C'est impossible, on ne peut pas attaquer avec un temps pareil* », disent tout bas les soldats en grelottant.
Un nouvel assaut est pourtant décidé. Les compagnies prennent leurs emplacements de départ, 1er et 3e bataillons ayant chacun deux compagnies en première ligne et deux en deuxième ligne. Le 2e bataillon est en soutien au pied de la butte.
L'aspect des premières lignes est impressionnant ; sans abris ni pare-éclats, elles subissent les feux d'écharpe des batteries allemandes ; des blessés de la veille y râlent encore, les uns agonisent, les autres supplient qu'on les emporte. Çà et là, des armes, des équipements, des échelles brisées et partout, dans le fond boueux, sur les parapets, sur les flancs de la butte, des cadavres, encore des cadavres ! La pente est si escarpée que les parados s'élèvent à peine à hauteur de ceinture, tandis que le parapet, démesurément haut, forme une véritable falaise. Pour qu'on puisse le franchir, il faut y creuser des gradins et disposer des échelles encore trop peu nombreuses.
Vers 10 heures, le temps s'éclaircit, la préparation d'artillerie commence. A 14 heures, l'attaque se déclenche : le départ est splendide ; d'un bond, une ligne étincelante de baïonnettes se dresse sur le flanc de la butte et s'avance rapidement vers la crête, tandis que s'élève une clameur « En avant ! ».
La pente est dure à monter, nos soldats la connaissent ; ils vont courbés, haletants ; quelques-uns s'aident des genoux et des mains, d'autres sont forcés de s'arrêter dans un trou d'obus pour souffler un peu.
La fusillade et la canonnade ennemies hurlent de toutes parts ; debout sur le parapet d'une tranchée, un petit clairon sonne la charge éperdument jusqu'à ce qu'une balle le jette à terre. Mais son appel est entendu. Les nôtres montent toujours et cette ascension sublime saisit d'admiration le général d'armée qui suit l'assaut de son observatoire. « *Découvrez-vous,* Messieurs, dit-il à son entourage, *ce sont des héros qui montent à la mort !* »

Le 3e bataillon perd son chef, le commandant **MOUGINS de ROQUEFORT** ; dès les premiers pas en dehors de la tranchée un obus le jette à terre ; il refuse tout secours, renvoie au combat son ordonnance et se relève ; presque aussitôt il est tué par un deuxième obus.
Les premières tranchées allemandes sont vite dépassées ; les rares survivants que le bombardement a plongés dans une sorte de torpeur sont pris sans difficultés.
Le village est atteint, mais beaucoup de caves sont restées intactes, les Allemands en ont fait des nids de résistance : toutefois, quand les nôtres apparaissent à l'entrée des abris, après quelques coups de feu, ils jettent leurs armes à terre et se rendent.
La bataille fait rage dans les rues du village. Les réserves allemandes arrivent au pas de charge, et le choc est terrible : partout, on en arrive au corps à corps, à la baïonnette.
A partir de la rue des Juifs surtout, l'avance est lente et meurtrière. Pendant plus de deux heures, la lutte est sauvage, les pertes sont lourdes et les compagnies bien réduites sont forcées de se replier sur la rue des Juifs où l'on s'organise hâtivement.
A 5 heures du soir, deux bataillons de renfort, un du 46e et un du 89e, arrivent ; mais, mal renseignés, ils s'arrêtent dans les premières tranchées allemandes ; les batteries, bien réglées sur ces lignes, font dans leurs rangs de lourds ravages.
Au 31e, les pertes ont été très fortes. Au 3e bataillon, un seul officier reste debout : le sous-lieutenant **LUCCANTONI** ; la 11e compagnie est commandée par l'adjudant **SIMONNET** ; la 9e par le sergent-major **VERMEULEN**. A 19 heures, la ligne conquise n'est tenue que par une soixantaine de survivants. Mais l'ennemi est tellement éprouvé lui-même qu'il est hors d'état de contre-attaquer. Les réserves ont fondu dans cet enfer de Vauquois.
A 20 heures, la neige se remet à tomber, formant un clair tapis qui calme un peu la crainte angoissante des ténèbres.
A 23 heures, le commandement tente, avec un bataillon du 46e, un nouvel effort pour s'emparer du réduit de 1'Église.
Un clairon sonne la charge, et cette sonnerie, perdue dans la nuit, retentit lugubrement ; aussitôt une fusillade violente, partie des tranchées ennemies, cloue sur place les assaillants.

A la suite de ce combat sont promus *chevaliers de la Légion d'honneur* :

Le capitaine de LOMBARÈS. — ***Depuis le début de la campagne, donne l'exemple de la plus grande bravoure et a été grièvement blessé. Est entré un des premiers, à la tête de son bataillon, dans une position fortifiée et y a combattu avec la plus grande énergie, repoussant les contre-attaques ennemies et s'emparant de tranchées fortement défendues.***

Le médecin aide major BONJEAN. — ***N'a cessé, depuis le début de la campagne, d'assurer son service avec un dévouement sans bornes et une admirable bravoure. Au cours des derniers combats auxquels il a assisté, a refusé de quitter son poste, alors qu'il avait un pied gelé et qu'il venait d'être blessé, continuant à prodiguer ses soins aux soldats de son bataillon, donnant à tous un bel exemple des plus hautes vertus militaires.***

Reçoivent la *médaille militaire* :

Le sergent TROUSSARD. — ***Ne cesse en toutes circonstances de faire preuve d'une bravoure intelligente à la tête de la section de mitrailleuses qu'il commande. Au cours d'un combat, a***

repoussé avec ses engins de violentes contre-attaques ennemies qu'il a dispersées. Blessé grièvement d'un éclat d'obus, a refusé de se laisser évacuer et est demeuré sept jours consécutifs sur la position qu'il défendait.

Le sergent HALLOUIN. — ***Brillante conduite au cours d'une attaque le 1er mars. Par son audace et sa vaillance, a su faire progresser sa section sous un feu violent. S'est déjà, à maintes reprises, signalé par son courage. Blessé, a continué à entraîner sa section jusqu'à ce qu'il ait été atteint par une deuxième blessure.***

Sont cités à l'*ordre de l'armée* :

Le chef de bataillon de MOUGINS de ROQUEFORT. — ***Blessé grièvement en entraînant ses troupes à l'assaut d'une position fortement défendue, a exigé que les brancardiers le maintiennent sur une civière au milieu de ses soldats qu'il a continué à encourager jusqu'au moment où il a été tué par un éclat d'obus.***

Le chef de bataillon CALLIES. — ***A pénétré dans une position fortifiée avec son bataillon qu'il entraînait par son exemple ; y a pris d'habiles dispositions, a repoussé les contre-attaques ennemies et a même gagné du terrain.***

Le lieutenant COMOLET-TIRMAN. — ***A brillamment entraîné sa compagnie à l'assaut, et, bien que blessé d'un éclat d'obus, n'a pas voulu abandonner sa place de combat.***

Le lieutenant DELORD. — ***A entraîné brillamment sa compagnie à l'assaut et a pu, grâce à son indomptable énergie, conserver le terrain conquis et le confier trente heures après aux troupes de relève.***

Le sous-lieutenant ALIN. — ***Chef d'une section de mitrailleuses, a pénétré un des premiers de sa section dans un village fortifié et s'y est maintenu malgré un feu violent d'infanterie et d'artillerie ennemies.***

Le sous-lieutenant MORIZOT-THIBAULT. — ***A l'assaut du 1er mars, s'est montré merveilleux de courage, n'a cessé de pousser de l'avant jusqu'au moment où il a été grièvement blessé.***

Le médecin aide-major JOLIVOT. — ***Depuis le début de la campagne, a assuré son service avec le plus grand dévouement, et, à l'occasion de chaque action où son bataillon a été engagé, a fait preuve d'une crânerie exceptionnelle.***

Le médecin auxiliaire RAVINA. — ***A fait preuve, dans des circonstances critiques, d'un beau sang-froid et d'un réel dévouement professionnel.***

Le sergent CHEYLUS. — ***Brillante conduite au cours d'une attaque exécutée la nuit par l'ennemi. Blessé, n'a pas voulu quitter son poste.***

Le sergent DAGUSE. — ***Tué en chargeant avec ses hommes sur une mitrailleuse allemande.***

Le caporal ROYER. — ***Grièvement blessé le 1er mars en entraînant son escouade.***

Le soldat brancardier PERREUX. — ***D'un courage à toute épreuve, d'un zèle et d'un dévouement inlassables. A été tué.***

2 mars 1915. — Le 2 mars, à 3 heures du matin, les canons de tranchées allemands nous font éprouver des pertes sensibles, mais sans nous faire lâcher pied ; le régiment est relevé par des unités du 46e qui, dans le cours de la journée, subissent sans faiblir une forte contre-attaque.
Dans la nuit du 2 au 3 mars, l'ennemi renouvelle ses efforts qu'il mène avec acharnement mais sans plus de succès. Le 46e est inébranlable.

4 mars 1915. — Le 4 mars, le bombardement continue et la nuit suivante, au moment de la relève, une nouvelle contre-attaque se déclenche. Nos tranchées sont pleines de monde ; les Allemands, accueillis par une fusillade extrêmement nourrie, subissent de fortes pertes et rentrent aussitôt dans leurs tranchées. La relève s'achève sans incidents.

Les pertes éprouvées pendant les journées du 1er au 4 mars sont les suivantes :

Officiers	Tués	2	13
	Blessés	11	
Troupe	Tués	87	831
	Blessés	555	
	Disparus	189	

Pour sa belle conduite au feu, le régiment était proposé pour une citation à l'ordre de l'armée, mais cette récompense n'était accordée qu'à la *compagnie de mitrailleuses du régiment* (ordre général n° 124 de la IIIe armée, du 27 mars 1915), avec le motif suivant :

Sous l'énergique impulsion de son chef, le lieutenant DENIS (Lucien), a suivi immédiatement les premiers éléments du régiment, qui pénétraient dans une position fortifiée, s'y est installée sous un feu d'artillerie et d'infanterie qui lui causait des pertes sensibles, bouleversait ses abris et ensevelissait son personnel et ses pièces. Est restée sept jours consécutifs sur la position sans que le courage et l'ardeur du personnel faiblissent un seul instant.

Cette position de Vauquois, qu'il venait de conquérir, le régiment devait l'occuper durant de longs mois, ayant à lutter journellement contre un ennemi actif qui s'ingénie à reconquérir mètre par mètre l'étroite bande de terrain où nos soldats se cramponnent. Presque tous les jours, la butte est comme secouée par un tremblement de terre ; d'énormes cratères s'ouvrent autour desquels se livrent des corps à corps furieux sous les torpilles et les obus.
Pendant cette longue période, le P. C. du colonel du régiment en ligne, établi d'abord aux Allieux, est ensuite placé à la Cigalerie-Ferme pour être ensuite fixé au Mamelon-Blanc.
Les bataillons occupent d'abord ce secteur comme suit : un bataillon à Vauquois, un bataillon au bois Noir, un bataillon en réserve au bois de la Barricade ; ils tiennent ensuite les trois secteurs de Vauquois, ne laissant que deux compagnies en réserve.

De ces luttes journalières, nous ne mentionnerons que les deux plus importantes :
L'attaque par lance-flammes du 6 juin 1915.
L'explosion de mine du 23 mars 1916.

Attaque du 6 juin 1915.

Une attaque avec le concours de trois sections spéciales de sapeurs-pompiers munies d'appareils lance-flammes a été étudiée et préparée pour le 6 juin 1915, sous la direction du colonel commandant le 76e, dans le but de s'emparer de la partie ouest de Vauquois et de l'église ; elle doit se déclencher à 19 heures.
A 17 h.30, le 3e bataillon (commandant **MARCHAIS**) gagne ses emplacements de départ ; un bombardement intense par 105 et engins de tranchées interrompt un moment, son mouvement.
Bien que le vent nous soit contraire, l'ordre d'attaquer est maintenu, mais, sur les instances du commandant **MARCHAIS**, l'action est retardée d'une heure.
A 20 heures, les échelles sont en place, les hommes à leur poste, les appareils lance-flammes, dont quelques-uns pourtant ont été endommagés par le bombardement, prêts à fonctionner.
La mitrailleuse de la mairie donne le signal convenu de l'attaque (tir de cinq secondes).
Aussitôt les pompiers projettent le pétrole en même temps que des grenades incendiaires lancées de nos tranchées enflamment le liquide.
Les Allemands qui, à n'en pas douter, ont éventé l'attaque, déclenchent un bombardement intense et continu de toute la position de Vauquois.
De plus, des sautes de vent ramènent vers nos lignes le liquide enflammé ; des sacs de terre, des claies, des échelles prennent feu, plusieurs hommes sont grièvement brûlés, quelques-uns s'éloignent précipitamment avec leurs vêtements en flammes, quelques pompiers, atteints, eux aussi, lâchent leurs lances. Des fumées noires et opaques aveuglent tout le monde. Le bombardement redouble de violence, les mitrailleuses allemandes tirent sans arrêt.
Un instant, une panique est à redouter, mais l'ordre est vite rétabli grâce à l'attitude énergique des officiers (capitaine **CHARPENTIER**, lieutenant **LANGERON**, sous-lieutenant **PERROT**, etc.), et au sang-froid de quelques hommes, entre autres, du soldat **DUFOUR** ; le commencement d'incendie est étouffé. Les tranchées, en partie comblées, sont réoccupées et le calme renaît dans nos lignes.

Les pertes au cours de l'affaire sont :

Officiers	Blessés	1	
Troupe	Tués	11	31
	Blessés	20	

Explosion de mines du 23 mars 1916.

Une mine chargée de 12.000 kilogrammes d'explosifs a été préparée par le génie au centre de Vauquois, à l'emplacement de l'église. La mise de feu est décidée pour le 23.
Le commandant **FLEURIOT**, qui occupe avec son bataillon le secteur, doit, dès l'explosion,

occuper l'entonnoir et l'organiser. Toute l'artillerie est alertée.
A 9 h.17, la mine explose, formant un entonnoir de 50 mètres de diamètre, mais la 12e compagnie, alors en première ligne, ne se hâte pas d'occuper les bords de l'entonnoir.
D'autre part, l'ennemi qui avait été prévenu de l'explosion de la mine par un déserteur du génie, se rend compte de notre peu d'empressement à réoccuper le terrain ; aussi, à 11 h.15, il en profite pour passer à la contre-attaque ; utilisant la coulée faite par l'entonnoir, il pénètre dans notre première ligne sur une longueur de 30 mètres.
La 12e compagnie sort des sapes, sous le bombardement toujours très violent, pour s'opposer à la marche de l'ennemi et le refouler ; son chef, le capitaine **CHARPENTIER**, qui s'est élancé en tête, est grièvement blessé.
A 14 h.30, une nouvelle contre-attaque faite par la 7e compagnie est lancée avec vigueur, malgré le bombardement dont l'intensité n'a pas diminué. Une partie du parapet retombe en notre pouvoir. Les pertes sont sensibles.
A 16 heures, le commandant **FLEURIOT** renouvelle la contre-attaque.
A 17 heures, l'ennemi est chassé de tout le terrain que nous occupions avant l'explosion de la mine. Le parapet est en notre pouvoir.
La contre-attaque, poursuivie, nous met en possession de la lèvre sud de l'entonnoir. L'ennemi se replie derrière la lèvre nord, laissant entre nos mains plusieurs morts et onze prisonniers non blessés.

Les pertes de la journée ont été :

Officiers	Tué	1	5
	Blessés	4	
Troupe	Tués	29	100
	Blessés	71	

A la suite de cette affaire, les groupes de grenadiers des 11e et 12e compagnies, qui s'étaient particulièrement distingués, étaient cités à l'*ordre du régiment* avec les motifs suivants :

Le 1er. — Appelés en renfort sur un point menacé, ont traversé sans hésitation un barrage d'artillerie. Arrivés sur la position, ont contribué pour une large part à chasser l'ennemi des éléments de tranchée qu'il avait occupés.

Le 2e. — Lors de l'explosion d'une mine, se sont élancés en avant et ont occupé l'entonnoir. Attaqués par des forces supérieures et avant subi des pertes très sérieuses, ne se sont repliés momentanément que pour s'élancer avec plus d'entrain contre l'ennemi, à la tête d'une contre-attaque.

Sont promus *chevaliers de la Légion d'honneur* :

Le sous-lieutenant PINARD. — ***Officier plein d'entrain et de belle humeur, déjà cité à l'ordre. Le 23 mars 1916, a fait preuve de la plus grande bravoure en s'élançant, sous de violentes rafales d'artillerie, à la tête de ses hommes auxquels il communiquait l'ardeur et l'esprit de sacrifice dont***

il était animé. Est tombé grièvement blessé au moment où il réussissait à rejeter l'ennemi des éléments de tranchées dans lesquels celui-ci avait un instant pris pied.

Le capitaine CHARPENTIER. — ***Officier courageux et énergique, déjà cité à l'ordre pour sa belle conduite au feu. Le 23 mars 1916, a fait preuve de la plus grande bravoure en entraînant à l'attaque, sous un violent bombardement et une pluie de grenades, les sections de réserve de sa compagnie et a donné à tous un bel exemple de vaillance. Est tombé grièvement blessé.***

Le lieutenant BATTINI. — ***Excellent et brave officier avant de beaux états de service. A fait preuve d'énergie et de sang-froid au cours de l'affaire du 23 mars 1916 en faisant occuper par sa compagnie ses emplacements de combat sous un bombardement violent ; a repoussé l'adversaire qui tentait d'envahir ses lignes, et, bien que blessé grièvement, a conservé le commandement de sa compagnie jusqu'au moment où l'ennemi fut définitivement repoussé.***

Reçoivent la *médaille militaire* :

L'aspirant JOLLY. — ***Jeune sous-officier d'une bravoure et d'une ardeur exceptionnelles. Le 23 mars 1916, s'est élancé à la tête d'une poignée d'hommes, avec la plus grande vaillance, pour s'emparer d'une tranchée ennemie. Grièvement blessé, n'en a pas moins continué à se battre jusqu'à ce qu'il ait été atteint d'une seconde blessure grave.***

Le sergent RILLET. — ***Sous-officier d'un courage exemplaire, déjà cité à l'ordre pour sa belle conduite aux combats du PC au 3 mars 1915. Le 23 mars 1916, étant chef de guetteurs, a fait preuve de courage et de sang-froid en courant donner l'alarme malgré un violent bombardement. Revenu immédiatement à son poste, a organisé la résistance contre l'ennemi qui tentait de pénétrer dans les lignes. Blessé grièvement, a continué à combattre énergiquement et a été atteint d'une nouvelle blessure.***

Le soldat DESMARETS. — ***Soldat plein d'entrain et de vaillance. Le 23 mars 1916, a pénétré l'un des premiers dans un élément de tranchée occupé par l'ennemi ; au cours de cette lutte, qui s'est livrée pour la possession de cet élément, a fait preuve d'un grand courage et d'un complet mépris du danger, en luttant debout sur le parapet. A été très grièvement blessé. Amputé de la jambe gauche.***

Sont cités à l'*ordre de la IIIe armée* :

Le sous-lieutenant HALLOUIN. — ***Pendant le combat, du 23 mars, et sous un bombardement violent, s'est porté courageusement à la tête de sa section pour interdire à l'ennemi l'accès du secteur de sa compagnie : a reçu de nombreuses blessures à la tête et à la poitrine.***

Le sous-lieutenant WEILAND. — ***S'est jeté, à la tête de ses grenadiers, dans une tranchée d'où partait une pluie de grenades. A été tué d'une balle au cœur an moment où, debout, il exhortait ses hommes à poursuivre l'ennemi. Officier d'une bravoure admirable. Déjà cité trois fois à l'ordre du jour.***

Le médecin auxiliaire AUROUSSEAU. — ***A fait preuve, pendant le combat du 23 mars et la nuit***

suivante, d'une bravoure et d'un esprit de sacrifice au-dessus de tout éloge, se portant sans hésitation dans les zones les plus dangereuses par le jet des grenades et les rafales d'artillerie de l'ennemi, pour donner ses soins aux blessés dont beaucoup n'ont dû leur salut qu'à son zèle et son abnégation.

Le sergent BERTHIER. — ***Pendant le combat du 23 mars 1916 a donné un bel exemple de sang-froid et de courage en maintenant ses hommes sous un bombardement violent, puis en prenant le commandement d'une section dont le chef venait d'être grièvement blessé. Pour mieux tirer sur l'adversaire, est monté sur le parapet et a abattu de sa main cinq Allemands, dont un officier.***

Le sergent HUREAU. — ***Gradé d'un sang-froid absolument remarquable, électrisant ses hommes par sa bravoure. Le 23 mars 1916, s'est porté le premier à l'assaut d'une position et a été tué d'une balle au front au moment où, debout sur le terrain conquis, au milieu de la mitraille, il donnait des ordres pour la réorganisation de la position complètement bouleversée.***

Le soldat BARTHES. — ***A fait l'admiration de ses camarades par son courage et son calme. Blessé mortellement à son poste de guetteur en ripostant vigoureusement dans un combat à la grenade.***

Les dates d'occupation de la position de Vauquois par le régiment sont indiquées dans le tableau ci-après avec, pour chacune, les pertes de la période.

Les chiffres sont par eux-mêmes suffisamment éloquents pour permettre de se rendre compte que, pendant ces dix-huit mois, nos soldats n'ont cessé de lutter sur ce piton tellement ravagé par les obus et les mines que la terre y était devenue une poussière fine et impalpable qu'il fallait étayer à grand renfort de claies.

Pendant l'occupation de la position de Vauquois, qu'il avait conquise le 1er mars 1915, le régiment a éprouvé (en dehors des assauts), du 5 mars 1915 au 2 août 1916, les pertes suivantes :

Officiers	Tués	10	23
	Blessés	13	
Troupe	Tués	297	1.390
	Blessés	1.093	

Ancestrami

DATES des occupations successives	PERTES					
	Officiers		Troupe			
	Tués	Blessés	Tués	Blessés	Disparus	Total
1915						
Du 12 au 18 mars	»	»	35	61	1	97
Du 24 au 27 mars	»	4	38	136	»	174
Du 11 au 15 avril	»	»	12	34	»	46
Du 27 avril au 1er mai	»	»	5	29	»	34
Du 13 au 16 mai	»	»	13	36	»	49
Du 29 mai au 1er juin	»	1	10	67	»	77
Du 6 juin	»	1	11	20	»	31
Du 15 au 20 juin	1	»	14	53	»	67
Du 27 juin au 2 juillet	»	1	2	34	»	36
Du 12 juillet au 5 août	»	»	5	22	»	27
Du 12 au 23 août	1	»	12	60	»	72
Du 9 au 27 octobre	3	1	16	50	»	66
Du 12 au 29 novembre	1	»	15	28	»	43
Du 13 au 26 décembre	»	»	5	26	»	31
1916						
Du 8 au 21 janvier	»	1	7	31	»	38
Du 2 au 15 février	»	1	3	23	»	26
Du 10 mars au 2 avril	2	4	44	165	»	209
Du 19 avril au 3 mai	»	»	11	37	»	48
Du 18 mai au 2 juin	1	»	5	51	»	56
Du 15 au 29 juin	»	»	15	56	»	71
Du 13 au 31 juillet	»	»	7	30	»	37

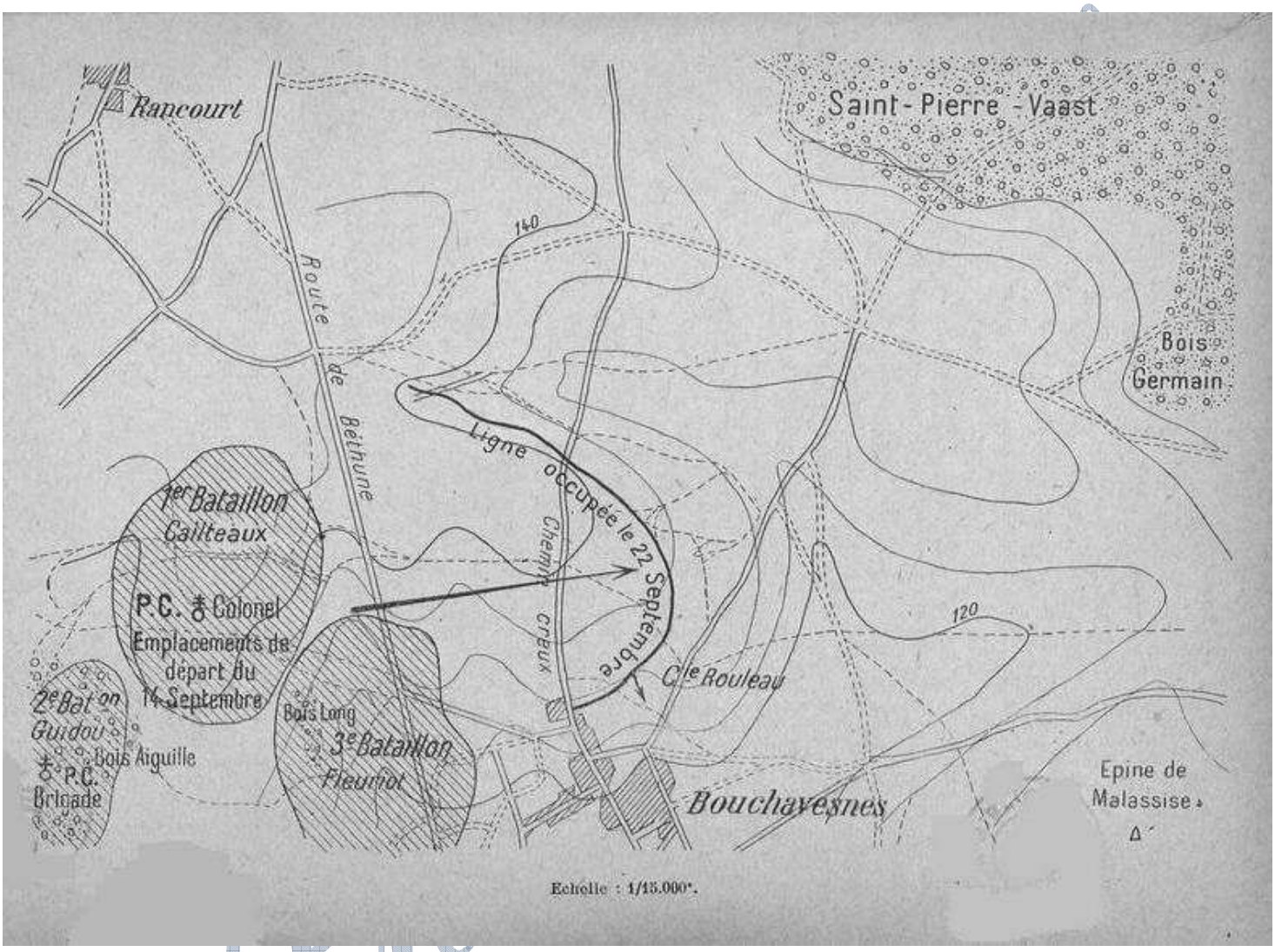
Ancestrami

SOMME

(**12 septembre - 12 novembre 1916**.)

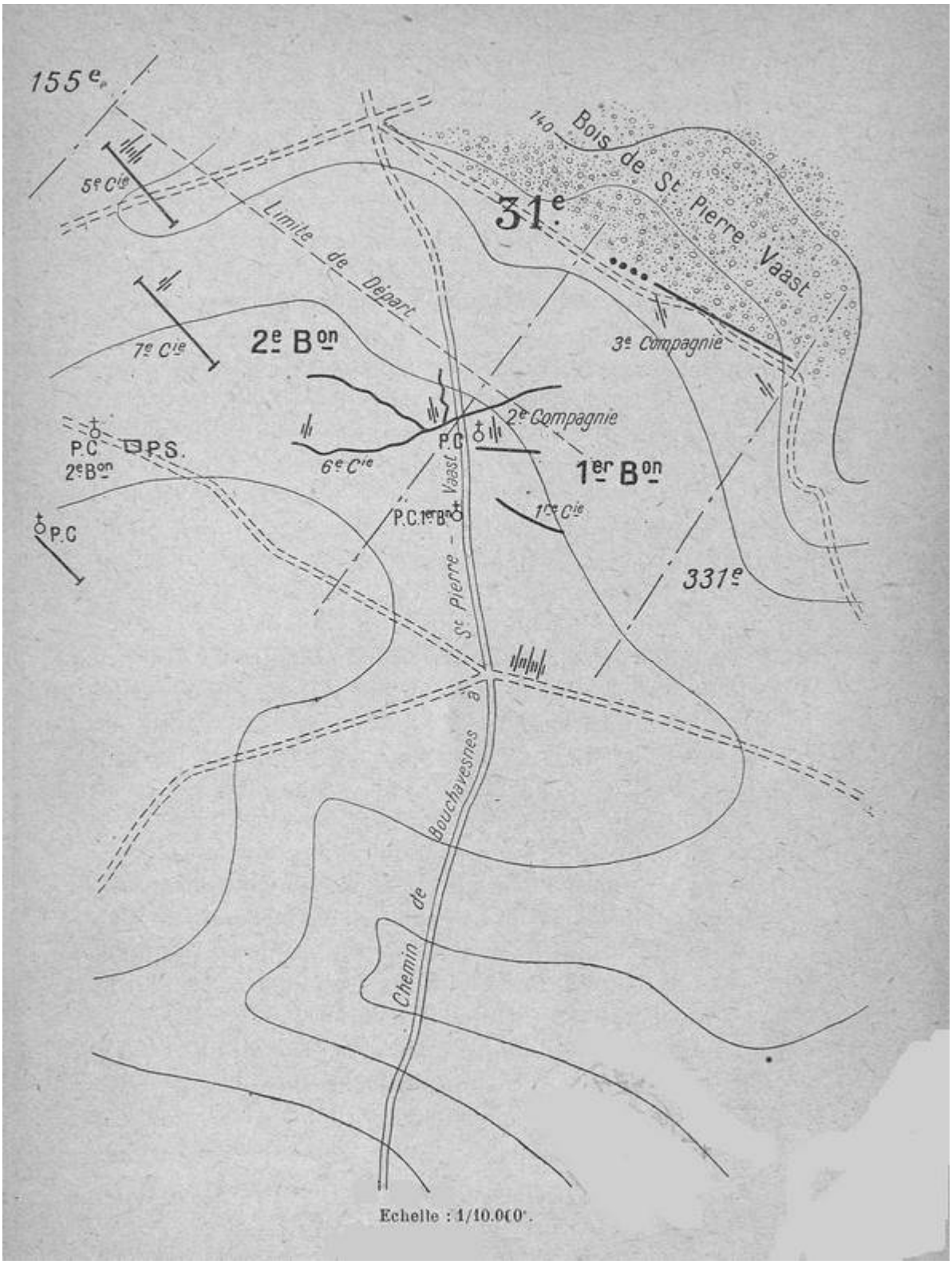
Après une courte période d'instruction au camp de Mailly, le 31e est enlevé par camions, le 12 septembre 1916, et transporté dans la région de Carnoy (Somme). Mis à la disposition du général commandant la 41e D. I., il est dirigé sur le bois des Ouvrages et, de là, sur le bois Marrières, où il est rassemblé le 13 au matin. Ces déplacements successifs de nuit ont été rendus particulièrement pénibles par l'obscurité, la nature du terrain et l'hésitation des guides, peu familiarisés avec les itinéraires. Recomplété en munitions, malgré la rapidité de son enlèvement et les difficultés locales, le régiment va aborder, dans la plénitude de ses moyens matériels et moraux, la tâche dure et glorieuse qui lui revient.

14 septembre 1916. — La relève terminée, le 31e se trouve, le 14 au matin, disposé pour l'attaque du bois Saint-Pierre-Vaast. A sa droite, le 60e d'infanterie (7e corps) tient Bouchavesnes ; à sa gauche, le 201e d'infanterie (1er corps) au sud de Rancourt. Selon les prévisions, l'attaque sera simultanée, les trois régiments devront lier leurs mouvements.
Le secteur d'attaque du 31e comporte, d'abord, les ravins perpendiculaires à son axe de marche, puis une longue croupe dénudée s'élevant vers le bois Saint-Pierre-Vaast. Ces ravins sont commandés, à droite et à gauche, par les hauteurs à l'est de Bouchavesnes et au sud-est de Rancourt. Ces hauteurs maîtrisent les ravins à franchir par le 31e ; il appartient aux troupes voisines de les occuper ou neutraliser pour soulager sa tâche.
Le 31e a deux bataillons en ligne ; le dernier bataillon, en réserve au bois Aiguille, a pour mission de protéger le flanc gauche du régiment contre une intervention éventuelle de l'ennemi venant de Rancourt. Tous les détails de la manœuvre des deux bataillons de première ligne ont été soigneusement réglés.
A l'heure fixée pour l'attaque (H = 13), le mouvement s'exécute. Les éléments du bataillon de gauche (bataillon **CAILTEAUX**), puis du bataillon de droite (bataillon **FLEURIOT**), précédés de reconnaissances et convenablement échelonnés, quittent leurs tranchées avec calme et cohésion. La progression est résolue, ardente, méthodique, en dépit des tirs immédiatement déclenchés par l'ennemi.
Bientôt, les deux bataillons d'assaut sont établis à l'est de la route de Béthune et forment saillant sur une ligne dont les ailes n'ont pas bougé. Et, en effet, l'attaque, du 201e à gauche a été retardée de quatre heures. Le 60e, à droite, n'a pas pu déboucher de Bouchavesnes. Lorsque le régiment est avisé de cette situation, il est en pleine action, sous le feu des mitrailleuses et de l'artillerie : il est trop tard pour l'arrêter. Alors, automatiquement, des sections de mitrailleuses se détachent sur les flancs menacés pour parer au danger d'encerclement du régiment. Manœuvre aussi judicieuse que spontanée, car il devient tout de suite le point de mire de l'ennemi ; tous ses moyens se concentrent sur lui. Il est en butte aux feux croisés de nombreuses mitrailleuses, subitement dévoilées dans des trous d'obus et des champs d'avoine. Notre préparation d'artillerie, très courte, ne les a pas affaiblies. Leurs feux meurtriers fauchent officiers et hommes au moment où, dans un admirable élan, ils s'avancent avec un ordre si parfait qu'un commandant de compagnie, pris d'enthousiasme, a pu dire : « *Mieux qu'à n'importe quel exercice* ».


Rancourt
Saint-Pierre-Vaast
140
Route de Béthune
Bois Germain
Ligne occupée le 22 Septembre
1er Bataillon Cailteaux
P.C. Colonel
Emplacements de départ du 14 Septembre
Chemin creux
120
C.le Rouleau
2e Bat.on Guidou
Bois Aiguille
P.C. Brigade
Bois Long
3e Bataillon Fleuriot
Bouchavesnes
Epine de Malassise
Echelle : 1/15.000e.

En quelques instants tombent tués ou grièvement blessés les lieutenants **CHAMBELIN**, **WEISS**, **AUDIÉ**, **MERLE**, **LUCCANTONI**, du bataillon **CAILTEAUX** ; les lieutenants **LANGERON**, **NICOLAS**, **RINGUET**, **TROUSSARD**, du bataillon **FLEURIOT**.
Leur sacrifice n'a pas été stérile ; enflammés par leur exemple, exaspérés par les pertes subies, les hommes s'accrochent au terrain conquis en ripostant avec une énergie désespérée. Les actes d'héroïsme foisonnent : le signaleur **EPHRAÏM** et ses camarades, impassibles sous les mitrailleuses, suppléent à la liaison téléphonique, coupée avec l'artillerie, en transmettant par signaux les demandes des chefs de bataillon. Le sergent fusilier-mitrailleur **FRANCESCHINI**, de la 3e compagnie, prend la place de son chef, le sous-lieutenant **DESLEAU**, tombé héroïquement, et, bien que blessé lui-même, tient en échec des groupes compacts d'Allemands qui esquissent un mouvement agressif.
En effet, la contre-attaque ennemie se déclenche ; notre riposte ne se fait pas attendre ; fusils-mitrailleurs postés dans des trous d'obus, mitrailleuses habilement embusquées en flanquement se démasquent et crépitent avec rage et précision. L'ennemi hésite, s'arrête, reflue. Le terrain conquis est bien gardé ; il ne sera plus perdu.
Cependant, le bataillon **CAILTEAUX** est très affaibli ; il tient difficilement ; il peut être débordé ; la situation est critique. Le bataillon **GUIDOU**, qui a déjà lancé dans la direction de Rancourt des patrouilles de couverture, reçoit, à 16 h.45, l'ordre de le renforcer. Sous les tirs de barrage qui atteignent à ce moment leur maximum de violence, les compagnies, en ligne de demi-section par un, échelonnées à de larges intervalles, se portent crânement en avant ; elles gagnent d'abord le talus de la route. Là, elles reprennent haleine, se déploient en tirailleurs et franchissent d'un bond la chaussée. Les mitrailleuses boches ont vu le mouvement, et, à cette place où viennent de tomber tant de leurs braves camarades, l'inexorable nappe de fer s'abat sur eux. Qu'importe ! Coûte que coûte, il faut rejoindre le commandant **CAILTEAUX** !
En avant, en tête, le commandant **GUIDOU** tombe en héros ; mais personne ne flanche. Le soldat **NUFFER**, de la 6e compagnie, l'épaule fracassée, répond à son lieutenant : « *Non, je ne partirai pas ! Je n'ai encore rien fait.* » Le sergent **GUÉGANT**, de la 11e compagnie, le pied traversé par une balle, refuse de s'arrêter en disant : « *Non, je veux d'abord bouffer du Boche.* » Il est tué 50 mètres plus loin. Mais les rangs s'éclaircissent à vue d'œil ; réduit de moitié, cloué sur place, le bataillon se cramponne au terrain, prêt, coûte que coûte, à le défendre jusqu'à la mort.
Sur un front de 1.000 mètres, le régiment a, de haute lutte, conquis une profondeur de 500 à 900 mètres.

15 septembre 1916. — Le 15 septembre, malgré une préparation nouvelle de notre artillerie, les reconnaissances sont dispersées par les mitrailleuses. La 10e compagnie tente cependant de sortir ; décimée par leur feu, elle doit regagner aussitôt ses emplacements.
Pertes : le sous-lieutenant **BOYNARD**, tué, avec une quarantaine d'hommes restés sur le terrain.
Impossible pour le moment de passer à l'offensive. Le régiment est bloqué : devant lui, un fond de ravin ; sur les pentes opposées, des étages de tranchées dissimulées ; au sommet, des nids de mitrailleuses.


155e
140
Bois de St Pierre Vaast
5e Cie
Limite de Départ
31e
7e Cie
2e Bon
3e Compagnie
2e Compagnie
P.C
P.S.
2e Bon
6e Cie
P.C
1er Bon
P.C. 1er B.
1re Cie
P.C
331e
St Pierre - Vaast
Bouchavesnes
Chemin de
Echelle : 1/10.000e.

Du 16 au 20 septembre 1916. — Tout le monde s'emploie sans répit et avec une activité acharnée à consolider nos positions.
Chaque nuit, de petites opérations sont effectuées : elles harcèlent sans trêve l'ennemi, permettent de rectifier notre front en réalisant de légers gains de- terrain et nous procurent des prisonniers. Les 75, les V. B. prennent à partie les mitrailleuses ennemies, mais elles se préservent par des déplacements incessants (un prisonnier a déclaré qu'après chaque tir ces mitrailleuses changeaient de place).
Les privations, les pertes, la pluie persistante depuis quarante-huit heures, l'inondation des tranchées et le manque de sommeil, le bombardement continu, ne parviennent pas à entamer l'énergie gouailleuse du régiment. Les effectifs fondent, les forces faiblissent, mais le moral reste intact.

20 septembre 1916. — Dans la nuit du 19 au 20, l'heureuse capture d'un prisonnier fait par la 10e compagnie nous révèle les projets des Allemands ; ils doivent attaquer en force dans la journée. Objectif : Bouchavesnes. Aussitôt l'alerte est donnée.
Le prisonnier a dit vrai ; à 7 h.30, le feu d'artillerie ennemie se déclenche subitement ; formidable, il écrase à la fois le plateau, le ravin du bois Aiguilles et nos batteries ; il s'étend avec la même intensité sur le front des régiments voisins. Notre artillerie, tout de suite en action, riposte avec une égale vigueur sur les batteries allemandes et leur ligne d'infanterie. Un épais rideau de fumée embrume l'horizon ; la route de Béthune disparaît.
A 9 heures, la première chaîne de tirailleurs ennemis surgit devant nos lignes ; elle est suivie de formations plus denses, les pentes fourmillent de fantassins allemands ; tout le secteur est attaqué, l'action est de grande envergure. De notre côté, les nerfs se tendent, mais le calme sang-froid les domine.
A bonne portée, les mitrailleuses, fusils-mitrailleurs et V. B. se déclenchent. Effet magique : le premier élan de l'ennemi est brisé net !
Trois vagues successives déferlent en vain sur le bataillon de droite ; elles viennent mourir à 50 mètres des tranchées : 200 cadavres devant le front des 6e et 7e compagnies.
A l'adjudant **VEBER** revient une des parts les plus glorieuses de cette hécatombe.
Merveilleux d'entrain et de foi, cet artiste peintre réputé, engagé volontaire comme simple soldat, malgré ses 50 ans, électrise ses hommes par la parole et par l'exemple. Il sert lui-même une pièce, privée de son tireur, et de son œil exercé fait de terribles vides dans les lignes ennemies.
Mais l'agresseur est tenace. Il ne cesse de pousser de nouveaux renforts ; par petits groupes, ils s'infiltrent derrière la croupe nord-est de Bouchavesnes ; bientôt, des effectifs considérables y sont signalés ; plusieurs régiments seraient massés dans le ravin. Dans le ciel, une quinzaine d'avions ennemis nous survolent en une ronde bruyante et continue ; ils planent très bas, déchargent leurs mitrailleuses sur nos hommes, passent et repassent. A l'horizon trente drachen nous guettent. L'ennemi a accumulé là tous ses moyens. Vers midi, un nouvel et formidable effort s'appesantit sur tout notre front. Mais notre volonté n'a pas faibli ; les premiers succès ont exalté notre ardeur confiante. La résistance est farouche.
Les fusils-mitrailleurs, les canons de 37 pointent à découvert, ils manœuvrent comme au champ de tir ; les rangs ennemis s'éclaircissent, un léger flottement se dessine. Quelques isolés poussent jusqu'à 25 mètres de notre première ligne ; là, ils tombent criblés de balles. Les autres refluent vers le ravin, notre artillerie les y écrase.
Le front du 31e est inviolé. Mais, à son aile droite, le 331e est menacé. L'ennemi lui porte un coup direct devant Bouchavesnes. De gros effectifs l'abordent. Alors le lieutenant **ROULEAU**, commandant notre compagnie d'extrême droite, oubliant pour un instant sa fatigue et ses morts,

songe aux camarades. Tournant tous ses efforts de ce côté, ses fusiliers, deux mitrailleuses et cinq fusils-mitrailleurs, il fait ouvrir un terrible feu de flanc sur les assaillants. Intervention décisive. Surpris, déconcertés, éprouvés, affaiblis, ils renoncent à leur entreprise sur le village. La compagnie **ROULEAU** leur en interdit l'accès.
En fin de journée, le régiment n'a pas perdu un pouce de terrain. Au dire des prisonniers, c'est une division entière qui a mené l'attaque contre la 20e brigade.
La nuit ramène un calme relatif. Cependant, un bombardement par obus lacrymogènes prolongé s'oppose jusqu'à l'aube à l'arrivée du ravitaillement. Quelques rares vivres nous parviennent seulement dans la matinée du 21, grâce à l'activité dévouée et courageuse du personnel du ravitaillement.
Exténués, mais soucieux de leur devoir, les hommes trouvent encore un regain d'énergie. Ils guettent les mouvements de l'ennemi. Ils pressentent une nouvelle attaque pour le lendemain. Les tranchées sont bouleversées, nivelées. Il faut les rétablir. En avant la pelle et la pioche ! Que fait l'ennemi ? En avant les reconnaissances et patrouilles de contact !
Mais l'ennemi n'en veut plus. Sa défaite est lourde, il a perdu tout mordant ; il est démoralisé. Un officier se rend avec les quelques hommes qui l'entourent. Pressé par le valeureux lieutenant **PAILLARD**, il consent à faire venir le reste de son détachement ; il l'envoie chercher par un sous-officier ; cinq minutes après, dix nouveaux prisonniers viennent volontairement, défiler devant le lieutenant **PAILLARD**. Le lendemain au crépuscule, on aperçoit les sections ennemies repasser la crête, tête basse, le dos courbé, dans la direction du bois Saint-Pierre-Vaast.

21 septembre 1916. — Aussi bien la journée du 21 n'est-elle marquée par aucune tentative nouvelle, et, dans la nuit du 21 au 22, le 31e est relevé par le 76e R. I. Le bilan des pertes est douloureux.
Il manque à l'appel 22 officiers et 925 hommes.
Fatigués de deux rudes journées de bataille après une période de dix jours consécutifs en première ligne, privations de toutes sortes, travaux de réfection permanents, pertes sévères, il a tout supporté avec un entrain et une fermeté d'âme inébranlables. Il a prodigué son sang et ses vertus militaires : ardeur combative, discipline au feu, esprit de corps, esprit de solidarité à l'égard des voisins. « *On peut tout demander à ces hommes*, disait un officier, *même de manœuvrer sous un barrage.* »
La mort glorieuse du sous-lieutenant **CHARPENTIER**, de la 11e compagnie, pendant la contre-attaque du 20 septembre, mérite une mention spéciale.
Ce tout jeune officier, de 20 ans à peine, depuis le début des combats de la Somme, se dépense sans compter ; infatigable, insouciant du danger, joyeux, il donne le plus bel exemple d'héroïsme.
Le 20 septembre, à 7 heures, **CHARPENTIER** qui, narguant la mort, s'est porté en avant pour voir, dit-il, arriver ces messieurs, s'écrie : « ***Les voilà qui montent.*** »
Il revient au milieu de ses hommes pour ne pas gêner leur tir et tombe bientôt frappé à la gorge par un éclat d'obus. Le sang gicle, arrosant les hommes qui veulent lui porter secours ; lui-même comprime la blessure avec ses mains et place son pansement en murmurant : « *Carotide tranchée, allons suis fichu* » ; puis aux soldats qui l'entouraient : « *Vous autres, allez vous battre, il y a assez de besogne en ce moment.* »
En effet, les vagues d'assaut ennemies se succèdent sans interruption, chaque fois anéanties et chaque fois remplacées. **CHARPENTIER**, étendu au fond de la tranchée, demande à chaque instant : « Eh bien ! comment ça va ? » et son visage s'illumine en apprenant les pertes énormes infligées à l'ennemi.
Mais le sang continue à jaillir, le blessé s'affaiblit ; le lieutenant **ROULEAU**, commandant la compagnie, sur les instances de ses hommes, parle de transporter **CHARPENTIER** au poste de

secours, mais le brave officier s'y refuse net ajoutant d'un ton de reproche : « *Oh ! mon lieutenant, sacrifier ces hommes dont vous avez tant besoin, le feriez-vous pour vous ?* »
Jusqu'à midi, **CHARPENTIER** encourage ses hommes, il a l'air de ne pas souffrir. « *Ma blessure est légère,* dit-il, *qu'ils ne s'en inquiètent pas* », et pourtant, quelques instants après, seul avec son lieutenant, il lui confie ses dernières pensées : « *Oh ! mon lieutenant, c'est dur tout de même de mourir à 20 ans ! et surtout de se voir mourir !* » Il repense ensuite à ses hommes : « *Embrassez-moi pour eux, voulez-vous ?* » Après quoi il ajoute : « *Je suis heureux, nous avons tenu et je suis* ***vengé.*** » Sa mort, vers 13 heures, coïncide avec le ralentissement des attaques sur le front de la compagnie.
A la suite de ces combats, la 11e compagnie est citée à l'*ordre du corps d'armée* :

Sous les ordres de son chef, le lieutenant ROULEAU, a donné, le 14 septembre 1916, un rare exemple de courage et d'entrain en partant à l'assaut sous un feu meurtrier de mitrailleuses, alignée comme sur le terrain d'exercices, et conservé pendant six jours de bombardement incessant, sa confiance intacte, et le 20 septembre a repoussé une violente contre-attaque de l'ennemi.

Reçoivent la *médaille militaire* :

L'adjudant VEBER. — ***A donné à tous un bel exemple de patriotisme en s'engageant à 52 ans pour la durée de la guerre. S'est particulièrement distingué pendant les combats des 14 et 20 septembre 1916, au cours desquels il a fait preuve d'un absolu mépris du danger. Le 20 septembre, son officier ayant été mis hors de combat, a pris le commandement du peloton et a grandement contribué à l'échec d'une puissante contre-attaque allemande.***

L'adjudant BLOT. — ***Excellent chef de section ; a fait preuve, en maintes circonstances, de belles qualités de courage, de sang-froid et de décision, notamment au cours des opérations offensives actuelles. Dans la nuit du 20 septembre 1916, un détachement ennemi s'étant approché de nos lignes en vue d'effectuer un coup de main, a fait immédiatement ouvrir le feu sur l'adversaire, lui causant des pertes sévères, réussissant en outre à faire prisonniers un officier et trente hommes. (Déjà cité à l'ordre.)***

Sont cités à l'*ordre de la VIe armée* :

Le chef de bataillon GUIDOU. — ***Officier supérieur d'une bravoure et d'un calme au-dessus de tout éloge. Mortellement frappé à la tête de son bataillon, est tombé en héros au cours du combat du 14 septembre 1916.***

Le lieutenant SERIGNAT. — ***Conduite merveilleuse au feu, sang-froid admirable. A maintenu ferme ses quelques hommes dans une position très menacée et sous un feu excessivement meurtrier d'artillerie et de mitrailleuses ennemies. Glorieusement tombé au moment où il venait d'être relevé de la position qu'il avait si bien su conquérir, défendre et organiser.***

Le lieutenant PlVERT. — ***Officier d'une activité inlassable et d'une énergie à toute épreuve. A conduit brillamment sa compagnie à l'attaque du 14 septembre 1916, a organisé remarquablement le terrain conquis et a repoussé, le 20 septembre 1916, une puissante contre-***

attaque de l'ennemi.

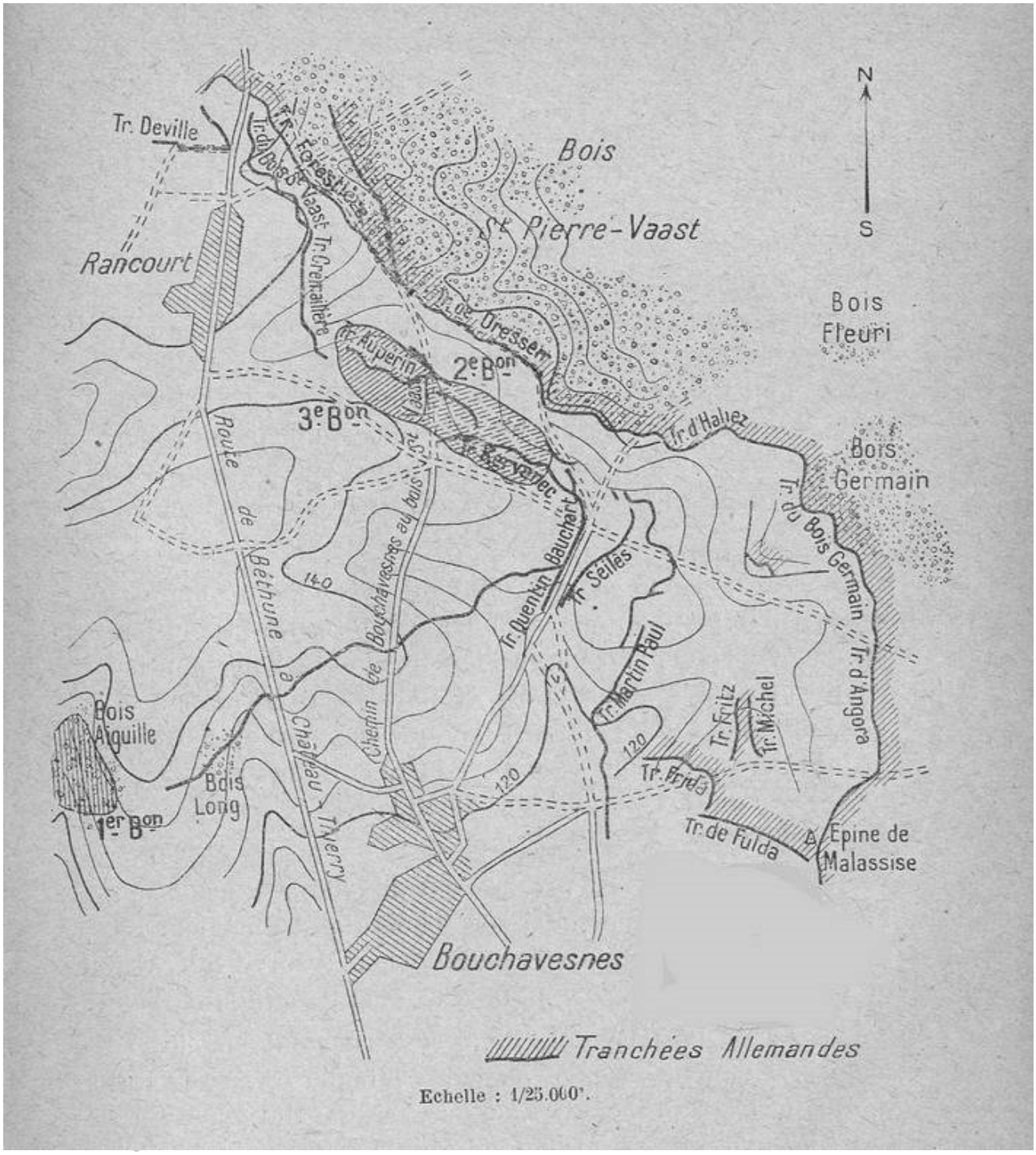
Le caporal LEPROVOST. — ***Jeune caporal modèle de courage, d'entrain et de bonne humeur. Le 14 septembre 1916, son chef de section ayant été tué, a rallié ses camarades et les a entraînés à l'assaut dans un superbe élan. Le 16 septembre 1916, est allé spontanément chercher le corps de son lieutenant en avant des lignes et a réussi à le ramener malgré un feu violent de mitrailleuses.***

Après un repos de quelques jours à Suzanne et Chipilly, le régiment retourne en ligne devant le bois de Saint-Pierre-Vaast (lisière sud-ouest), dans la nuit du 8 au 9 octobre 1916.

9 octobre 1916. — Le 1er bataillon du 31e (bataillon **CAILTEAUX**) relève le bataillon de gauche du 91e. Le 2e bataillon (bataillon **COTTIN**) relève les éléments du 131e ; le 3e bataillon (bataillon **FLEURIOT**) se porte en réserve au bois Aiguilles. Les deux bataillons de première ligne, encadrés à droite par le 331e et à gauche par le 155e, occupent les emplacements indiqués sur le croquis ci-joint.
Le P. C. du colonel est sur la route de Béthune.
La relève est rendue très difficile par l'obscurité, le terrain glissant, les hésitations des guides, les tirs de barrages et enfin par la confusion qui règne dans les unités relevées.
Les bataillons de première ligne trouvent une situation de fin de combat sans forme définie. Les hommes s'établissent à coups de pioche sur les emplacements de relève.
Dans la journée, les commandants d'unités font la reconnaissance de la position, mais aucun redressement n'est possible avant la nuit, car l'artillerie ennemie tire sans arrêt et les mitrailleuses, aux aguets, balaient la position dès qu'un isolé se montre.

10 octobre 1916. — Cette nuit est cependant mise à profit pour échelonner les unités, organiser les flanquements, creuser les tranchées.
Dans la journée, ces travaux sont bouleversés par les obus. Des avions ennemis survolent le secteur à faible hauteur et mitraillent nos lignes. Qu'importe ! la nuit venue on recommence.
Cette période, du 10 au 16 octobre, marque le point culminant de la bataille de la Somme ; le secteur du régiment est pilonné sans répit jour et nuit : en dépit des pertes, personne ne lâche pied. La 6e compagnie est à peu près anéantie ; elle a perdu 2 officiers et 138 sous-officiers et soldats ; aussi, pour sa belle conduite, est-elle citée à l'ordre du corps d'armée, avec le motif suivant :

Sous l'énergique impulsion du lieutenant SIMONNET, a progressé, le 14 septembre 1916, au prix de pertes très lourdes, jusqu'au point qui lui était fixé. S'y est établie solidement malgré les difficultés exceptionnelles et a tenu tête, le 20 septembre 1916, à une puissante contre-attaque allemande qui portait sur elle son principal effort. A tenu, du 13 au 17 octobre, sous un pilonnage incessant, la tranchée qui lui était confiée et dont elle est revenue réduite à un officier et seize combattants, relevée de ce poste périlleux malgré son désir de le tenir jusqu'au bout.


N
S
Tr. Deville
Tr. du Bois d'Vaast
Tr. Forestière
Tr. Crémaillère
Bois
St Pierre-Vaast
Rancourt
Tr. de Dresser
Bois
Fleuri
Tr. Ruperin
2e Bon
3e Bon
Tr. d'Halier
Bois
Germain
Route de Béthune à Chaplau
Tr. Kerguelec
Tr. Quentin Bauchart
Tr. Selles
Tr. du Bois Germain
Tr. d'Angora
Tr. Martin Paul
Tr. Fritz
Tr. Michel
Bois
Aiguille
Bois
Long
1er Bon
Chemin de Bouchavesnes au bois
Tr. Verry
Tr. Brida
Tr. de Fulda
Epine de
Malassise
Bouchavesnes
Tranchées Allemandes
Echelle : 1/25.000e.

Sont cités également à l'*ordre de la VIe armée* :

Le lieutenant SIMONNET. — Officier d'une bravoure légendaire au régiment, a fait preuve, du 8 au 16 octobre 1916, pendant l'occupation par sa compagnie d'un secteur bombardé sans répit de jour comme de nuit, d'une énergie et d'un calme au-dessus de tout éloge, inspirant par un mépris du danger exceptionnel une confiance inébranlable à ses hommes.

Le sous-lieutenant BESNIER. —Officier d'une bravoure et d'un sang-froid héroïques. Blessé quatre fois depuis le début de la campagne, toujours revenu au front sur sa demande, a été atteint successivement de deux nouvelles blessures, le 14 octobre 1916, au moment où il dirigeait à découvert le tir de sa pièce, donnant à ses hommes l'exemple constant d'une énergie et d'un mépris de la mort exceptionnels.

Le sergent MAVEREAU. — Sous-officier d'élite d'une vaillance et d'un entrain légendaires. Toujours volontaire pour les missions périlleuses. Pendant la période de combats du 14 au 22 septembre 1916, a contribué largement, par son attitude énergique, son sang-froid et son mépris du danger, à repousser de violentes contre-attaques ennemies. Grièvement blessé le 11 octobre 1916, alors qu'il occupait, avec sa section, une position constamment battue par l'artillerie, a trouvé encore l'énergie de passer le commandement à son caporal et d'encourager une dernière fois ses hommes.

Le 13 octobre, au petit jour, l'ennemi parvient par surprise à nous chasser de **la lisière du bois** Saint-Pierre-Vaast, mais il ne peut avancer plus loin.
Dans la nuit du 16 au 17 octobre, le régiment est relevé par le 89e R. I. et va cantonner à Suzanne, pour se rendre de là, par camions, à Saumont-la-Poterie.

Du 8 au 16 octobre, le régiment a perdu :

Officiers	Tué	5	10
	Disparus	5	
Troupe	Tués	82	487
	Blessés	247	
	Disparus	158	

Période du 5 au 13 novembre 1916. — Le 5 novembre, le 31e est brusquement enlevé en camions et ramené à Suzanne ; il y passe quatre jours en cantonnement d'alerte, puis, le 10 novembre, reçoit l'ordre d'aller relever dans le bois Saint-Pierre-Vaast des éléments du 72e R. I. et des 6e et 28e bataillons de chasseurs. Bien qu'incomplètement réorganisé et mal remis des exceptionnelles fatigues des derniers mois, le régiment est prêt à fournir un nouvel effort.
La relève se fait dans la nuit du 10 au 11 novembre : elle est très pénible. Les chemins défoncés, les tirs de harcèlement de l'ennemi et par-dessus tout la boue épaisse, tenace, gluante, alourdissent et paralysent les membres. Les petits gars de la classe 1917, qui viennent au feu pour la première fois, sont exténués, et plus d'un resterait enlisé sans l'aide d'un vétéran charitable qui l'arrache à sa gaine

de boue.
Même secteur qu'en octobre : 3e bataillon à gauche, à l'ouest du chemin Bouchavesnes - bois Saint-Pierre-Vaast ; le 2e bataillon à droite ; 1er bataillon en réserve au ravin de l'Aiguille, ainsi que l'indique le croquis ci-joint.
Les 11 et 12 novembre, le bombardement ennemi se maintient violent. Aucune action d'infanterie, cependant, devant le front du 31e R. I. ; c'est à sa gauche que se déroule la lutte ; elle est ardente et opiniâtre vers Sailly-Saillisel. Ses effets s'étendent sur notre secteur. Les Allemands multiplient sur nos premières lignes et sur la route de Béthune leurs tirs de barrages bien réglés.
Malgré les obus et la boue, le régiment passe ses nuits à se renforcer ; il remet en état deux longs boyaux conduisant du ravin de l'Aiguille aux premières lignes, artères vitales de son secteur.
Le 12 novembre au soir, le 3e bataillon est relevé par un bataillon du 1er mixte, et le 13, après une journée assez calme, les deux autres bataillons partent à leur tour.
Embarqué à Suzanne, le 3le regagne dans la Seine-Inférieure ses cantonnements de repos.

Les pertes pendant cette courte période **du 11 au 14 novembre** sont :

Troupe	Tué	6	31
	Blessés	25	

Ancestrami

AISNE - BOIS DES BUTTES

(**11 décembre 1916 - 5 janvier 1918**.)

Après quelques jours de repos dans la région de la Seine-Inférieure (14-28 novembre 1916) et une courte période d'instruction au camp de Mailly (30 novembre-10 décembre), le régiment est transporté par camions automobiles dans le secteur défensif du Chemin-des-Dames, région d'Ailles (P. C. du colonel à Paissy).
Pendant le séjour dans ce secteur (trente-quatre jours du 14 décembre 1916 au 17 janvier 1917), pertes peu importantes : 1 tué, 18 blessés.
Le régiment se rend ensuite par étapes au camp de Lhéry, au sud de l'Ardre, pour une nouvelle période d'instruction ; les officiers supérieurs vont reconnaître le nouveau secteur (bois des Buttes) affecté au régiment pour l'offensive du 16 avril 1917. Le 5e C. A., sous le commandement du général **de BOISSOUDY**, doit participer tout entier à cette grande offensive.
Ce massif du bois des Buttes est l'objectif capital du C. A.
Enfoncé dans nos lignes comme un énorme bastion, il domine tout le pays, de Craonne à Berry-au-Bac. Sa puissance défensive est considérable. Il constitue une véritable forteresse, prenant d'enfilade les lignes françaises. Sur les sommets sont installés de nombreux observatoires à l'épreuve dont les vues s'étendent au loin derrière notre tête de pont en avant de l'Aisne.
Le bois des Buttes nous a été enlevé par l'ennemi en mars 1916. Sa conservation est pour lui affaire capitale.
Au nord-est du bois des Buttes, et le reliant au massif du bois des Boches, se trouvait le village fortifié de la Ville-aux-Bois, transformé par les Allemands en puissant centre de résistance.
La conquête du bois des Buttes et celle de la Ville-aux-Bois sont les premiers objectifs assignés au régiment.
Les autres régiments de la division devaient attaquer les lignes ennemies à l'ouest du bois des Buttes. Le 313e de la 9e division opérait à la droite du 31e sur le bois des Boches.
Le 31e occupe le sous-secteur des Buttes du 5 février au 2 avril, période rendue pénible par sa longueur, l'agitation grandissante du secteur et les réactions de plus en plus violentes de l'ennemi, mais pendant laquelle s'effectue le travail lent, minutieux et compliqué de la préparation.
C'est d'abord l'étude approfondie du terrain, tourmenté, déconcertant avec ses ravineaux et ses buttes recouverts d'arbres encore serrés et caché à nos vues dans la plus grande partie des contre-pentes.
Le système de défense ennemi comporte, d'abord deux lignes continues de tranchées, à 100 mètres de distance en moyenne, la deuxième surplombant la première ; en haut des petites, une troisième ligne (Tümpling Stellung) entoure les trois sommets, et, sur la crête même, une quatrième ligne est ébauchée (Rüdiger Stellung). D'épais réseaux protègent chaque ligne ; sur les sommets, et en de nombreux points, les Allemands ont construit des observatoires et des blockhaus bétonnés ; partout ils ont creusé d`innombrables abris, mal connus.
Pour mieux faire comprendre aux éléments d'attaque ce terrain difficile, un plan relief du bois des Buttes fut dressé ; il rendit au régiment les plus grands services.

L'idée de manœuvre adoptée fut la suivante :

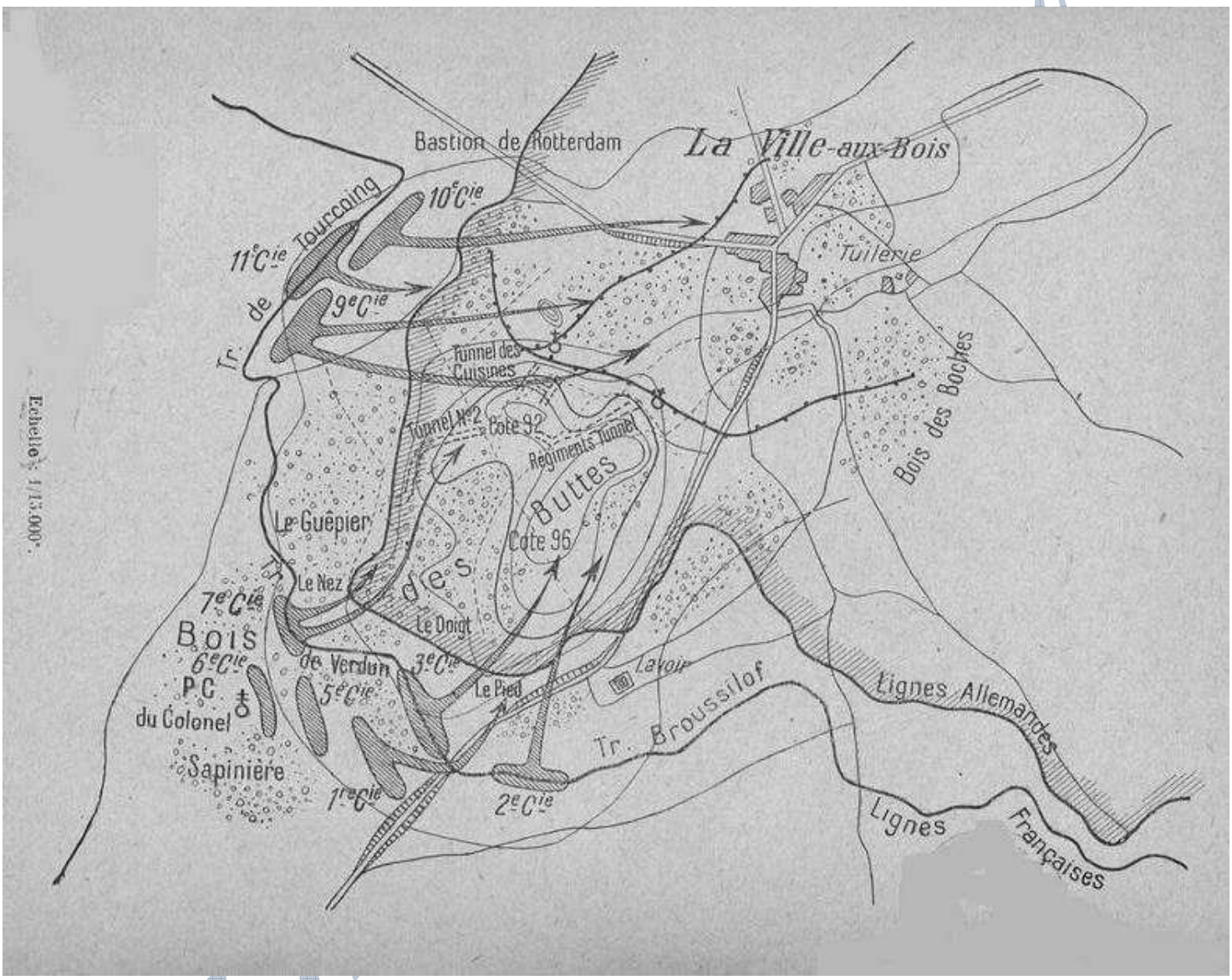
Un bataillon attaquant du sud au nord, allant droit aux sommets des cotes 96 et 92. Un bataillon, de l'ouest à l'est, marchant sur la Ville-aux-Bois et prenant à revers les deux croupes. Cette manœuvre permet d'éviter les bas-fonds, trop exposés aux tirs de l'artillerie et des mitrailleuses, et a plus de chance de surprendre l'ennemi, qui s'attend à un assaut dirigé sur les deux faces du saillant.

L'organisation du nettoyage des tranchées est étudiée avec un soin particulier. Les équipes de nettoyeurs, composées en grande partie de grenadiers, renforcées par des sapeurs de la compagnie Schilt, munis d'appareils lance-flammes, sont soumises à un entraînement intensif.
En même temps, s'exécute un long programme de travaux : construction d'abris à l'épreuve, de P. C. de combat, établissement de dépôts, tracé des parallèles de départ, construction de lignes téléphoniques enterrées, de postes optiques.

Deux mois s'écoulent dans ce labeur.

Le 2 avril, le régiment est relevé et se rend aux carrières de Roucy, où il cantonne jusqu'au 11. Ces quelques jours sont mis à profit pour parachever l'instruction des spécialistes et arrêter les derniers détails du plan d'attaque.

La bataille est commencée. Du haut de la crête de Roucy, les hommes observent la préparation d'artillerie qui couvre le pays de longues écharpes de fumées. Tous les yeux cherchent le bois des Buttes, simple colline dans l'immense plaine ; sur ses pentes, les torpilles font jaillir des gerbes de terre et posent de lourds flocons blancs. Cette vue est pour les soldats la meilleure préparation morale ; aussi, quand, le 11 et le 12, le régiment remonte en ligne ; tous ont foi dans le succès.
Le bois des Buttes est méconnaissable. Presque tous les arbres sont couchés à terre ; le taillis a disparu. A la place des tranchées, on ne voit plus que des entonnoirs lèvre à lèvre, et sur le sommet, autour des observatoires, s'ouvrent d'énormes cratères. Pendant les quatre jours qui précèdent l'attaque, la préparation se complète.
Chaque nuit des patrouilles vont reconnaître le réseau et la première ligne ennemie, ouvrent des brèches dans nos fils de fer ; dans la nuit du 11 au 12 avril, on reçoit l'ordre de faire des prisonniers. Aussitôt un coup de main est organisé. L'opération, menée par le sous-lieutenant **BAILLY**, réussit parfaitement. La troupe aborde le Nez-du-Boche dont elle détruit certains abris en tuant les occupants et ramène deux prisonniers du 14e régiment de réserve bavarois qui donnent des renseignements précieux.
Dans la nuit du 15 au 16, nos patrouilles explorent la première ligne ennemie et poussent jusqu'à la deuxième ligne, où s'est réfugié l'adversaire. Aussitôt, on décide de profiter de la situation pour surprendre les Allemands. Les canons de tranchée ouvriront le feu à 5 h.45. Les Allemands ne seront pas mis en méfiance par ce tir, tout semblable aux tirs de destruction exécutés depuis six jours, et croiront seulement à une reprise de la préparation. En outre, l'artillerie de campagne commencera son tir d'accompagnement plus loin qu'il n'avait été prévu tout d'abord. De cette façon, les compagnies partant de dix à quinze minutes environ avant l'heure H, suivant leurs emplacements, atteindront la deuxième ligne avant que l'ennemi ne se soit aperçu du déclenchement de l'attaque.


Bastion de Rotterdam
La Ville-aux-Bois
10e Cie
11e Cie
Tourcoing
Tr. de
9e Cie
Tuilerie
Tunnel des Cuisines
Tunnel N°2
Cote 92
Regiments Tunnel
Bois des Boches
Buttes
Cote 96
Le Guêpier
Le Nez
des
Le Doigt
7e Cie
Bois
6e Cie
de Verdun
3e Cie
5e Cie
Le Pied
Lavoir
P.C.
du Colonel
Sapinière
1re Cie
2e Cie
Tr. Broussilof
Lignes Allemandes
Lignes Françaises
Echelle : 1/15.000e

Le 1er bataillon (bataillon **LAGORCE**) a pour objectif la cote 96,1. En fin de combat, il doit s'établir face à l'est des lisières sud de la Ville-aux-Bois à la Courtine du lavoir. Le 2e bataillon (bataillon **HOLLZSCHERER**) met la 7e compagnie en ligne (sous le commandement tactique du commandant **LAGORCE**), avec le Nez-du-Boche et la cote 92 comme objectifs. Les 5e et 6e compagnies, en réserve de division, occupent défensivement les tranchées de la Sapinière avec leurs éléments avancés. Un peloton seulement de la 5e compagnie, commandé par le sous-lieutenant **AURICHE**, est mis à la butte de Villars (P. C. du commandant du 2e bataillon) à la disposition du chef de bataillon.
La Ville-aux-Bois est l'objectif du 3e bataillon (bataillon **FLEURIOT**). Les 9e et 10e compagnies doivent occuper chacune la moitié du village et la tuilerie. La 11e compagnie est en réserve.
Les pionniers, bombardiers et sapeurs en réserve du régiment occupent le P. C. du colonel à la Sapinière.

L'attaque.

A 5 h.45, l'artillerie de tranchée commence son tir de destruction. Les unités d'assaut quittent les parallèles de départ à travers le fouillis des tranchées retournées et des réseaux arrachés, se glissent par petits paquets jusqu'à la première ligne ennemie ; là, tapies au fond des entonnoirs et dans les bouts de tranchées encore intactes, elles attendent frémissantes le signal de l'attaque.
A 5 h.50, d'un seul élan le régiment part à l'assaut.
Les compagnies avancent rapidement malgré l'obstacle que forme le terrain ravagé et, par endroits, les marécages, où l'on enfonce jusqu'à mi-jambes. En quelques minutes, les vagues d'assaut abordent la deuxième ligne allemande bouleversée, surprennent dans leurs trous ses occupants et poursuivent aussitôt leur course. Le tir ennemi commence à cet instant tardif, hésitant, mal réglé ; il est dirigé sur le ravin qui sépare les croupes 92 et 96. Il est d'une faible efficacité sur les éléments de la 7e compagnie qui ont dû cheminer dans cette dépression.
Sur les autres parties du front, le barrage allemand est également sans effet : les compagnies de réserve sont déjà passées, nous n'avons aucune perte.
Mais l'ennemi se ressaisit : des mitrailleuses crépitent ; des équipes de grenadiers sortent de leurs abris et garnissent la troisième ligne. La bataille commence ; il est 6 h.15.
Tout de suite, le combat se morcelle. Sur ces buttes au relief tourmenté la cohésion des unités d'assaut est impossible à maintenir. L'action des chefs de bataillon et des commandants de compagnie disparaît ; ce sont les chefs de section, de demi-section et d'escouade qui mènent la lutte avec un courage et une abnégation qui coûtent la vie à beaucoup d'entre eux.

GROUPE LAGORCE (1er bataillon et 7e compagnie).

La première ligne dépassée, le bataillon **LAGORCE** se heurte à la deuxième ligne fortement tenue ; la 2e compagnie l'attaque. Le sous-lieutenant **MORETTI** entraîne sa section sur un blockhaus de mitrailleuses qui arrête la progression : il tombe blessé mortellement ; mais, conduits par le sergent **LEBLAN**, ses hommes cernent le blockhaus, abattent les occupants et retournent contre l'ennemi sa propre mitrailleuse. La section de l'adjudant-chef **LEFRANÇOIS** est arrêtée par un fortin ; le chef de section est tué, les deux sergents blessés. Un jeune soldat de la classe 1917, le caporal **MARIONNET**, prend alors le commandement, tourne le fortin et parvient à le réduire à la grenade : sur les trente Allemands qui formaient la garnison, deux seulement restaient debout. La

compagnie peut reprendre sa progression.
Plus à gauche, la 3e compagnie (lieutenant **HERVET**) franchit rapidement les deux premières tranchées, puis l'avancée de la cote 96,1 ; une mitrailleuse essaye de se mettre en batterie : elle est prise par le caporal **GENET**, qui abat deux servants et fait prisonniers les deux autres. A 6 h.11, la compagnie arrive au sommet de la cote 96,1.
Les sections de l'adjudant **SCOQUART** et du sous-lieutenant **FRANCESCHINI** subissent aussitôt un feu violent ; les deux chefs de section tombent presque au même instant, l'officier tué, l'adjudant grièvement blessé.
Heureusement, la section de renfort, commandée par le sous-lieutenant **DUBOIS**, intervient avec succès ; elle réussit à prendre d'écharpe la tranchée ennemie et fait une véritable hécatombe de Bavarois ; les sections des 2e et 3e compagnies, arrêtées devant cette ligne, profitent de la diversion pour faire un bond en avant et s'approcher à portée de grenades. La lutte s'exaspère ; un cri retentit poussé par un obscur combattant : « *Allons-y !* » Les nôtres sautent dans la tranchée et exterminent les Allemands qui se sont courageusement défendus.
A gauche du 1er bataillon, la 7e compagnie escalade les pentes sud du Nez-du-Boche.
La butte sur laquelle se sont acharnés les 58 n'est plus qu'un gros tas de sable creusé d'entonnoirs ; on l'occupe sans tirer un coup de fusil, mais, à 150 mètres au nord, l'ennemi résiste. Sur les pentes sud de 92, dans le col qui relie 92 à 96, des mitrailleuses claquent, des grenadiers garnissent les tranchées : la progression devient lente et coûteuse. La section du sous-lieutenant **VERMILLARD**, placée à la droite de la compagnie, pousse vers le col pour tenter de cerner un blockhaus ; elle se trouve bientôt mêlée aux unités du 1er bataillon. Les munitions s'épuisent ; le capitaine **PAILLARD**, bien que blessé grièvement, continue à combattre; il est le plus brillant soldat de son unité, il encourage ses hommes et ne consent à être emporté qu'après avoir donné ses ordres pour continuer la progression. D'un trou à l'autre, péniblement, les sections avancent, mais une mitrailleuse et un groupe de tirailleurs ennemis résistent toujours. Le sergent **HUMBERT**, avec quelques hommes, encerclent la mitrailleuse ; saisissant deux musettes remplies de grenades, le soldat **ROTH** s'avance à quelques pas de la tranchée allemande, et, debout, sans se soucier des balles qui trouent sa capote, attaque le groupe ennemi, saute dans la tranchée avec ses camarades et force les Allemands à se rendre. Cependant, l'avance est arrêtée par une tranchée encore fortement tenue. C'est à ce moment critique pour la 7e compagnie que le peloton de la 5e compagnie, commandé par le sous-lieutenant **AURICHE**, et placé en réserve au poste de commandement du commandant du 2e bataillon, à la butte Villars, intervient sur l'ordre de son chef de bataillon ; l'action prompte et énergique du peloton **AURICHE** est telle que 300 Bavarois qui se disposaient à sortir des abris profonds pour contre-attaquer se rendent.
Groupant sous ses ordres son peloton et la 7e compagnie, dont le chef (capitaine **PAILLARD**) est épuisé par sa blessure, le sous-lieutenant **AURICHE** accentue son mouvement vers la cote 92. La section **DUBOIS**, arrivée sur le versant ouest de la cote 96, se rabat vers le col. Se sentant pressé, presque cerné, l'ennemi cède ; pendant que, devant la section **DUBOIS**, quelques fuyards défilent dans la direction de la Ville-aux-Bois par le col encore libre, d'autres, devant le groupement. **AURICHE** (100 environ), jettent leurs armes et se dirigent précipitamment vers la Sapinière.
Débarrassé de cette résistance opiniâtre, le groupement **AURICHE** parvient à gagner la cote 92 : il cueille en route quelques nouveaux prisonniers et s'établit en liaison avec le 3e bataillon. Le sommet de la butte et le col, balayés par les mitrailleuses de la Ville-aux-Bois, ne peuvent être occupés, mais les fractions de tête du groupement **AURICHE** apparaissent sur les pentes nord de 92 et forcent à la retraite les groupes ennemis qui menaçaient le flanc droit du bataillon **FLEURIOT**.
Cependant la 1re compagnie (en réserve) a complété le nettoyage des abris et vaincu les résistances

locales. Presque partout, en effet, des groupes ennemis, prudemment terrés au fond de leurs abris, pendant le passage de la première vague, ressortent et prennent à revers les sections de tête. Ils sont mis hors de combat par la compagnie **CONTARD**.

A 7 heures, les éléments de tête du groupe **LAGORCE** sont établis face à l'est, à cheval sur les buttes 92 et 96.

Pendant que les trois sections de gauche franchissent le col, évitant la zone dangereuse, le gros du 1er bataillon s'infiltre par la sape génératrice et les boyaux parallèles de la Ville-aux-Bois. La lutte est dure à l'ancienne carrière, où l'ennemi se défend avec des grenades incendiaires ; elle devient farouche à l'entrée du principal abri « régiments tunnel 3 » occupé par deux compagnies et où se trouve un P. C. de chef de bataillon.

Une mitrailleuse tient sous ses feux l'entrée de la sape génératrice ; les Allemands mettent deux autres pièces en batterie lorsque surgit le sous-lieutenant **DUBOIS** avec sa section. Une lutte à la grenade s'engage ; bientôt, les Allemands se sauvent dans le tunnel, poursuivis par les nôtres qui lancent dans l'entrée des grenades incendiaires. **DUBOIS** charge deux hommes de surveiller l'issue en attendant l'arrivée des nettoyeurs, et poursuit sa marche vers la Ville-aux-Bois.

A quelque distance du tunnel, il trouve un boyau rempli d'ennemis. Il s'élance aussitôt, mais le tir d'une mitrailleuse l'a coupé de sa section : deux hommes seulement le suivent. Sans hésiter, **DUBOIS** engage la lutte ; d'un coup de revolver il abat le premier Allemand, pendant que ses deux soldats ajustent leurs grenades sur le groupe compact des défenseurs.

Déconcertés, croyant avoir devant eux une troupe nombreuse, les Allemands jettent leurs armes et défilent devant les trois Français qui, stupéfaits et vaguement inquiets, comptent jusqu'à 72 prisonniers. Le reste de la section **DUBOIS** rejoint à ce moment.

Pendant ce temps, arrive devant le « régiments tunnel » un groupe de nettoyeurs. L'entrée principale Est défendue par une troupe sortie de l'abri après le passage .de la section **DUBOIS**. Un officier les commande ; il place ses hommes, fait mettre en batterie deux mitrailleuses, très crâne sous les balles. En vain lui fait-on signe de se .rendre : il répond à coups de revolver. Deux sapeurs s'approchent alors, lancent leurs jets de flamme. L'officier et deux de ses hommes sont atteints, prennent feu. Les autres, épouvantés, rentrent dans le tunnel et se précipitent vers les sorties, où ils sont cueillis par les grenadiers de la 7e compagnie. Seuls, quelques officiers, dont le major, se présentent à l'entrée principale. 150 hommes se rendent ainsi. Les nôtres pénètrent dans le vaste abri rempli d'armes, de munitions et de vivres. Dans leur désarroi, les Allemands ont tout abandonné.

La section **DUBOIS** et le reste du bataillon poursuivent cependant leur marche vers la Ville-aux-Bois. Le terrain est bouleversé. Dans ce chaos, les sections avancent lentement, avec prudence. Cà et là, des groupes ennemis se révèlent : il faut les cerner et entamer pour les réduire une lutte ardente.

Toute la matinée se passe ainsi en combats meurtriers. Vers 11 heures, le gros des compagnies est enfin établi sur les objectifs : la 3e compagnie au sud du village et la 2e compagnie à sa droite.

Après ce rude assaut, les compagnies sont désorganisées : de nombreux chefs manquent ; les emplacements des unités sont mal connus, les munitions font défaut. La confusion est telle que l'après-midi du 16 et la journée du 17 suffisent à peine pour remettre un peu d'ordre dans les unités et se préparer à un nouvel effort.

BATAILLON FLEURIOT.

Le bataillon de gauche, moins heureux que les autres, a subi dans la tranchée de départ un fort bombardement. Le sous-lieutenant **PONCINET** est tué sur le parapet. Quinze hommes sont tués ou blessés, le canon de 37 mis hors service. Ces pertes ne font qu'exaspérer l'ardeur du bataillon.
L'heure de l'assaut arrivée, et malgré un violent tir de barrage, les compagnies de tête, 9e à droite, 10e à gauche, bondissent sur la ligne ennemie, presque vide de défenseurs, la dépassent et se lancent dans le bois.
La 9e compagnie est prise sous le feu des mitrailleuses de la cote 92 et bientôt disloquée. La section de gauche (adjudant-chef **SENUT**) oblique vers le sud. Elle poursuit néanmoins sa marche, refoulant les groupes ennemis qui s'enfuient vers la Ville-aux-Bois et atteint, à 6 h.30, les lisières sud-est du village. Le peloton du sous-lieutenant **TESSIER** marche droit sur l'objectif. Les Allemands se replient précipitamment vers la Ville-aux-Bois. Le peloton **TESSIER** les poursuit vigoureusement et parvient à 20 mètres des maisons à l'ouest du village.
Mais, à ce moment, la compagnie subit un feu terrible de mitrailleuses et de mousqueterie parti de la Ville-aux-Bois et de la cote 96. L'ennemi a pu se ressaisir ; des groupes nombreux apparaissent, venus de la partie est du village, et se disposent à contre-attaquer. D'autres groupes tiennent la cote 96, où le 1er bataillon n'est pas encore parvenu et menacent le flanc droit de la compagnie. Malgré le petit nombre de combattants qu'il a auprès de lui et le danger d'être cerné, le lieutenant **BOSSARD**, commandant la compagnie, donne l'ordre de tenir coûte que coûte.
Pendant une heure c'est une lutte furieuse. On se fusille à 30 mètres. Les Allemands se battent avec courage, l'ardeur de nos soldats n'a pas faibli : à découvert, dans les tranchées comblées, ils rendent coup pour coup, et plusieurs la pipe à la bouche, tirant comme à la cible, abattent les grenadiers ennemis.
L'ennemi semble enfin renoncer à contre-attaquer, mais ses mitrailleuses tirent sans arrêt, forçant tes nôtres à s'abriter. Les munitions s'épuisent. Il faut renoncer à pousser plus avant.
Pendant ce temps la section de droite de la 9e compagnie, commandée par le sergent **LÉON**, et chargée d'établir à la cote 92 la liaison avec la 7e compagnie, soutenait un dur combat. Dès le début de l'action, des groupes nombreux, appuyés par des mitrailleuses, lui font subir de lourdes pertes et gênent sa progression. Elle riposte vigoureusement, lorsque, sur la gauche, survient un groupe d'ennemis. Les mains en l'air, ils s'approchent de nos soldats sans défiance et brusquement leur lancent une volée de grenades qui, par bonheur, ne font pas de victimes. Exaspérés par cet acte de traîtrise, les nôtres cernent le groupe ennemi et l'exterminent jusqu'au dernier homme. Mais d'autres groupes surgissent de tous côtés. Pendant un instant le combat s'émiette en corps à corps.
Enfin, l'avance du 1er bataillon se fait sentir.
Les Allemands, craignant d'être pris entre deux feux, se dispersent ou se rendent : la section de la 9e compagnie, sa mission accomplie, se ressoude au gros de la compagnie arrêté devant la Ville-aux-Bois.
La 10e compagnie avance plus difficilement. Alors que les autres compagnies se battent dans le bois, la 10e se trouve tout entière dans la plaine. Sur ce terrain découvert, les mitrailleuses ont beau jeu, aussi les pertes sont-elles sérieuses. La section de gauche, commandée par le sous-lieutenant **LEFEBVRE**, lente de gagner la Mosquée, pour encercler le village et établir la liaison avec le 46e.
Les mitrailleuses de la Ville-aux-Bois font rage. Le sous-lieutenant **LEFEBVRE** est mortellement blessé au moment où, debout sur le parapet, il cherchait à repérer une mitrailleuse.
Les autres sections de la compagnie poursuivent leur marche vers le village ; le lieutenant **LE HIR**,

commandant la compagnie, est blessé d'une balle à la cuisse. Il refuse d'abandonner le combat et continue de le diriger jusqu'au moment où une deuxième balle lui brise le bras. Le commandement est pris par l'adjudant **MICHOT**. A 6 h.40, celui-ci parvient aux lisières nord-ouest de la Ville-aux-Bois, suivi d'une douzaine d'hommes. Le reste de la compagnie rejoint par infiltration sous le tir incessant des mitrailleuses.
La lutte devient acharnée. Leur surprise passée, les Allemands se défendent avec ténacité. Des innombrables abris que les équipes de nettoyeurs n'ont pu tous fouiller, des groupes ennemis surgissent et tirent dans le dos des 9e et 10e compagnies. La compagnie de réserve, qui a marché à 150 ou 200 mètres en arrière, attaque ces groupes, mais elle est assaillie à son tour par des fractions apparues derrière elle, et par une troupe qui menace son flanc droit.
A demi-cernée, la compagnie se bat furieusement et tient en respect l'ennemi.
Enfin, la situation s'éclaircit. Les groupes ennemis, à l'apparition des sections de la 7e compagnie et du 1er bataillon, se dispersent ou se rendent. A 9 h.30, la 11e compagnie arrive devant la Ville-aux-Bois et s'intercale entre les 9e et 10e compagnies.
Le village est rasé presque entièrement; dans la partie nord-ouest, seule, quelques pans de murs restent debout. C'est dans cette région (saillant de la Ville-aux-Bois) que sont postées la plupart des mitrailleuses qui arrêtent le bataillon.
Les pertes sont élevées ; la 10e compagnie est privée d'officiers. Presque le tiers de l'effectif est hors de combat.
Dans le bois des Buttes, on se bat jusqu'à 15 heures. Des groupes ennemis, armés de mitrailleuses, résistent çà et là : il faut les cerner, les attaquer à la grenade. L'un après l'autre, ils sont pris ou anéantis.
Le nettoyage des abris dure jusqu'à la nuit.
Le 16 avril au soir, le régiment occupe presque tous ses objectifs : le bois des Buttes est pris en entier ; la Ville-aux-Bois résiste encore, mais les compagnies du 1er et du 3e bataillon l'encerclent aux trois quarts.

17 avril 1917. — La lutte continue âpre, sans trêve, pendant toute la nuit du 16 au 17 et la journée du 17. L'enveloppement de la Ville-aux-Bois se poursuit peu à peu.
L'ennemi résiste désespérément à notre poussée lente et continue.
Cependant on prépare activement une nouvelle attaque de la Ville-aux-Bois. Elle se déclenche vers 16 heures, mais elle ne peut progresser par suite des tirs intenses d'artillerie et de mitrailleuses.

18 avril 1917. — L'opération est reprise le 18 au matin par les bataillons **LAGORCE** et **FLEURIOT**. A 6 heures, les patrouilles partent et parviennent à se glisser dans le village. Les premiers abris que l'on trouve sont vides, mais, dans la partie nord-ouest du village, des groupes importants sortent des sapes. Le capitaine **ROULEAU**, entré un des premiers dans la Ville-aux-Bois, avec l'adjudant **JAZEIX** et le soldat **PINON**, s'empare des deux mitrailleuses qui gênaient le plus notre progression et fait une vingtaine de prisonniers.
Traversant la Ville-aux-Bois, la 9e compagnie parvient à la carrière de la Tuilerie. Un officier allemand, debout à l'entrée d'un abri, fait sortir ses hommes, lorsque survient le lieutenant **BOSSARD** avec quelques poilus. Malgré leur petit nombre, ils se précipitent sur les Allemands qui essayent d'abord de résister, puis, déconcertés par la fougue des nôtres, lèvent les bras et se rendent. L'officier est un major. Un riche butin est pris à son poste de commandement : « Haselhöhle. »
Dans les autres abris de la Ville-aux-Bois, des combats se livrent. Presque partout, les Allemands sont surpris au moment où ils sortent de leurs sapes, attaqués avec furie par nos soldats que le

succès grise ; effrayés par les lance-flammes, ils se rendent par fractions entières.
Cependant les compagnies dépassent la Tuilerie. La corne nord-ouest du bois des Boches est occupée.

19-23 avril 1917. — Du 19 au 23 avril, le régiment occupe et organise la position.
Pendant toute cette période le bombardement ennemi est très violent. Il est dirigé surtout sur le bois en L, la route 44, la Ville-aux-Bois et le bois des Buttes. L'intensité et la précision du tir augmentent chaque jour ; grâce aux nombreux abris à l'épreuve, le régiment n'a pas trop à en souffrir.
Dans la nuit du 22 au 23 il est relevé par le 89e R. I.
Dans les journées du 16 et du 18 avril, le 31e a fait les prises suivantes :
1.458 prisonniers (non compris les blessés), dont 2 chefs de bataillon, et 37 officiers ou « Offiziersstellvertreter » ;
6 canons : soit 2 de 105 et une fausse batterie de 4 pièces ;
50 mitrailleuses ;
Une trentaine de minenwerfer de tous calibres ;
Une quantité considérable de munitions.

Les pertes éprouvées dans la période **du 11 au 23 avril 1917** sont les suivantes :

Officiers	Tués	6	11
	Blessés	5	
Troupe	Tués	79	407
	Blessés	291	
	Disparus	37	

Le 31e vient d'enrichir son histoire d'une page admirable où le nom de chaque officier, de chaque soldat mériterait d'être inscrit. C'est grâce à l'activité, au zèle de chaque individu, en même temps qu'à l'unanimité dans l'esprit de sacrifice que le commandement a pu goûter cette joie rare de voir la réalisation parfaite et le triomphe complet d'un projet minutieusement élaboré. Ce sont les officiers qui ont payé de leur vie le privilège glorieux de marcher en tête de leur compagnie : le lieutenant **DECHATRE**, qui, obéissant à son ardeur, s'approche d'un blockhaus, la grenade à la main, et reçoit à bout portant un coup de fusil qui le tue. Le sous-lieutenant **POITRIMOL**, chef des nettoyeurs de tranchées du 3e bataillon : une mitrailleuse arrête son élan ; **POITRIMOL** s'élance, tue deux servants à coups de revolver et tombe quelques pas plus loin, mortellement frappé par une balle. Le sous-lieutenant. **DELATRE**, qui dirigeait les nettoyeurs du 1er bataillon, est grièvement blessé d'une balle au ventre en entraînant ses hommes à l'attaque d'un fortin.
Le sergent **LEBLAN** se rend maître d'un blockhaus après un combat acharné. Le caporal **MARIONNET**, aidé de deux de ses camarades, **HAUET** et **PESSEL**, enlève un fortin. Le soldat Genet attaque seul une mitrailleuse qu'il enlève. **MARCHAUDON**, entouré de nombreux ennemis et ne voulant pas se rendre, lutte désespérément ; quand on le dégage, ce brave tombe sanglant dans les bras de ses camarades. **ROTH**, exaspéré de la résistance de l'ennemi, se précipite dans une tranchée et lutte en héros jusqu'à l'extermination de tous les défenseurs. **GROLIER**, près de lui,

parvient à réduire tout un groupe de grenadiers ennemis. Le sergent **THÉPOT**, prisonnier des Allemands, se bat à coups de poings et parvient à se dégager. **YVONNET**, sergent mitrailleur, s'empare à l'assaut de deux mitrailleuses.

Pour tous ces actes d'héroïsme et sa belle conduite, le régiment obtient d'être cité à l'ordre de la Ve armée.

En outre, sont promus :

Officiers de la Légion d'honneur :

Le chef de bataillon FLEURIOT. — ***Officier supérieur d'une haute valeur morale. S'est distingué par sa bravoure et ses qualités de commandement au cours des combats auxquels il a pris part avec son bataillon du 16 au 18 avril 1917. A enlevé de haute lutte une position très fortement organisée et un village défendu avec acharnement, faisant plusieurs centaines de prisonniers, officiers et soldats, et s'emparant de 6 canons, de plus de 20 mitrailleuses et d'un matériel considérable. Déjà trois fois blessé et trois fois cité à l'ordre au cours de la campagne.***

Le chef de bataillon LAGORCE. — ***Officier d'une bravoure exceptionnelle, possédant les plus belles qualités de commandement. S'est distingué pendant les combats du 16 au 18 avril 1917, où son bataillon a contribué pour une large part à l'enlèvement d'une position et d'un village puissamment fortifiés et défendus avec acharnement, dont la prise nous e valu plus de 1.600 prisonniers, 40 mitrailleuses et un matériel considérable. Déjà blessé et deux fois cité à l'ordre.***

Chevaliers de la Légion d'honneur :

Le lieutenant LE HIR. — ***Officier d'une énergie et d'une endurance rares. Le 16 avril 1917, s'est élancé en tête de sa compagnie à l'assaut, a franchi dans un élan irrésistible les lignes ennemies fortement organisées. Blessé, est resté avec ses hommes, poursuivant victorieusement la progression jusqu'au moment où il fut atteint à nouveau très grièvement. Déjà cité à l'ordre.***

Le capitaine ROULEAU. — ***Officier d'une énergie et d'une ténacité exceptionnelles. A fait de l'unité qu'il commande une troupe d'élite, capable de remplir les missions les plus périlleuses. Le 16 avril 1917, a donné l'assaut dans un élan splendide et est arrivé peu après devant l'objectif. A engagé avec l'adversaire une lutte acharnée dont il est sorti victorieux, pénétrant en tête de ses hommes dans un village fortement tenu et contraignant personnellement 40 Allemands à mettre bas les armes. Déjà deux fois blessé et quatre fois cité à l'ordre.***

Le capitaine PAILLARD. — ***Brillant officier, inspirant à ses hommes, par l'exemple constant de bravoure héroïque qu'il leur donne, une confiance inébranlable. Le 16 avril 1917, a franchi dans un élan irrésistible les positions ennemies, luttant personnellement à la grenade avec les adversaires qui résistaient et les forçant à se rendre jusqu'au moment où, blessé grièvement, il a été contraint d'abandonner le combat. Déjà quatre fois cité à l'ordre.***

Reçoivent la *médaille militaire* :

L'adjudant MICHOT. — ***Sous-officier d'une bravoure légendaire au régiment. A été, pendant l'assaut du 16 avril 1917, un exemple d'héroïsme pour ses hommes, qu'il a su animer d'une ardeur irrésistible. Les officiers de sa compagnie ayant été blessés, en a pris le commandement, et, triomphant rapidement par son calme, sa décision et son mépris du danger de la violente résistance de l'adversaire, a contribué pour une large part au succès de l'opération. Déjà blessé et deux fois cité à l'ordre.***

Le sergent LEBLAN. — ***Sous-officier d'une bravoure héroïque. Le 16 avril 1917, s'est élancé à la tête de sa troupe à l'assaut d'une position très forte avec une ardeur remarquable. A engagé avec les grenadiers ennemis une lutte acharnée dont il est sorti victorieux ; s'est emparé d'une mitrailleuse et s'en est servi aussitôt contre l'adversaire. A contribué à la capture d'un grand nombre de prisonniers. Déjà cité à l'ordre.***

Le soldat ROTH. — ***Soldat remarquable d'audace. Le 16 avril 1917, sa compagnie ayant été arrêtée au cours de l'assaut, par le feu d'une mitrailleuse ennemie, s'est élancé sur la pièce, malgré les balles qui pleuvaient autour de lui, en a tué les servants à coups de grenades et a permis ainsi de continuer la progression et de faire un nombre important de prisonniers. Déjà deux fois cité à l'ordre.***

L'adjudant JAZEIX. — ***Chef de section d'un courage exceptionnel. Le 16 avril 1917, a entraîné ses hommes avec une fougue irrésistible à l'assaut d'une position ennemie ; puis, grâce à son sang-froid, a réussi à repousser une contre-attaque très violente. Le 18 avril, a pénétré un des premiers dans un village énergiquement défendu ; a entamé avec un parti ennemi une lutte acharnée à la grenade et a contraint ses adversaires à se rendre. Déjà blessé et cité à l'ordre.***

Le sergent SOUCHON. — ***Sous-officier d'un sang-froid et d'une énergie remarquables. Le 16 avril 1917, son chef de section ayant été mis hors de combat, a pris le commandement et a conduit l'assaut dans un élan magnifique. A engagé victorieusement des combats corps à corps avec un ennemi qui résistait énergiquement et a su, par l'habileté de sa manœuvre, atteindre rapidement l'objectif assigné.***

L'adjudant VALLADE. — ***Excellent sous-officier. A fait preuve, au cours de l'assaut du 16 avril 1917, d'un grand courage et d'un remarquable esprit d'initiative. Ayant pris le commandement d'un groupe dont l'officier venait d'être mis hors de combat, a su, par son sang-froid, par l'habileté de ses dispositions et par le mépris du danger dont il a donné l'exemple, accomplir avec rapidité, et malgré la résistance acharnée de l'ennemi, la mission qu'il avait assumée, contribuant pour une large part à capturer un nombre considérable de prisonniers. Déjà blessé et cité à l'ordre.***

Le soldat MORVAN. — ***Excellent soldat, plein de courage et d'entrain, est parti avec une belle ardeur à l'assaut, le 16 avril 1917, et a été grièvement blessé alors qu'il dirigeait avec un sang-froid remarquable le tir de son fusil-mitrailleur sur un groupe de grenadiers ennemis.***

Les soldats BERTRAND, **THÉRON**, **MONTAUFRAY**, **BRUNET**, **PINSOLLE**, **GALBY**, **BOUHERET**, **PETIT**, **GABRIEL**, **GILBERT**, **BOUTIER** ; **les caporaux LÉPINE** et **FOURNIER** ; **les adjudants SCOQUART** et **CRONNIER** ; **le sous-chef de musique GASC**, tous grièvement blessés au cours du combat.

Sont cités à l'*ordre de la Ve armée* :

Le sous-lieutenant DUBOIS. — ***Officier d'une audace et d'un sang-froid exceptionnels. Dans l'attaque du 16 avril 1917, a mené l'assaut du bataillon en enfonçant successivement plusieurs lignes de résistance opiniâtrement défendues. A rallié les débris de la section voisine qui avait perdu son chef et a fait plus de 100 prisonniers.***

Le lieutenant DECHATRE. — ***Officier d'une bravoure exceptionnelle, montrant dans le commandement d'une compagnie de mitrailleuses les plus belles qualités de sang-froid et d'esprit de décision. Le 16 avril 1917, a fait preuve d'une intrépidité magnifique en s'élançant seul sur une mitrailleuse qui arrêtait l'élan des troupes d'assaut. A été mortellement frappé devant le blockhaus.***

Le lieutenant BOSSARD. — ***Officier de tout premier ordre, remarquable par son énergie et son sang-froid. Le 16 avril 1917, a su enflammer de son ardeur sa compagnie qui a franchi en trente-cinq minutes un kilomètre de lignes ennemies et a fait plus de 160 prisonniers. Le 18, après une lutte opiniâtre, a fait mettre bas les armes à une quarantaine d'Allemands, puis a contribué avec sa compagnie à l'encerclement d'un détachement allemand très important qui s'est rendu. Déjà deux fois cité.***

Le sous-lieutenant GUÉRIN. — ***Officier de valeur, s'est distingué le 16 avril 1917, atteignant l'objectif qui lui était assigné ; le 17, en faisant preuve d'initiative dans une mission très périlleuse; le 18, par une manœuvre habilement combinée, réussissait à envelopper un nid de résistance, faisant tomber entre nos mains un grand nombre de prisonniers, des mitrailleuses et un canon.***

Le sous-lieutenant TESSIER. — ***Le 16 avril 1917, a entraîné avec une fougue irrésistible sa section à l'assaut d'une position fortement organisée et a pu atteindre en quelques instants, malgré la violente résistance de l'ennemi, l'objectif qui lui était assigné. Chargé, le lendemain, d'occuper un point d'appui en avant de nos lignes, a réussi, par son audace et son sang-froid, à s'y installer, capturant de ce fait 5 canons de campagne allemands.***

Le médecin aide-major AUROUSSEAU. — ***Présent depuis le début de la campagne, n'a cessé de montrer le plus pur dévouement, la plus grande énergie et la plus grande bravoure. Par son action personnelle et son ascendant sur les hommes, contribue à maintenir très élevé le moral de la troupe. Pendant la bataille du 16 au 18 avril 1917, a parcouru sans cesse le champ de bataille sous le violent bombardement et le tir des mitrailleuses, allant jusqu'aux postes les plus avancés, exalter le courage et l'ardeur des hommes et panser les blessés. Déjà trois fois cité.***

L'adjudant MOUCHET, — ***Sous-officier d'un courage exceptionnel, a enlevé dans un élan superbe sa section à l'assaut le 16 avril 1917, a engagé avec l'ennemi de violents combats à la grenade dont il est sorti victorieux : s'est emparé de deux mitrailleuses et a réussi, par son audace, à capturer de nombreux prisonniers.***

Le soldat LARRAMENDY. — ***Soldat d'un courage légendaire, dont les actions d'éclat ne se comptent plus. S'est particulièrement distingué le 16 avril 1917, pendant l'assaut d'une position fortement fortifiée très défendue, où, tout en accomplissant avec le plus complet mépris du danger son devoir d'agent de liaison, il intervint à deux reprises pour briser des résistances locales de l'ennemi, participant ainsi grandement à la conquête de l'objectif assigné à sa compagnie.***

Les soldats PESSEL et **HOUET**. — ***Le 16 avril 1917, sont partis comme grenadiers, à l'assaut en tête de leur compagnie. La progression ayant été un instant arrêtée par le tir d'une mitrailleuse, se sont précipités avec une audace au-dessus de tout éloge sur les servants, les ont tués à coups de grenades, se sont emparés, en outre, de leurs armes et les ont utilisées avec un sang-froid remarquable contre l'adversaire.***

Le soldat GROLIER. — ***Modèle de bravoure et de sang-froid. Le 16 avril 1917, sa section se trouvant arrêtée dans sa progression par la résistance d'un groupe ennemi, s'est élancé vers l'adversaire et a entame une lutte à la grenade dont il est sorti victorieux, permettant, par son audace et son mépris du danger, à son unité de reprendre la marche en avant.***

Le soldat BARDET. — ***Le 16 avril 1917, faisant partie d'un groupe de nettoyeurs de tranchées, s'est distingué par l'audace avec laquelle il s'est précipité dans les abris ennemis. Le 18 avril 1917, s'est élancé le premier dans une carrière où était réfugié un groupe d'ennemis et a contraint un chef de bataillon à se rendre. A provoqué ainsi la capture d'un très grand nombre de prisonniers.***

Le soldat PINON. — ***Grenadier d'un courage au-dessus de tout éloge, volontaire pour toutes les missions périlleuses. Le 16 avril 1917, parti avec un élan superbe à l'assaut des positions ennemies, s'est porté résolument à l'entrée d'une sape d'où une trentaine d'adversaires s'apprêtaient à sortir et a réussi, par son audace, à leur faire mettre bas les armes.***

Le sergent THÉPOT. — ***Sous-officier d'une bravoure remarquable. Parti avec une fougue irrésistible à l'assaut le 16 avril 1917, s'est trouvé, au cours d'une violente lutte à la grenade, entouré d'ennemis qui le frappèrent et le désarmèrent. Profitant de l'explosion d'un obus, a bousculé ses adversaires et est venu reprendre sa place dans la vague des assaillants.***

Le sergent YVONNET. — ***Sous-officier d'une bravoure maintes fois éprouvée ; s'est signalé pendant l'assaut du 16 avril 1917 par son ardeur superbe, a réussi avec sa section, grâce à son sang-froid et à son énergie remarquables, à faire prisonnier, après une lutte violente, un groupe de mitrailleurs qui, par le feu de deux mitrailleuses et de deux fusils mitrailleurs gênait considérablement la progression.***

Le caporal MARIONNET. — ***A donné, le 16 avril 1917, au cours de l'assaut d'une position très forte, un rare exemple d'énergie et d'initiative. Ses deux chefs de demi-section et son chef de section ayant été tués, a pris le commandement aussitôt et a mené ses hommes dans un élan superbe, malgré la violente résistance de l'ennemi, jusqu'à l'objectif assigné.***

Le caporal DUBOCQ. — ***Modèle de courage et d'abnégation. Le 16 avril 1917, a contribué, par la rapidité avec laquelle il a conduit l'assaut de la demi-section dont il avait le commandement, à capturer un grand nombre de prisonniers. Le soir même, a effectué, malgré le feu violent des mitrailleuses, une reconnaissance en avant de nos positions. Le 18 avril, guidant sa compagnie, permit d'achever l'encerclement complet d'un village fortement organisé.***

Le caporal TESSIER. — ***Parti à l'assaut le 16 avril 1917, comme chef d'une équipe de fusiliers-mitrailleurs, a montré les plus belles qualités d'initiative et de mépris du danger. Ayant eu un de ses tireurs tué, s'est emparé de son arme et l'a utilisée avec un sang-froid remarquable contre un groupe de tirailleurs ennemis qu'il a réussi à mettre hors de combat.***

Le soldat FOUQUET. — ***Soldat d'une très grande bravoure. Le 16 avril 1917, a contribué puissamment, dans un moment critique, à briser un retour offensif de l'adversaire, montant debout sur le parapet avec une insouciance complète du danger pour ajuster son tir.***

Le sous-lieutenant POITRIMOL. — ***Chargé, le 16 avril 1917, de la conduite d'un groupe de nettoyeurs de tranchée, a montré un héroïque mépris de la mort en se précipitant sur les mitrailleuses ennemies dont la pièce était en action. A tué les tireurs à coups de revolver. A été mortellement frappé quelques instants après.***

Le sous-lieutenant PONCINET. — ***Officier brave jusqu'à la témérité, dont le sang-froid inspire une confiance inébranlable à ses hommes. A été tué le 16 avril 1917 au moment où, debout sur le parapet, malgré un tir de barrage extrêmement violent, il indiquait à chacun de ses soldats la direction à suivre.***

Le soldat MARCHAUDON. — ***Soldat d'une bravoure exceptionnelle. Le 16 avril 1917, son groupe avant été arrêté par la résistance violente de quelques Bavarois, s'est aussitôt porté en avant, et, criblant l'ennemi de grenades, a permis de reprendre la progression en avant. Est tombé quelques instants après mortellement frappé d'une balle à la tête.***

L'adjudant-chef MAURICE. — ***Chef de section remarquable, déjà cité et blessé trois fois au cours de la campagne ; a été grièvement atteint une quatrième fois, le 16 avril 1917, au moment où, en tête de ses grenadiers, il atteignait un nid de résistance ennemi, faisant preuve, une fois de plus, des plus belles qualités de bravoure et de mépris le plus absolu du danger.***

Le sous-lieutenant BONTHOUX. — ***Officier d'élite. Le 18 avril 1917, a coopéré à la prise d'un village. Avec quelques hommes de sa section, a capturé un grand nombre de prisonniers ainsi qu'un canon de 77 et trois de ses servants.***

Ordre général n° 172 du 1er mai 1917, du général commandant la Ve armée.

Le général commandant la Ve armée cite à l'*ordre de l'armée* :

Le 31e RÉGIMENT D'INFANTERIE. — Le 31e régiment d'infanterie, sous le commandement de son chef, le lieutenant-colonel **CUNY**, a enlevé très brillamment les 16, 17 et 18 avril 1917, tons les objectifs qui lui avaient été assignés et, par un combat opiniâtre, est parvenu à réaliser un gain de terrain de 3 kilomètres en profondeur, faisant à lui seul 1.500 prisonniers, dont 34 officiers et 170 sous-officiers, et capturant 6 canons, plusieurs minenwerfer, 50 mitrailleuses et un important matériel de toute nature. Régiment d'élite de la plus haute valeur offensive.

Le Général commandant la Ve armée,
Signé : **MAZEL**.

Ancestrami

Jusqu'au 5 janvier 1918, le régiment est chargé de l'occupation du sous-secteur du **bois des Buttes** et des sous-secteurs voisins ainsi que l'indique le tableau ci-après :

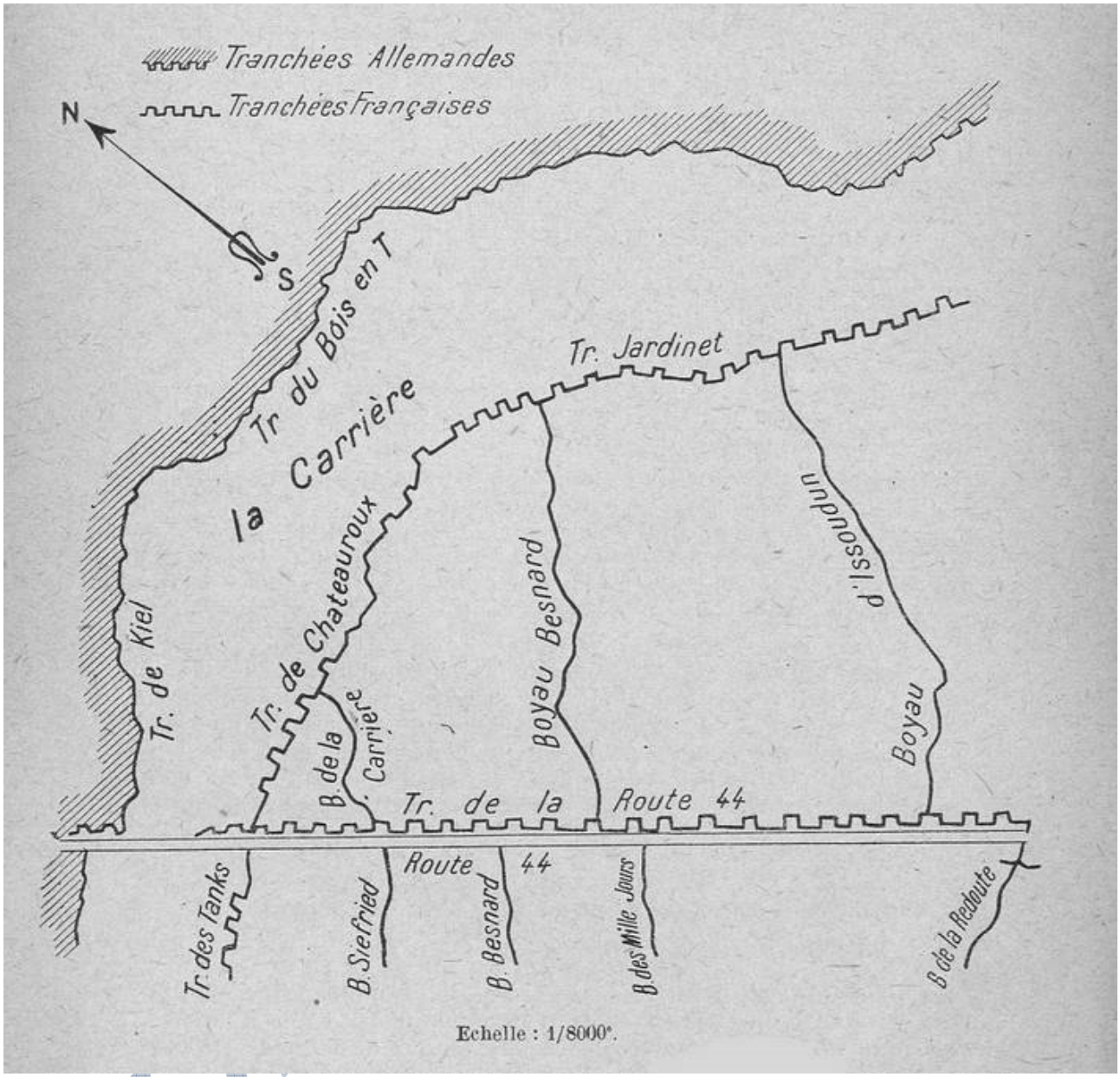
Occupation de secteurs au nord de l'Aisne.
(**Du 5 mai 1917 au 5 janvier 1918**.)

Dates	Sous-secteurs occupés	PERTES					
		Officiers		Troupe			
		Tués	Blessés	Tués	Blessés	Disparus	Total
Du 5 au 18 mai 1917	Bois des Buttes : -P. C. Régt Tunnel III. -2e Btn, Bois en L et route 44. -1er Btn, Tuilerie et Ville-aux-Bois.	»	»	3	22	»	25
Du 16 juin au 11 juillet 1917	Bois des Buttes.	»	3	23	96	56 (1)	175
Du 25 juillet au 13 août 1917	Sous-secteur Marceau (à la gauche du s/secteur des Buttes) : -P. C. Marceau. -2e Btn, quart. A. 1er Btn, quart. B. 3e Btn, en réserve.	»	»	11	30	1	42
Du 4 au 23 sept. 1917	Position de réserve du Bois de Beaumarais.	»	2	5	19	»	24
Du 14 oct. au 14 nov. 1917	Sous-secteur Hoche (en face du village de Chevreux) -P. C. Hoche. -1er Btn, quart. C. -3e Btn, quart. D. 2e Btn, en soutien.	»	1	4	50	»	54
Du 25 nov. 1917 au 5 janv. 1918	Bois des Buttes	»	3 intoxiqués	2	12 57 intoxiqués	»	71
(1) Dont de nombreux ensevelis par le bombardement.							

Le 23 mai 1917, le général **PELLÉ**, commandant le C. A., remet la croix de guerre au drapeau du régiment qui vient d'être cité à l'ordre de l'armée.

Le 28 mai, le lieutenant-colonel **CUNY** est promu au grade de colonel et conserve le commandement du régiment.

Dans la nuit du 28 au 29 juin, à 1 h.20, alors que le régiment tenait le secteur du bois des Buttes, il eut à repousser un fort coup de main ennemi depuis le boyau d'Issoudun jusqu'à la route 44.
Depuis huit jours le secteur était soumis à un bombardement continu. Pendant la nuit, des rafales de mitrailleuses rasant les parapets de la première ligne et des bombes asphyxiantes nous empêchaient de poser ou de renforcer le réseau de fils de fer et rendaient très difficile l'organisation d'une deuxième ligne. Les 27 et 28, un tir lent et continu d'obus de gros calibre (150 à fusée retard) vise plus particulièrement la partie gauche du secteur.
La nuit du 28 au 29 juin était pluvieuse et très noire.
La première partie de cette nuit se passa dans un calme relatif.
A 1 h.20, une fusée rouge, partie de l'ouvrage de la Carrière, déclenche instantanément un tir très nourri de tous calibres. La première ligne, la tranchée de soutien et ses abris, les boyaux de communication et la route 44 sont comblés ou obstrués en quelques points.
A 1 h.25, une nouvelle fusée rouge partie de la carrière donne le signal de l'attaque. Le tir allemand cesse sur la première ligne et continue sur la route 44 et la tranchée de soutien. Notre première ligne se trouve bientôt encagée entre les obus ennemis et notre barrage. Sitôt le lancement de la deuxième fusée rouge, les Allemands qui, depuis le début de l'action d'artillerie, se tenaient couchés dans les hautes herbes, entre les deux lignes, se dressent et s'élancent vers nos tranchées en plusieurs vagues.
Dès leur apparition, les sections de première ligne ouvrent un feu violent de mousqueterie, de F. M., de V. B. que l'obscurité rend malheureusement incertain ; puis, dès que les Allemands se sont rapprochés, elles font un barrage nourri de grenades.
La première vague ennemie hésite, mais les colonnes qui suivent par quatre ou cinq, en lançant de nombreuses grenades, parviennent malgré les nôtres à pénétrer dans une partie de nos tranchées.
La lutte est acharnée dans tout le secteur du bataillon **LAGORCE**. Les 2e et 3e compagnies ayant, dès le début, engagé dans des contre-attaques leurs sections de soutien, le commandant **LAGORCE** met à la disposition de chacune d'elles une section de la compagnie de réserve ; l'autre peloton de cette compagnie reste auprès de lui, prêt à toute éventualité.
Cependant notre artillerie, après le barrage, exécute un tir de contre-préparation et prend à partie les minenwerfer signalés dans le bois en T.
Grâce à la rapidité et à la vigueur des contre-attaques, l'ennemi est bientôt confiné dans notre tranchée de première ligne. Il se maintient encore quelques instants dans le saillant de la tranchée de Châteauroux, puis en est chassé par une attaque à la grenade. Mais, presque aussitôt, le combat recommence. A 3 h.05, en effet, de nouveaux groupes d'assaillants apparaissent devant le front du bataillon **LAGORCE** et la compagnie de gauche du bataillon **FLEURIOT**. Accueillis par un feu intense et pris sous notre tir de barrage, ils disparaissent aussitôt, après avoir subi des pertes sensibles.


Tranchées Allemandes
Tranchées Françaises
N
S
Tr du Bois en T
la Carrière
Tr. Jardinet
Tr. de Kiel
Tr. de Chateauroux
B. de la Carrière
Boyau Besnard
Boyau d'Issoudun
Tr. de la Route 44
Route 44
Tr. des Tanks
B. Siefried
B. Besnard
B. des Mille Jours
B. de la Redoute
Echelle : 1/8000e.

A 3 h.45, une nouvelle tentative ennemie se produit, rapidement enrayée par nos feux d'infanterie et d'artillerie. Enfin, à partir de 4 heures, le calme se rétablit peu à peu.

A la suite de cette action, sont cités à l'*ordre de la Xe armée* :

L'aspirant BOLLE. — ***Chef de section d'un moral très élevé, possédant sur ses hommes un grand ascendant. Pendant huit jours d'occupation d'une tranchée de première ligne, a su, par sa présence, jour et nuit, au milieu de ses hommes et son insouciance du danger, maintenir la confiance et organiser minutieusement la défense de son secteur. Le 29 juin 1917, a réussi à repousser une attaque ennemie préparée par un bombardement qui avait nivelé la première ligne en déclenchant rapidement le feu de ses fusils mitrailleurs et en engageant un combat acharné à la grenade avec l'adversaire qu'il obligeait à se replier. A donné, en cette circonstance, un bel exemple de bravoure et de décision.***

Le soldat BLIN. — ***Mitrailleur d'élite d'une bravoure et d'un sang-froid tout à fait exceptionnels. Le 29 juin 1917, a tenu tête à plusieurs groupes d'Allemands qui avaient cerné sa section, engageant avec eux un combat meurtrier à la grenade. A abattu d'un coup de crosse un des assaillants qui emportait sa pièce et, dégagé par la contre-attaque, l'a, sans perdre un instant, remise en batterie et a recommencé son tir.***

Le soldat JAMES. — ***Jeune soldat de la classe 1916, s'est révélé d'un sang-froid surprenant et d'une bravoure exceptionnelle pendant l'attaque allemande du 29 juin 1917. A constamment assuré une garde vigilante, malgré le bombardement intense auquel était soumise la tranchée de première ligne et, dès l'apparition des premiers adversaires, a mis en action son fusil mitrailleur avec le calme d'un vieux troupier, établissant à lui seul un barrage qui empêchait l'ennemi de progresser sur ce point.***

A la suite d'un coup de main exécuté **le 29 juillet 1917** est cité à l'*ordre de la Xe armée* :

Le lieutenant AUDREN. — ***Officier d'un grand courage, calme résolu. Chargé, le 29 juillet 1917, d'attaquer un petit poste ennemi, a accompli sa mission malgré les plus grandes difficultés, détruisant un abri et tuant ou blessant plusieurs ennemis. Est rentré dans nos lignes après avoir rempli sa mission en ramenant sous le feu des mitrailleuses ennemies un de ses soldats blessé très grièvement.***

En dehors de l'attaque du 28 au 29 juin 1917, durant cette longue période de huit mois où le régiment resta en secteur à deux reprises plus d'un mois sans être relevé, il eut à subir des bombardements fréquents, à repousser de nombreux coups de main allemands.
En fin décembre, les bombardements par obus toxiques furent plus fréquents et nous causèrent des pertes.
Relevé le 5 janvier 1918, le régiment se rend par étapes dans la région de Condé-en-Brie, où il séjourne jusqu'au 20 janvier ; il est ensuite dirigé sur Livry-Gargan (environs de Paris), où il fait un long séjour, du 25 janvier au 8 mars ; la plus grande partie du temps est consacrée à l'instruction.
.

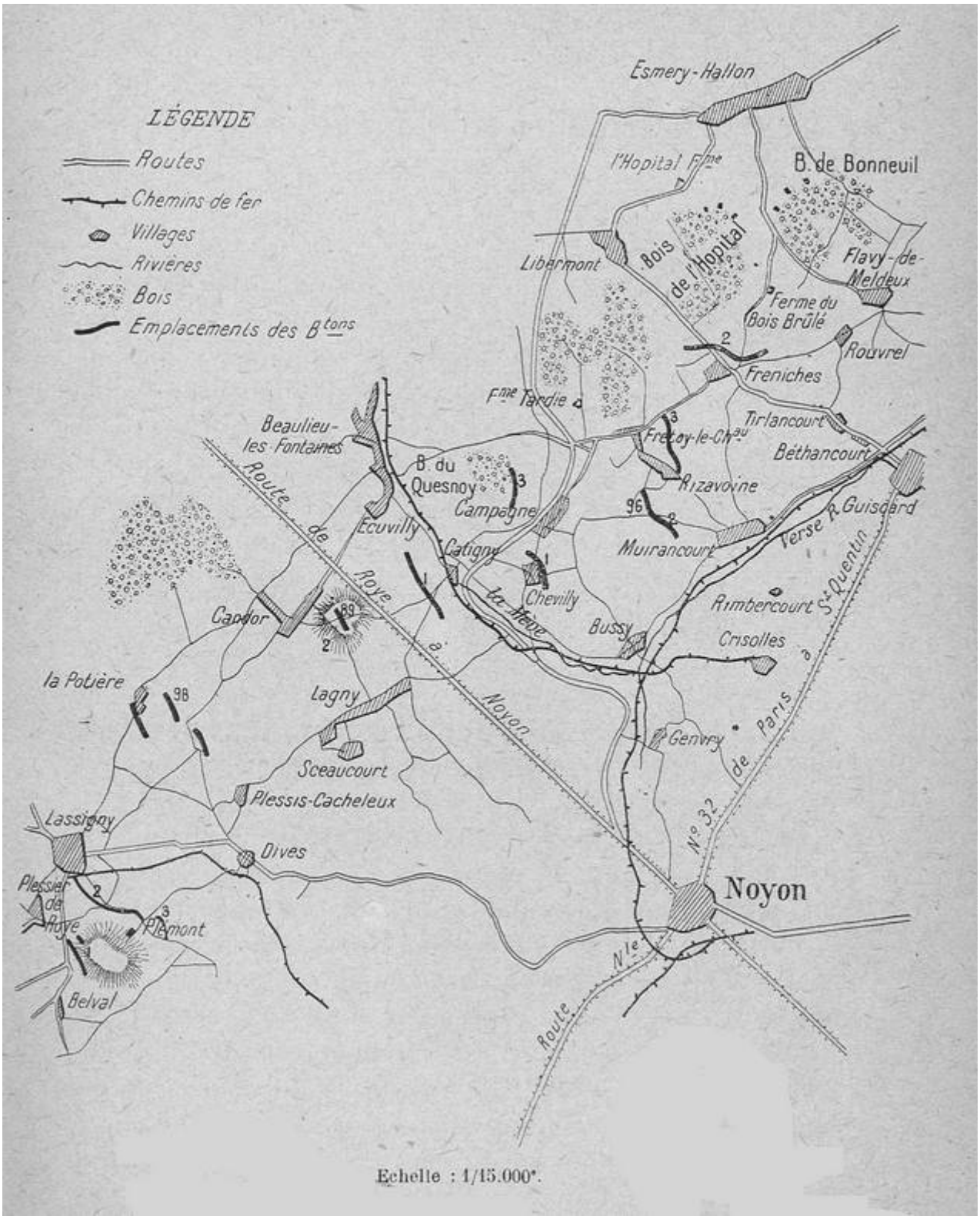
Offensive allemande sur la Somme et l'Oise

en mars 1918

Après un nouveau séjour dans la région de Villiers-sur-Morin, le régiment est embarqué en camions le 22 mars. Les Allemands viennent de déclencher leur attaque sur le front anglais. Le lendemain, vers 12 h.30, à peine débarqué à la Neuville (près de Ressons-sur-Matz), le régiment se rend par la route à Fréniches. Il faut traîner à bras, sur 28 kilomètres, les voiturettes de mitrailleuses ; tout le monde s'y attelle, les soldats des compagnies relayent leurs camarades mitrailleurs et le régiment arrive à l'étape vers 1 heure du matin.
Dans la matinée du 24 mars on apprend que les patrouilles allemandes ont franchi à hauteur de Ham le canal de l'Aisne.
A 13 heures, le 3e bataillon prend les avant-postes au bois de Bonneuil, avec la 9e compagnie en réserve à la ferme du Bois-Brûlé.
Les compagnies de première ligne s'organisent hâtivement. Le régiment ne dispose que de ses fusils, F. M. et mitrailleuses ; pas de grenades, ni de V. B., ni de fusées-signaux. L'artillerie de la division ne rejoindra que plus tard.
Des débris de troupes anglaises, fantassins, cavaliers, se replient sur notre première ligne. Des groupes suspects errent dans les taillis du bois de Bonneuil et de l'Hôpital ; nos patrouilles signalent l'approche de l'ennemi, qui se heurte à nos avant-postes et est repoussé par la 9e compagnie. Le reste de la journée se passe dans un calme relatif.
Le 25 mars au matin, suivant l'ordre reçu, le régiment s'est replié sur la position :

2e bataillon : aux lisières nord et nord-est de Fréniches, la ferme Rouvrel ;
3e bataillon : au nord-ouest de Frétoy-le-Château ;
1er bataillon : au sud-est du château du Frétoy.

Vers 7 heures, l'ennemi s'empare par surprise du bois de l'Hôpital, tenu par des éléments des 307e et 338e R. I., mais est arrêté devant Fréniches par le 2e bataillon ; ce n'est que vers 11 h.30 que, sous la menace d'un mouvement débordant à gauche, ce bataillon se voit contraint de se replier en direction de Risavoine, sur l'alignement du 3e bataillon.
L'ennemi est contenu sur la ligne Frétoy.-le-Château - croupe de Risavoine, tandis, que sa pression continue à s'exercer plus au sud. Maître de Rimbercourt, il s'infiltre dans le ravin à 800 mètres au sud de Muirancourt, forçant le 46e à se replier.
Au nord, l'ennemi est également parvenu à la lisière sud du bois de Libermont. Le 31e, débordé sur ses flancs, se replie par échelons en défendant le terrain pied à pied ; il va occuper la position bois de Quesmy - croupe de Chevilly, ayant à sa droite un groupe de 200 cavaliers anglais à la cote 89.
L'ennemi, qui a continué sa progression par la vallée de la Verse, remonte la vallée du ruisseau de la Mève, prenant à revers la cote 89 et la croupe de Chevilly, et force le régiment à un nouveau repli au nord-est de la route Roye - Noyon, près de Catigny. Le 2e bataillon est placé en réserve à l'ouest de cette route, car c'est le bataillon qui a le plus souffert dans cette journée ; l'une de ses compagnies, la 6e, a perdu trois officiers sur quatre et la moitié de son effectif.


LÉGENDE
Routes
Chemins de fer
Villages
Rivières
Bois
Emplacements des Btons
Esmery-Hallon
l'Hopital Fme
B. de Bonneuil
Libermont
Bois de l'Hopital
Flavy-de-Meldeux
Ferme du Bois Brûlé
Rouvrel
Freniches
Fme Tardie
Beaulieu-les Fontaines
Tirlancourt
Frétoy-le-Château
Béthancourt
B. du Quesnoy
Campagne
Rizavoine
Route de Roye à Noyon
Ecuvilly
Catigny
Muirancourt
Verse R. Guiscard
Chevilly
la Haye
Bussy
Rimbercourt
St Quentin
Crisolles
Cantor
la Potière
Lagny
Genvry
de Paris
Sceaucourt
Plessis-Cacheleux
Lassigny
Dives
N° 32
Noyon
Plessier de Roye
Piémont
Belval
N.le
Route
Echelle : 1/15.000e.

26 mars 1918. — La nuit est assez agitée par suite de confusions entre éléments disparates : infanterie, génie, Anglais, ce qui crée une certaine nervosité.
A 7 heures, l'ennemi prononce une attaque par surprise à notre gauche sur un bataillon du 338e, qui est en partie refoulé ou pris, ce qui oblige le 31e à organiser un crochet défensif qui se relie un peu plus tard avec un autre bataillon du 338e , vers Candor.
Dès 7 h.30, l'ennemi reprend son offensive devant le 31e et le 338e, mais son effort principal se porte, comme la veille, à la droite du 31e et oblige le 144e à se replier sur Lagny.
Le 31e, vers la fin de la matinée, doit battre en retraite pour éviter l'encerclement déjà très accentué.
Le mouvement se fait sous la protection des feux du 2e bataillon, qui occupe la cote 89, et s'exécute avec ponctualité sur un glacis criblé de balles et battu par l'artillerie qui tire à vue. Après avoir défendu un moment la montagne de Lagny, le régiment va prendre position près de la Potière, au nord de Plessis-Cacheleux, mais, dans ce terrain boisé, l'ennemi a continué sa progression et l'ordre arrive de se replier sur la ligne de la Divette.
Le 31e exécute ce mouvement sous un bombardement intense et le feu des mitrailleuses qui font un barrage nourri.
Il atteint clans la soirée la hauteur du Plémont et occupe, avec les 2e et 3e bataillons en première ligne, le terrain compris entre le Plémont et Lassigny.
La nuit est mouvementée, surtout vers Lassigny, où les patrouilles ennemies cherchent à pénétrer.

27 mars 1918. — Dans la matinée, le régiment est retiré du combat pour aller se reformer **à** Monchy-Humières.

Les pertes pendant cette période de quatre jours sont :

Officiers	Blessés	3	7
	Disparus	4	
Troupe	Tués	19	226
	Blessés	94	
	Disparus	113	

A la suite de ces combats sont cités à l'*ordre de la IIIe armée* :

Le lieutenant PERROT. — ***S'est particulièrement distingué pendant les combats récents. Grièvement blessé, n'a quitté son commandement que sur l'ordre de son chef de bataillon.***

Le sous-lieutenant BONTHOUX. — ***S'est particulièrement distingué au combat du..... faisant lui-même le coup de feu au milieu de ses hommes. Grièvement blessé.***

Le sous-lieutenant DUBOIS. — ***Malgré les tirs violents de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies, est resté avec ses deux sections de mitrailleuses sur la position et a permis ainsi aux autres compagnies du bataillon d'aller occuper les emplacements qui leur étaient assignés. Le***

lendemain, a su, par sa belle et crâne attitude, maintenir très haut le moral de ses hommes pendant le combat, faisant manœuvrer sa section sous le feu des mitrailleuses et de l'artillerie avec ordre et cohésion.

Le sous-lieutenant PÉNAGER. — ***S'est particulièrement distingué au combat du....., faisant lui-même le coup de feu au milieu de ses hommes. Grièvement blessé.***

L'adjudant ASSELIN. — ***Appelé au cours d'un combat à prendre en pleine bataille le commandement de sa compagnie, dont tous les officiers venaient d'être mis hors de combat, a exalté par son exemple la confiance de ses hommes qu'il a maintenus inébranlables sous le feu meurtrier des mitrailleuses, contribuant ainsi pour une très large part à enrayer l'avance ennemie.***

Reçoit la *médaille militaire* :

Le soldat GRIMAUD. — ***Mitrailleur d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables. Chargé d'appuyer le mouvement d'une compagnie, s'est acquitté de sa mission avec un calme et un courage au-dessus de tout éloge. Resté seul avec sa pièce, privé de son affût brisé par un éclat d'obus, a imaginé un trépied de fortune, grâce auquel il continua à barrer la route à l'ennemi. Ses munitions épuisées, a réussi à sauver sa mitrailleuse malgré les feux violents de l'adversaire, faisant ainsi l'admiration de ses chefs et de ses camarades.***

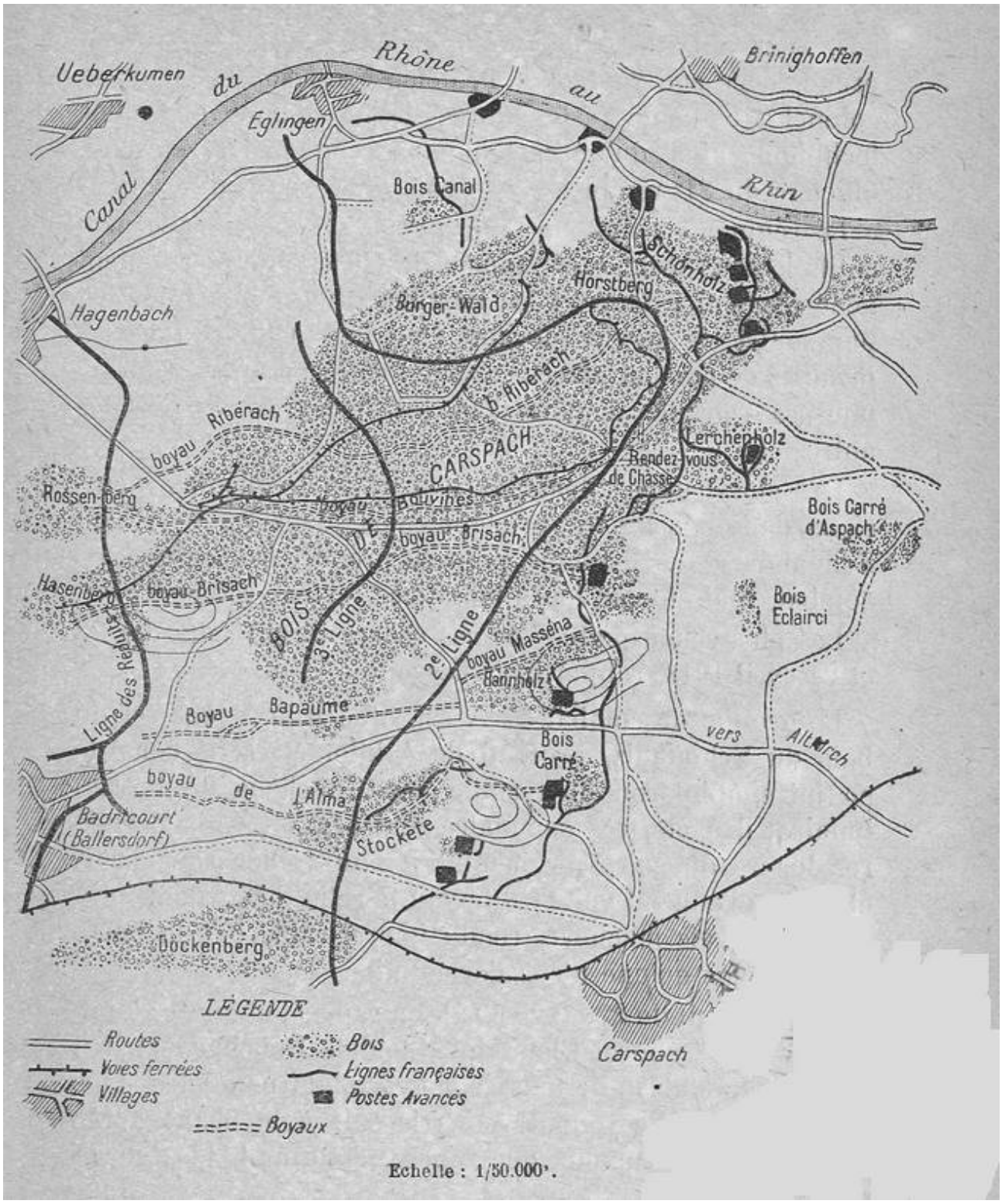
29 mars 1918. — Le régiment revient à Mareuil-Lamotte, où il reste en réserve de C. A. jusqu'au 2 avril.

Le 4 avril, le régiment est transporté par autos dans la région de Betz ; le colonel **CUNY** est nommé au commandement de l'I. D. 60 ; le colonel **LAPOINTE** conserve celui de 1'I. D. 10. Le régiment est commandé provisoirement par le chef de bataillon **FLEURIOT**.
Le général **VALDANT**, appelé affectueusement dans toute sa division « ***le père VALDANT*** », quitte le commandement de la 10e D. I. qu'il a conduite à Vauquois, Bouchavesnes, bois des Buttes, etc., pendant plus de trois ans. Il emporte les unanimes regrets des officiers et soldats de sa brillante division. Le général **PICHAT** le remplace.

ALSACE

(**7 avril - 1er juillet 1918**.)

Le 7 avril, le régiment, embarqué à Retz le 6 avril, débarque à Montreux-Vieux, et, dans la nuit du 9 au 10 avril, il va occuper le sous-secteur de Manspach (Dannemarie), au sud du canal du Rhône au Rhin.
Ce sous-secteur, qui s'étend depuis Eglingen inclus jusqu'au ravin de Hasselbache, est tenu par deux bataillons.
Le bataillon de gauche (centre de résistance d'Hagenbach) tient, avec une compagnie et demie, Eglingen et le canal, terrain découvert exposé aux vues de l'ennemi.
Le bataillon de droite (centre de résistance du Schönholz), occupe une partie du bois de Carspach ; trois buttes forment les points d'appui de première ligne de ce bataillon :
Le Schönholz tenu par une compagnie ;
La butte Marchand et le Lerchenholz occupés par une autre compagnie.
A partir du 5 mai, le sous-secteur s'agrandit vers le sud du centre de résistance du Bannholz, dont la garde est confiée au 34e B. T. S. ; ce bataillon restera placé jusqu'à fin octobre sous les ordres du 31e R. I., tant au point de vue tactique qu'au point de vue administratif.
Le 15 avril, le colonel **MONDANGE** rejoint le régiment, dont le commandement lui a été affecté le 5 avril au départ du colonel **CUNY**.
Le 21 mai, le 127e R. I. U. S. arrive dans la région et le 31e est chargé de l'initier à la vie du secteur. Après une période d'information et de collaboration de trois semaines, le 12 juin, le colonel commandant le 127e R. I. U. S. prend, avec son régiment, la défense du sous-secteur ; le colonel **MONDANGE** reste auprès de lui comme conseiller technique, ainsi qu'un certain nombre d'officiers et sous-officiers du 31e remplissant le rôle d'informateurs.
Le régiment venait de tenir pendant deux mois consécutifs le sous-secteur de Manspach. Si les journées étaient généralement calmes et les bombardements peu intenses, par contre, le service de nuit était très pénible pour les groupes de combat placés en avant de la première ligne, à une assez grande distance (300 à 500 mètres) les uns des autres.
Des stosstrupps allemands tentent de fréquentes incursions dans nos lignes, principalement dans les C. R. du Schönholz et du Bannholz, pour surprendre nos groupes de combat, mais toutes leurs tentatives restent vaines.
Les plus remarquables de ces échecs furent ceux des 23 et 24 avril 1918, rapportés ci-dessous :
Le groupe de combat 57 A est situé à la lisière est du bois du Schönholz, profond de 4 kilomètres ; il consiste en un simple trou de torpille dans le chaos du terrain lunaire ; il a été très sommairement organisé aux dernières lueurs du soir, car la nuit il faut veiller sans bruit et le jour l'ennemi voit. Un boyau le relie théoriquement à l'arrière, mais inachevé, rendu impraticable par la boue, ce n'est plus qu'une piste d'orientation.
Dans la nuit du 22 au 23 avril, un caporal et quatre hommes sont là (caporal **CHAUTAGNE**, soldats **BOUCHACOURT**, **HIRON**, **SOST**, **MALSANG**) ; tous jeunes, depuis peu jetés dans la tourmente. Ils y sont venus le soir à la brune après la soupe. C'est sur eux que repose, cette nuit, la sécurité des camarades.


Rhône au Rhin
du Canal
Ueberkumen
Eglingen
Brinighoffen
Bois Canal
Schönholz
Horstberg
Burger-Wald
Hagenbach
Ribérach
boyau Ribérach
CARSPACH
Lerchenholz
Rendez-vous de Chasse
Rossen-berg
boyau Bouvines
boyau Brisach
Bois Carré d'Aspach
Hasenberg
Bois Eclairci
3e Ligne
2e Ligne
boyau Masséna
Bois
Ligne des Réserves
Boyau Bapaume
vers Altkirch
Bois Carré
boyau de l'Alma
Badricourt (Ballersdorf)
Stockete
Bockenberg
Carspach
LÉGENDE
Routes
Voies ferrées
Villages
Bois
Lignes françaises
Postes Avancés
Boyaux
Echelle : 1/50.000e.

Les nerfs tendus, l'oreille attentive, ils scrutent du regard l'opacité des ténèbres ; l'humidité les enveloppe ; il pleut depuis plusieurs jours, des nuages bas menacent ; les nuits sont longues et encore froides. Derrière, la forêt épaisse ; devant, l'inconnu mystérieux et hostile. La sensation de l'isolement est complète ; c'est comme une veillée suprême au seuil de l'éternité.
Vers 1 heure, légère alerte : on a deviné comme un bruit de pas feutrés dans la boue, puis plus rien ; le silence est retombé absolu dans le noir épais de la nuit.
2 heures, 3 heures ; ces heures sont interminables. Silence écrasant...
Soudain, à 3 mètres du petit poste, des hurlements éclatent : « *Nicht kapout, kamerad ! Nicht kapout !* », tandis que des grenades explosent avec fracas de tous côtés.
Encerclés de toutes parts, les cinq braves savent leur situation sans issue ; les camarades sont loin, l'attente de tout secours est vaine ; mais une même ardeur de sacrifice les anime ; on ne les prendra pas vivants.
Et, de son pistolet signaleur, désormais sans objet, **CHAUTAGNE** tire à 3 mètres sur la première ombre apparue. Une lumière intense..., un cri..., le coup a porté, un Boche tombe en gémissant de douleur.
De la pelle qu'il tient à la main, **BOUCHACOURT** fracasse le crâne d'un second. Les autres serrent, meute de chiens lâchés sur le sanglier acculé.
« ***A la grenade !*** », dit **CHAUTAGNE**. Ordre inutile ! **HIRON**, **SOST** et **MALSANG** ne sont pas des manchots.
Électrisés par l'exemple, insouciants de la mort dans cet enfer d'explosions et d'éclairs, ils déversent, sur l'ennemi stupéfait de tant de décision et d'audace, une grêle de projectiles.
L'ennemi hésite ; il a perdu l'ascendant moral. Cependant de nouveaux groupes l'appuient.
Tout à coup, sur la droite, un cri prolongé : « *En avant, voilà les Boches !* »
C'est le soldat **BAULAC**, du poste voisin ; aux aguets, dès le premier coup de feu, il a compris. Obéissant impulsivement à l'élan de son cœur, il vole comme une flèche au secours des camarades.
Son cri d'appel, intensifié par la nuit dans l'imagination des Boches, affole leur esprit. L'intervention est décisive ; ils s'enfuient à toutes jambes en hurlant de peur, nous laissant comme trophées deux tués, des pistolets, des monceaux de grenades.
Nos braves en sont tout surpris. Eh quoi ! Plus personne, la victoire ? Pas une blessure ? On embrasse **BAULAC**, on reprend la garde.
Là, tout près, le râle épais d'un Allemand blessé, allongé dans un lit de boue et de sang... Des brancardiers viendront... Ils l'emportent.
Et c'est lui, lui seul qui mettra en pleine lumière le mérite des vainqueurs.
Il nous apprend, en effet, que le coup de main boche monté depuis plusieurs jours, minutieusement préparé, a été conduit par deux officiers, mené par soixante-dix hommes d'élite et des plus réputés : des stosstruppen qui, de troupes de choc, n'avaient sans doute que le nom.
Mais ce serait mal connaître les Boches que de croire qu'ils s'en tiendront là. Le commandement le sait. Le même jour, il change l'emplacement du poste et le double. Son chef est un brave éprouvé, le sergent **FLORION**.
Et, en effet, dans la nuit qui suit (23 au 24 avril), à l'heure du fauve, vers 4 heures du matin, guidés par leurs chiens, les Allemands rôdent dans le bled tourmenté. Un léger réseau de fil de fer a pu hâtivement être jeté autour du petit poste ; ils finissent par le repérer. Et, dans le silence de la nuit, on croit percevoir le cri sec d'un coup de cisaille dans le réseau.
« ***Alerte !*** », crie le sergent **FLORION**. Et aussitôt une pluie de grenades s'abat autour de lui. Des silhouettes se dressent menaçantes de tous côtés, plus nombreuses que la veille. Mais **FLORION**

est un dur à cuire. L'exemple de **CHAUTAGNE**, **BOUCHACOURT** et des autres est là. La riposte est soudaine et brutale. Bravo ! les adroits et hardis grenadiers ! Des cris de douleur et de colère s'élèvent dans les rangs ennemis. Deux minutes de lutte terrible. La résistance est farouche ; le Boche lâche pied. Son coup est encore manqué. Il fuit en désordre dans la nuit, emportant ses blessés. Nous ne le reverrons plus.
Hélas, **FLORION**, mortellement atteint, gît dans la boue qu'il a si glorieusement défendue. Le soldat **BRUNE** est légèrement blessé.
Bois du Schönholz ! Puisses-tu raconter ces exploits aux curieux qui viendront voir tes blessures ! Plus beau tu reverdiras. Ces héros ont rendu leur patrie à tes vieilles racines. Ils sont partis : d'autres viendront. Garde-leur pieusement le souvenir de ces trésors de bravoure !

Pour cet exploit, qui égale les plus hauts faits de l'antiquité, reçoit la *médaille militaire* :

Le caporal CHAUTAGNE. — ***Excellent gradé, remarquable d'entrain et de bravoure. Chef d'un poste avancé, a résisté avec une énergie farouche à l'attaque de deux groupes ennemis très importants. Par son exemple, son sang-froid, a exalté le courage de ses hommes et a réussi à repousser l'adversaire après lui avoir fait subir des pertes et capturant un prisonnier.***

Sont cités à l'*ordre de la VIIe armée* :

Le sergent FLORION. — ***Sous-officier d'élite, très belle figure de soldat, superbe de sang-froid et d'entrain combatif ; a généreusement payé de sa vie la défense pleinement victorieuse contre un ennemi dix fois supérieur en nombre du poste avancé confié à sa garde.***

Le soldat BAULAC. — ***Grenadier d'élite. Dans un combat de nuit, après avoir mis en fuite un groupe d'Allemands qui cherchaient à pénétrer dans nos lignes, s'est porté résolument au secours des camarades aux prises avec un ennemi supérieur en nombre ; a contribué par sa valeur personnelle, dans le combat corps à corps, à la déroute des assaillants, qui laissèrent entre nos mains un prisonnier et deux tués.***

Le soldat BOUCHACOURT. — ***Soldat très courageux et dévoué. Faisant partie d'un petit poste attaqué par un fort détachement de troupes spéciales ennemies, s'est battu avec un sang-froid, un acharnement et un mépris de la mort au-dessus de tout éloge. A tué un ennemi à coups de pelle et en a fait un autre prisonnier.***

Lorsque le 34e bataillon de tirailleurs sénégalais occupe le C. R. du Bannholz, l'ennemi dirige plus spécialement sur lui ses coups de main, mais sans obtenir plus de résultats.
De notre côté, nos patrouilles sont très actives ; toutefois, aucune ne mérite une mention spéciale.

Nos pertes, pendant cette période de soixante-trois jours furent :

31e régiment d'infanterie	Troupe :			
		Tués	6	
		Blessés	47	54
		Disparu	1	

34e bataillon tirailleurs sénégalais	Officiers			Blessés	2
	Blessés	2			
	Troupe : Européens :				
	Tués	5			
	Blessés	6	12		
	Disparu	1			
	Indigènes :			Tués	15
	Tués	15			
	Blessés	69	85		
	Disparus	1			

Après quelques jours de repos, le régiment reprend l'instruction dans la région Novillars, Grandvillars, Petit-Croix et, le 1er juillet, quitte l'Alsace par voie ferrée.

Ancestramil

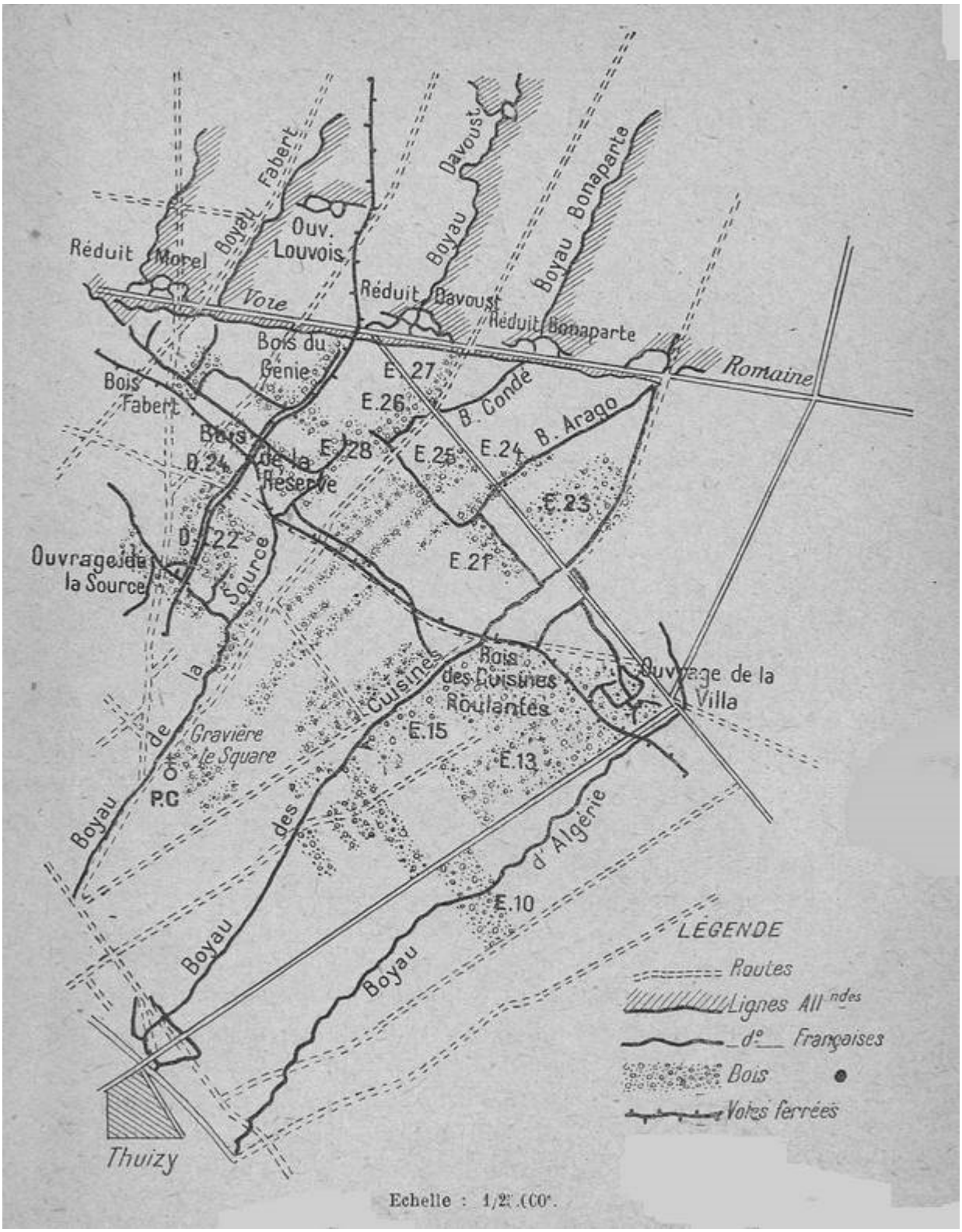
CHAMPAGNE

(**13-28 juillet 1918**.)

Le régiment reste quelques jours en réserve du G. Q. G. dans la région de Lihus (zone de la Ire armée, Q. G. Conty), puis est ré-embarqué le 12 juillet.
Débarqué le 13 à Vertus, il se rend par étapes dans la région de Trépail (lisières est de la forêt de la montagne de Reims).
Le 15 juillet, l'ennemi vient de prononcer sa nouvelle grande attaque ; son avance dans la région de Prunay se limite à 2 ou 3 kilomètres de sa première ligne ; le régiment est placé en réserve de.la 163e division et occupe jusqu'au 20 juillet une position de seconde ligne de Sept-Saulx à la ferme de la Monnaie (est de Verzy).
Dans la nuit du 21 au 22, le régiment va occuper le sous-secteur Fabert.
P. C. à Gravière-Square.
3e bataillon et 34e B. T. S. : en ligne.
1er bataillon en deuxième ligne, près de Courmelois.
2e bataillon en troisième position, à Trépail.
A cinq reprises, de violents tirs de barrage de l'artillerie allemande interrompt la relève et nous causent des pertes.

Attaque d'un petit poste allemand au bois du Génie (Champagne), sous-secteur Fabert, par la section du sergent ROGUE (25 juillet 1918).

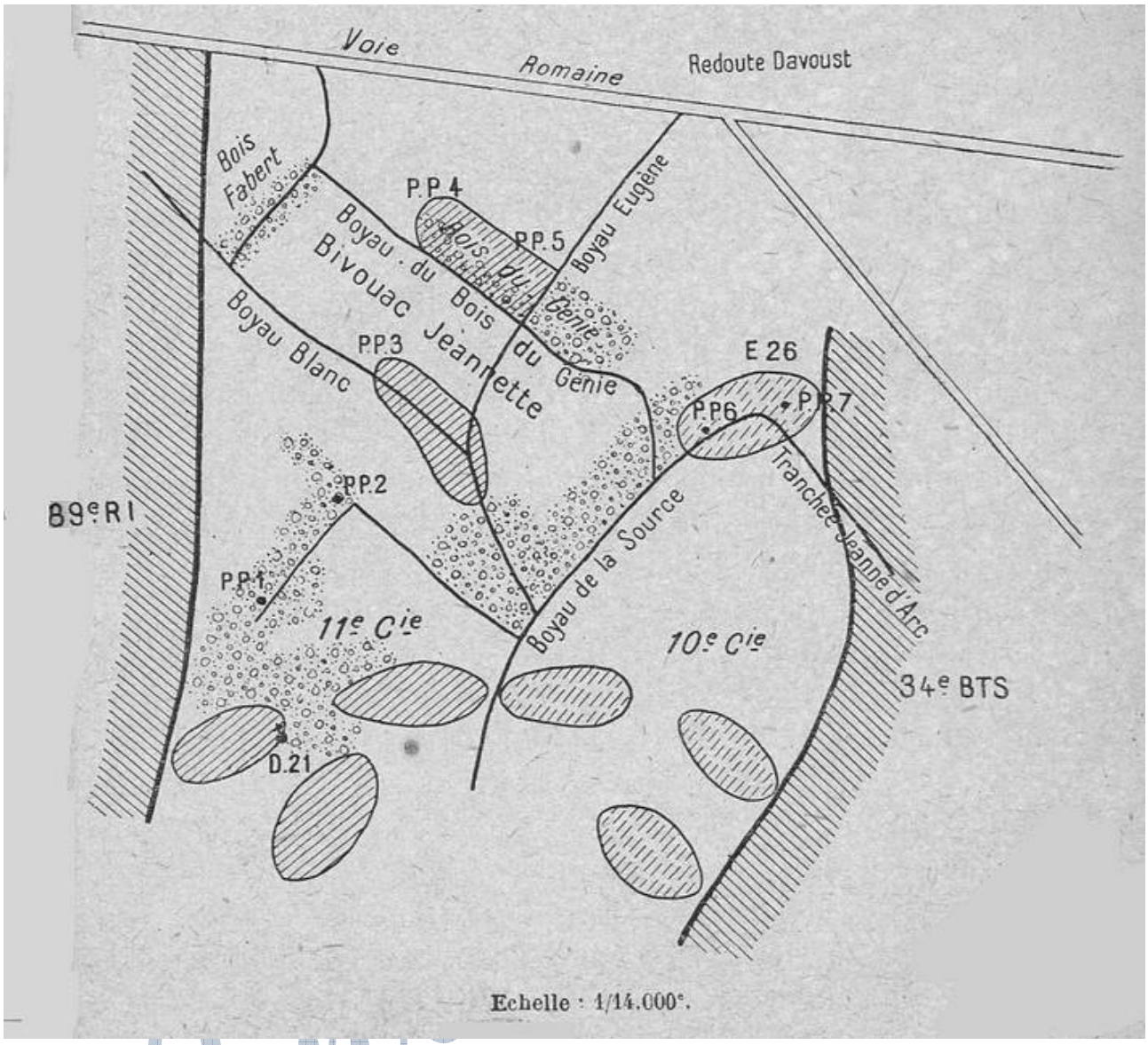
Après l'échec de la grande offensive allemande du 15 juillet et des contre-attaques consécutives, nos lignes étaient sinueuses et précaires ; elles nécessitaient un redressement immédiat ; il nous fallait des vues pour observer les mouvements de l'ennemi et préparer notre contre-offensive.
De grandes opérations étaient poursuivies sur d'autres parties du front.
Nos effectifs en Champagne, nos approvisionnements en munitions étaient faibles. Il fallait procéder à l'économie.
Le commandement décida d'agir par petites opérations locales et continues, obligeant l'ennemi à se cantonner dans une défensive inquiète qui paralysait son initiative.
La réussite de ces attaques dépendait essentiellement de l'audace et de l'habileté manœuvrière des exécutants. Il ne s'agissait plus, ici, d'un secteur solidement organisé et connu de tous ; le terrain d'action était devenu un véritable chaos, à la suite des bombardements inouïs de la plus grande bataille de la guerre.
Le régiment eut l'honneur d'exécuter plusieurs de ces coups de main, notamment l'enlèvement du bois du Génie.
Ce bois, de forme rectangulaire (250m. x 50m.), gênait nos vues sur la voie Romaine ; il s'enfonçait comme un coin dans nos lignes et servait aux Boches d'observatoire avancé. Pour cette raison, ils l'avaient formidablement fortifié, garni de mitrailleuses et de réseaux bas.


Réduit Morel
Boyau Fabert
Ouv. Louvois
Boyau Davoust
Boyau Bonaparte
Voie
Réduit Davoust
Réduit Bonaparte
Bois du Génie
Bois Fabert
E.27
E.26
B. Condé
B. Arago
Romaine
Bois de la Réserve
E.28
E.25
E.24
E.23
D.24
D.22
E.21
Ouvrage de la Source
Source
Bois des Cuisines Roulantes
Ouvrage de la Villa
Cuisines
E.15
E.13
Gravière le Square
P.C
Boyau de la
Boyau des
Boyau d'Algérie
E.10
Thuizy
LÉGENDE
Routes
Lignes Allemandes
de Françaises
Bois
Voies ferrées
Echelle : 1/2

Trois postes en assuraient la garde. Une mitrailleuse et son groupe de soutien à l'intersection de la lisière sud-est et du boyau du Génie, face à notre P. P. 6. Un autre groupe semblable était établi au croisement du boyau Eugène et du boyau du Génie. Le troisième défendait la lisière nord-ouest du bois, à l'intersection du boyau du Génie, face à notre P. P. 3.
L'opération, fixée au 23 juillet 1918, 6 heures, fut soigneusement étudiée. La méthode d'encerclement fut adoptée. Quatre groupes d'une escouade environ en furent chargés ; tout en empruntant un cheminement différent, ils s'entraideraient mutuellement.
Le 1er groupe (le sergent **ROGUES**, le caporal **GIRARD** et sept hommes) attaque par le boyau du Génie.
Le 2e groupe (sergent **LABOUS**) par le boyau Eugène.
Le 3e groupe (sergent **BIETTE**) doit contourner les lisières nord-est pour prendre le poste à revers et couper une des deux lignes de retraite des Allemands.
Le 4e groupe (caporal **ARCHAMBAULT**) exécute le même mouvement par les lisières sud-ouest.
A 5 h.45, tout le monde est en place ; à 6 heures, feu rapide de V.-B. et de J. D. pour écraser le bois ; de mitrailleuses pour isoler ses flancs.
Les quatre groupes s'élancent, il faut aller vite. Profitant du désarroi de l'ennemi, le sergent **BIETTE** exécute résolument son mouvement débordant. Le sergent **ROGUES** renonce au hoyau, c'est trop long ; il en fait suivre le bord par ses hommes, et, insouciant du danger, se précipite à toute allure sur les Allemands, qui, affolés, craignant pour leur retraite, s'évertuent à s'enfuir. Après un vif combat à la grenade devant les postes extrêmes, les groupes se rejoignent, la position est enlevée. Un tué et un prisonnier restent entre nos mains. Nos pertes, quoique douloureuses, sont faibles : le sergent **LABOUS** est mortellement blessé, le sergent **BIETTE** et le soldat **COINDRE** le sont heureusement plus légèrement.

En gradé énergique et clairvoyant, le sergent **ROGUES** prescrit l'organisation immédiate de l'ouvrage. Il dirige et surveille cette opération avec l'activité la plus généreuse. Les boyaux qui se dirigent vers la voie Romaine et le bois Fabert sont obstrués par des moyens de fortune.
Un amoncellement de caisses à munitions, de poutres, de fils de fer, forme bientôt un barrage suffisant ; le travail s'effectue sous la protection d'un tir à la grenade et de F. M. Une nouvelle perte vient encore nous attrister ; le soldat **FONTAINE** est tué d'une balle en plein cœur.
Après une heure de labeur surhumain, tout est fini ; les P. P. sont en place, chacun connaît ses consignes et attend avec confiance l'inévitable contre-attaque. Elle ne tarde pas à se produire.

Vers 8 heures, l'ennemi, considérablement renforcé, débouche à la fois de l'ouest par le bois Fabert et du nord par le hoyau Eugène ; la position est débordée. L'héroïque garnison, un moment fléchissante, se rallie grâce à l'exemple de son chef ; elle lutte âprement à la grenade dans les boyaux et y arrête l'ennemi. Le sergent **ROGUES**, debout sur le parapet, encourage ses hommes et dirige ses grenadiers sur le point où l'ennemi se fait plus pressant. Il tombe glorieusement en pleine action atteint d'une balle à la tête ; à ses côtés, le caporal **PACAUD**, qui combat comme un lion, tombe également frappé à la tête. Les caporaux **ARCHAMBAULT** et **THOMAS** sont blessés par éclats de grenades, mais la poignée de braves qui reste, mise en fureur par la perte de son chef, résiste de plus belle, puis contre-attaque à son tour, et, pour la deuxième fois, reste maîtresse du bois.



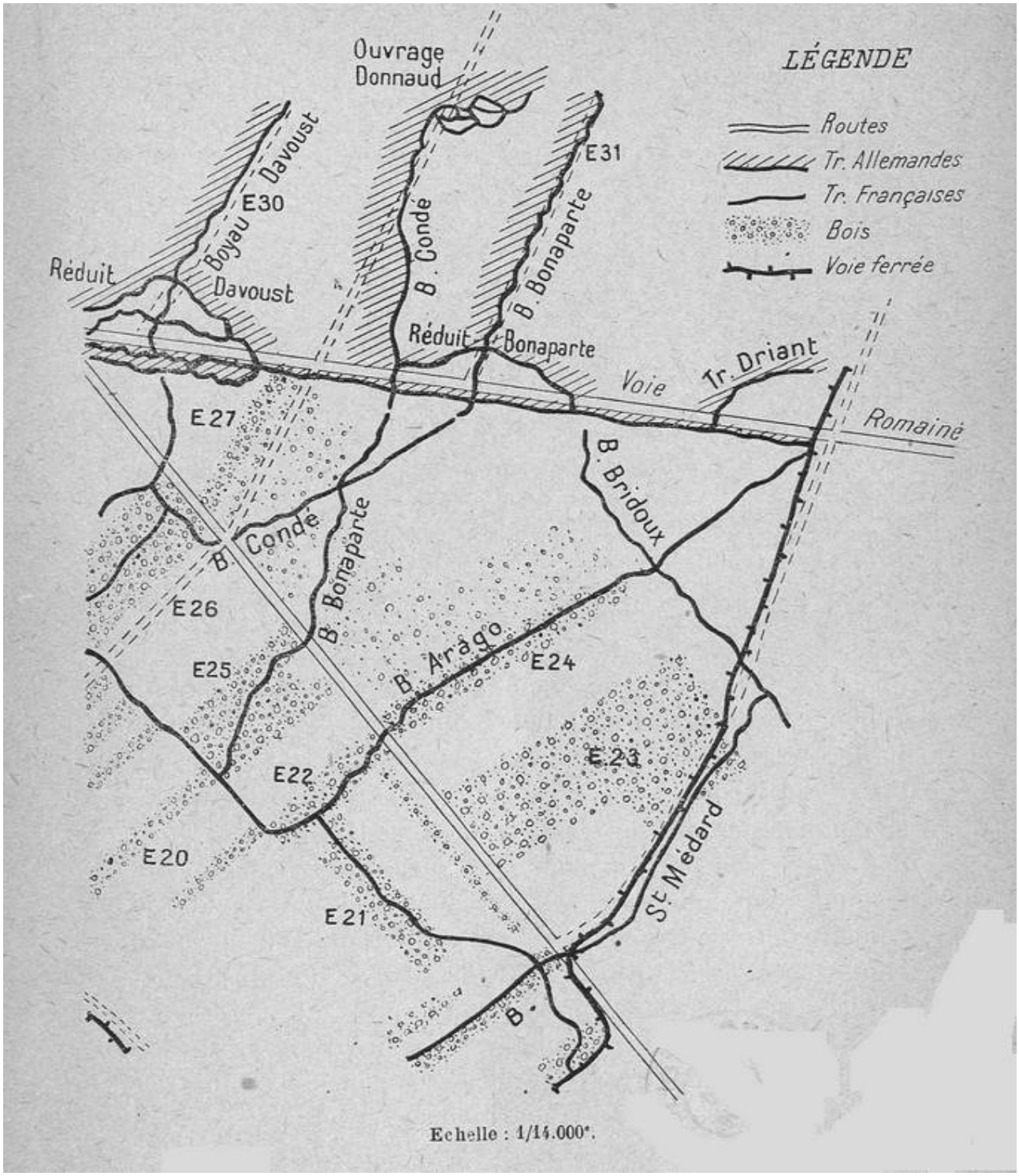
La section est très éprouvée ; heureusement, le sous-lieutenant **LE GUERNIGOU** arrive à son secours avec sa section et les sergents **THIERRY** et **VERNET** ; il prend résolument le commandement de l'ensemble. Quelques instants après, les Boches contre-attaquent encore. Malgré les pertes et la fatigue de tous, la résistance ne fait que s'accroître. Au plus fort du combat, le sous-lieutenant **LE GUERNIGOU** rallie un groupe d'hommes résolus, fait une diversion inopinée sur les Allemands, les met en fuite et reprend intégralement le terrain conquis.

Malgré ces échecs successifs, l'ennemi escompte encore une défaillance de notre part; dans l'après-midi, il tente deux retours offensifs soutenus par un tir de barrage de gros calibre extrêmement violent. Le bois est bouleversé, les tranchées et boyaux nivelés, mais les occupants tiennent bon et chaque fois l'ennemi compte un nouvel échec.

Les hommes semblent s'être identifiés avec le terrain ; ce qu'ils tiennent ils le gardent ; ils luttent sauvagement, sans esprit de retour, dépensant sans compter les munitions qui leur sont renouvelées sans arrêt.
La nuit semble devoir leur apporter un peu d'apaisement dans cet enfer, il n'en est rien. Comptant sur notre lassitude et sur l'effet torpide de quelques heures de calme trompeur, les Allemands lancent une suprême attaque par surprise. L'attention des guetteurs est extrême, l'alarme est donnée, chacun se précipite à son poste, et, sous une grêle de grenades, l'ennemi reflue précipitamment, laissant quelques morts de plus sur le terrain.
Les défenseurs sont exténués par cette lutte sans merci, mais ils ont cruellement vengé leurs camarades, glorieusement tombés pour exécuter fidèlement l'ordre de leur chef aimé : prendre et garder le bois.
Six fois en moins d'une journée cette poignée de braves, sans souci du danger et des pertes, refoule l'adversaire, numériquement supérieur, toujours renforcé, jusqu'à ce qu'il reconnaisse l'inanité de ses efforts.
Honneur et gloire au sergent **ROGUES** qui a su inspirer d'aussi mâles vertus !
Pour sa belle conduite, la 1re *section* de la 10e compagnie fut citée à l'*ordre de la division* avec le motif suivant :

Le 25 juillet 1918, la* 1re section *de la 10e compagnie, sous le commandement de son chef, le sergent Rogues, avait mission de s'emparer du bois du Génie ; elle y pénétra après avoir triomphé de la résistance acharnée de l'ennemi d'où elle le chassa. Pour garder la position conquise, elle subit, au cours de la journée du 25 juillet, et dans la nuit qui suivit, six contre-attaques ; chacune de ces contre-attaques fut menée par l'ennemi avec acharnement, celui-ci employant des forces très supérieures à celles qui lui étaient opposées.

27 juillet 1918. — Une nouvelle opération de détails est organisée pour le 27 juillet. La 1re compagnie est désignée pour enlever le réduit Bonaparte, en même temps que le 34e B. T. S. attaquera sur les bois E 26 et E 27.
Les reconnaissances sont faites les 25 et 26. L'heure H est 2 h.15.
La 1re compagnie est disposée comme suit : trois sections en ligne (section **POTHIER** à gauche, section **LACHARD** au centre, section **VALLADE** à droite). Une section en réserve (adjudant **DELOMMIER**). La section **PHILIPPE**, de la C. M. 1, suivra étroitement pour mettre en batterie dès l'ouvrage conquis.
A 2 heures, tout est en place. Le succès du bois du Génie exalte la confiance et trempe les volontés. Un entrain extraordinaire anime chaque combattant; ce sera dur, sans doute, mais une froide résolution réduit tous les obstacles.
A 2 h.15 précisément. L'ouvrage Bonaparte est encerclé de plusieurs réseaux barbelés et garni de nombreuses mitrailleuses. Les Allemands sur leur garde, déclenchent brusquement leurs mitrailleuses ; presque aussitôt leurs artilleurs lâchent leurs tirs de barrage ; nous éprouvons quelques pertes. Qu'importe ! On arrive à hauteur de l'ouvrage. La section **VALLADE** le déborde par le nord ; sa demi-section de gauche est arrêtée devant le boyau central par une résistance sérieuse ; alors, la demi-section du sergent **DARRAS**, qui est plus au nord, se rabat le long du boyau, en terrain libre, des deux côtés et tombe à la baïonnette sur le poste allemand qui arrête son voisin. Surpris par la soudaineté et la brutalité de cette attaque de flanc, ce poste est brillamment enlevé ; toute la garnison est exterminée ou se rend. Cet incident réglé, la section **VALLADE** repart et vient occuper toute la partie nord de l'ouvrage Bonaparte.


Ouvrage Donnaud
LÉGENDE
Routes
Tr. Allemandes
Tr. Françaises
Bois
Voie ferrée
E31
E30
Boyau Davoust
Réduit
Davoust
B. Condé
B. Bonaparte
Réduit
Bonaparte
Voie
Tr. Driant
Romaine
E27
B. Bridoux
B. Condé
B. Bonaparte
E26
E25
B. Arago
E24
E23
E22
E20
E21
St. Médard
B.
Echelle : 1/14.000e.

Pendant ce temps, au centre, la section **LACHARD**, soutenue par la section **DELOMMIER**, pénètre directement dans le réduit, ouvert à la cisaille, en franchit rapidement les différentes organisations, abattant à mesure ce qui résiste, et vient s'installer dans la partie ouest de l'ouvrage, où il se relie à droite à **VALLADE**. Au cours du combat, le lieutenant **LACHARD** est blessé par un éclat de grenade.
A gauche, la section **POTHIER** se heurte à la plus dure résistance, car elle attaque le point le plus rapproché de nos lignes ; cette section a pour mission d'isoler le réduit Bonaparte du nœud de boyaux tenu par l'ennemi qui relie le réduit Bonaparte aux bois E. 26 et E. 27. Dans une lutte épique, Français et Allemands subissent des pertes si importantes que le terrain, finalement, doit être abandonné par les deux partis. Une dizaine de cadavres allemands témoignent de la furieuse résistance de nos adversaires. De notre côté, le lieutenant **POTHIER** a une main emportée et se retire avec 25 blessés — sur 30 combattants — dont plusieurs grièvement.
La 1re compagnie a cependant réussi à remplir sa mission ; le nettoyage a rapporté des prisonniers; des mitrailleuses sont restées entre nos mains. Le terrain est rapidement organisé, la section de mitrailleuses mise en place ; de son côté, une demi-compagnie du bataillon sénégalais a enlevé rapidement les bois E. 26 et E. 27, ainsi que le carrefour Condé - Bonaparte, capturant plusieurs Allemands et une mitrailleuse légère.
Vers 6 h.30, l'ennemi, voyant ses efforts pour contre-attaquer rester sans effet, commence une violente préparation de gros calibre. Le réduit Bonaparte est littéralement écrasé sous ce pilonnage ; les tranchées et boyaux, bientôt bouleversés, n'offrent plus de protection, forment obstacle. Masquée par ce tir, une puissante attaque allemande, débouche à la fois du réduit Davoust, des boyaux Condé - Bonaparte et de leurs intervalles, en terrain libre. Elle est menée par de forts détachements rendus dans la nuit à pied d'œuvre, comme on l'apprit plus tard.
Les nôtres résistent vaillamment ; on se bat dans les boyaux à coups de grenades et de fusils. Le sous-lieutenant **VALLADE** et l'adjudant **DELOMMIER**, à la tête de quelques grenadiers, contre-attaquent l'ennemi à plusieurs reprises et reprennent à chaque fois le terrain cédé. Mais les munitions s'épuisent ; le tir ennemi interdit l'arrivée des renforts et des ravitaillements. La 1re compagnie est réduite de plus de moitié ; un chef de section sur quatre reste debout.
Du côté de l'ennemi, au contraire, les renforts continuent d'affluer. Pas à pas, brûlant leurs dernières cartouches, les débris de la 1re compagnie et de la section sénégalaise, se replient sur leurs positions de départ. Les Allemands mettent deux heures et demie à reprendre le terrain que nous avions conquis en moins d'une demi-heure. La rapidité de cette contre-attaque massive, si fortement préparée, était faite pour nous étonner, mais cette surprise cessa lorsque nous apprîmes d'un prisonnier que l'ennemi devait nous attaquer à 4 heures du matin ; dès lors s'expliqua la promptitude de sa réaction, l'ampleur et la précision de son tir d'artillerie, la violence de son action d'infanterie.
Malgré ces conditions défavorables, la 1re compagnie et la 4e section de la C. M. 1 avaient montré au cours du combat un si bel entrain et une discipline si parfaite, qu'elles furent citées à l'*ordre du corps d'armée* avec le motif suivant :

Sous la conduite du lieutenant AUDREN, commandant la compagnie, et des lieutenants LACHARD, POTHIER, VALLADE, de l'adjudant DELOMMIER et du sergent PHILIPPE, chefs de section, le 27 juillet 1918, a attaqué avec une fougue indomptable un centre fortifié, l'a enlevé de haute lutte, organisé et tenu malgré des contre-attaques puissantes et très fortement préparées. Sur le point d'être submergée, s'est repliée dans un ordre parfait en contre-attaquant constamment, en infligeant, à l'ennemi des pertes sanglantes et en ramenant du matériel et des

prisonniers.

Est promu *chevalier de la Légion d'honneur* :

Le lieutenant POTHIER. — ***Officier d'une bravoure digne des plus grands éloges. Atteint, le 27 juillet 1918, en entraînant sa section à l'assaut d'un ouvrage fortement organisé, a conservé son commandement, encourageant sa troupe par son vaillant exemple. Blessé à nouveau grièvement, n'a consenti à se laisser évacuer qu'après avoir, avec ses hommes, organisé le terrain conquis, donnant en cette circonstance une nouvelle preuve de son esprit d'abnégation et de sa fidélité au devoir.***

Reçoivent la *médaille militaire* :

Le sergent DARRAS. — ***Sous-officier d'une audace et d'un courage exceptionnels. A entraîné par son élan irrésistible sa section à l'assaut d'une position fortement défendue, et, par une manœuvre hardie, a permis la progression des fractions voisines. Ayant pris spontanément le commandement de ces groupes, clans des conditions particulièrement difficiles, a, facilité ainsi l'organisation (lu terrain conquis. (Trois citations.)***

Le caporal RICHARD. — ***Grièvement blessé***.

Sont cités à l'*ordre de la IVe armée* :

Le sergent DAVAULT. — ***Jeune gradé d'un très grand courage, blessé le 27 juillet 1918, au début de l'action, n'a pas quitté son poste, se dépensant sans compter pour organiser la position, donnant à tous le plus bel exemple de courage et d'énergie. Blessé une seconde fois, a quitté à regret le champ de bataille après avoir vu l'ennemi définitivement fixé.***

Le sergent RENAUD. — ***Chef d'une pièce de la compagnie de mitrailleuses dont tous les servants avaient été tués ou blessés, à demi-intoxiqué lui-même et couvert de terre par un obus qui venait d'éclater à ses côtés, a ouvert le feu, seul, sur une demande de barrage de l'infanterie et a largement contribué à faire échouer une contre-attaque ennemie.***

L'adjudant-chef THOMASSET. — ***Blessé au début du combat du 25 juillet 1918, après avoir occupé l'objectif qui lui était assigné, a contre-attaqué deux fois des forces supérieures, refusant de se faire évacuer, et n'a cédé le terrain qu'après avoir eu sa troupe décimée et avoir reçu lui-même une deuxième blessure.***

Le caporal brancardier JOLLY. — ***Au combat du 27 juillet 1918, blessé au début, de l'action, a donné à tous une fois de plus l'exemple du courage, du dévouement, de l'esprit de sacrifice et du devoir en continuant à assurer aux points les plus exposés la relève et le transport des blessés, n'acceptant d'être évacué que le dernier.*** (Reçoit plus tard la médaille militaire pour le même motif.)

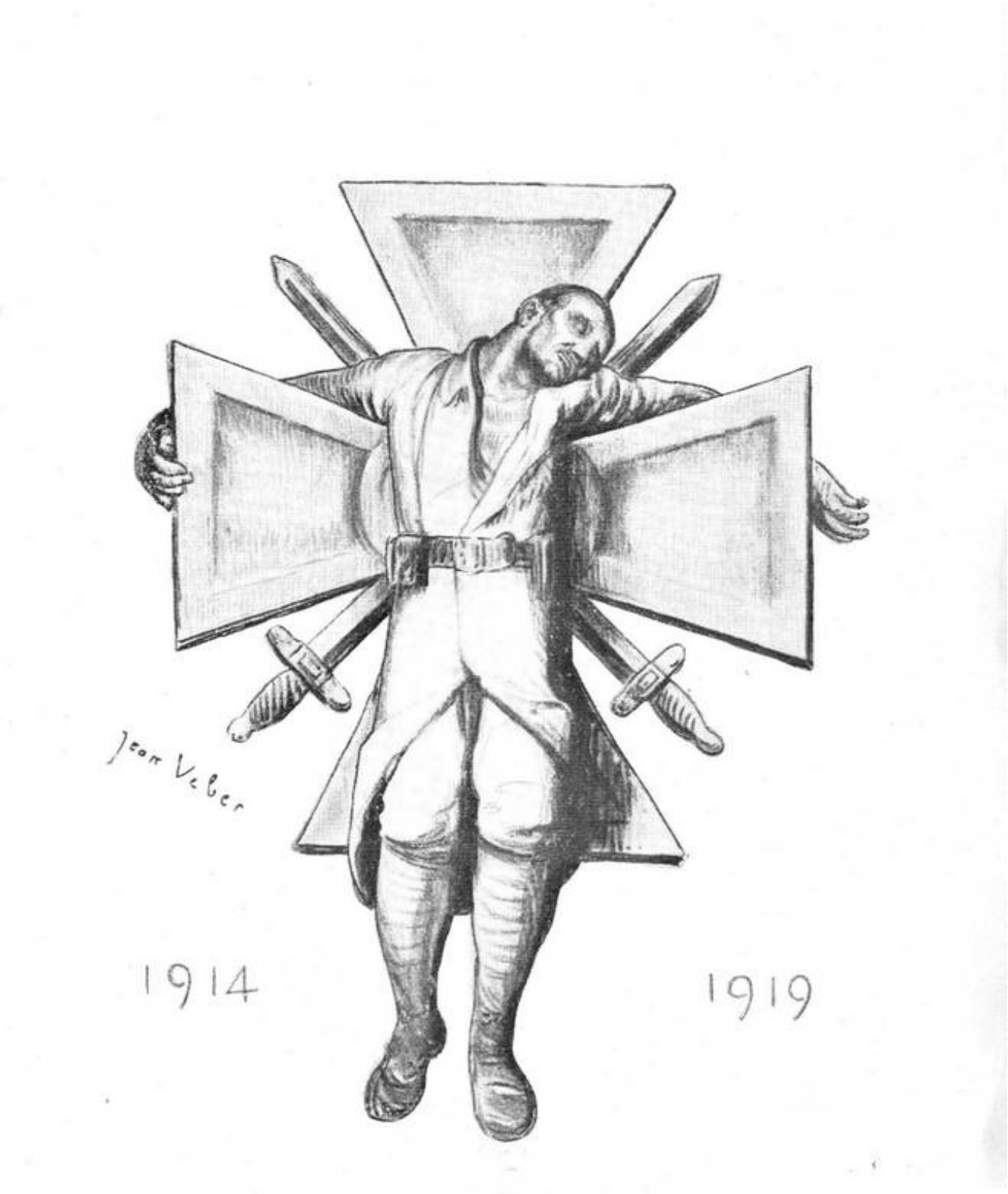
Durant les journées des 27 et 28 juillet, l'ennemi continue, sur le secteur, de violents tirs de harcèlement par tous calibres.

Dans la nuit du 26 au 29 juillet, le régiment est relevé.

Pendant cette courte période (**22 au 28 juillet**) les pertes éprouvées furent les suivantes :

31e régiment d'infanterie	Officiers :			Blessés	3
	Blessés	3			
	Troupe :				
	Tués	22			
	Blessés	130	168		
	Disparus	16			
4	Officiers			Tué	1
	Tué	1	4		
	Blessés	3			
	Troupe : Européens :				
34e bataillon tirailleurs sénégalais	Tués	2			
	Blessés	36	39		
	Disparu	1			
	Indigènes :			Tués	22
	Tués	22			
	Blessés	150	175		
	Disparus	3			
	Total de la troupe européens et indigènes		214		

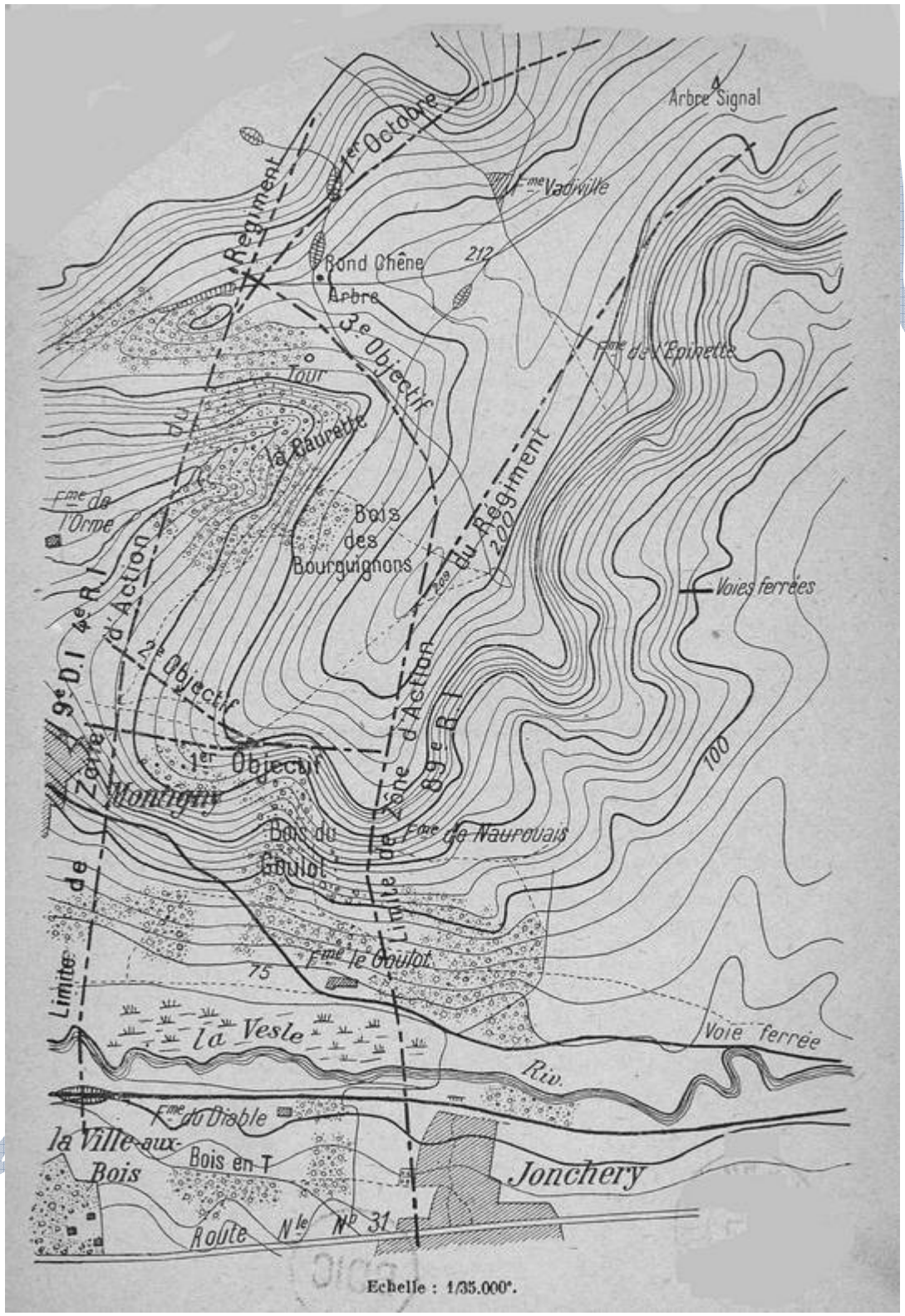
Ancestrami


Jean Veber
1914
1919

Opérations entre Marne et Meuse

(**31 juillet - 11 novembre 1918**.)

A peine relevé, le régiment, qui s'était regroupé la nuit précédente à Vauxdemange, était enlevé le jour même par autos pour être transporté à Daméry, sur la Marne.
A partir du 31 juillet, il participe comme réserve de division à la poursuite des Allemands battant en retraite de la Marne à la Vesle, au nord de laquelle ils organisent une nouvelle position de résistance ; sur les hauteurs au sud de la rivière, le 31e travaille activement toutes les nuits à l'établissement d'une position d'arrêt destinée à briser toute contre-offensive.
Le 18 août 1918, le 31e régiment d'infanterie entrait en secteur dans la région de Vandeuil et maintenait un contact étroit avec l'ennemi par des patrouilles offensives lancées chaque nuit et même en plein jour au nord de la Vesle. Avec l'appui des sections de J. D. formant barrage en avant des petits postes, il refoulait les tentatives fréquentes de franchissement de la rivière.
Ces petites opérations continuelles portèrent à l'extrême la valeur manœuvrière et l'esprit agressif du régiment et du 34e bataillon de tirailleurs sénégalais, qui, comme 4e bataillon, en faisait partie.
Les 26 août et 4 septembre, le bataillon d'avant-postes exécutait deux fortes reconnaissances au nord de la rivière pour s'assurer des intentions de l'ennemi, dont certains indices pouvaient faire prévoir un prochain repli. Ces reconnaissances, faites en plein jour, sous le feu des mitrailleuses et du barrage de l'artillerie ennemies, avec une ténacité ardente, rapportaient au commandement des renseignements précieux.
Pendant cette période, toutes les unités du régiment fourniront un gros effort pour organiser la position d'avant-postes et la position principale (réseaux de fil de fer, emplacements de mitrailleuses, postes de commandement, abris, boyaux, etc...).
Le P. C. Jacques, poste du colonel, établi par les pionniers du régiment, sous la conduite de l'adjudant **LECORNÉ**, peut être cité comme un modèle du genre.
De fréquents bombardements par obus toxiques s'abattaient sur le secteur, mais, grâce aux mesures prises et bien observées, seuls étaient évacués les rares officiers et hommes qu'atteignait directement le liquide.
A partir du 9 septembre, les bataillons du régiment se succédèrent en première ligne avec des alternatives d'élargissement et de resserrement du front de Breuil, à l'ouest, jusqu'à Jonchery, à l'est.
Pendant tout son séjour dans le secteur, le 31e a été maintenu dans l'idée que l'on attendait de lui l'enlèvement des hauteurs boisées de la ferme du Goulot étalées devant ses yeux. L'objectif était formidable, mais les cœurs se trempaient au degré de l'effort demandé. Jamais le zèle au travail et l'esprit de discipline n'atteignirent un niveau plus élevé. Chacun est tout entier à son devoir. Aussi, le 14 septembre, c'est avec une grande joie qu'on se dispose à franchir enfin la Vesle. Ce ne fut qu'une partie remise.
Le régiment mit à profit le délai inattendu qui lui était laissé pour perfectionner au maximum la préparation du franchissement et de l'attaque frontale brusquée sur toute la ligne. Chaque nuit, le matériel pour passerelles et dépôts de munitions fut accumulé ; des emplacements de départ, des boyaux d'accès, des P. C., des liaisons de toutes sortes furent aménagés par un travail intense effectué avec enthousiasme et dans le plus grand silence, à la faveur de l'obscurité et du mauvais temps.


Arbre Signal
1er Octobre
Ferme Vadiville
Rond Chêne
212
Arbre
3e Objectif
Ferme de l'Epinette
Tour
la Baurette
Ferme de l'Orme
Bois des Bourguignons
Ligne d'Action du 220e Régiment
Voies ferrées
9e D.I 4e R.I
Ligne d'Action
2e Objectif
1er Objectif
Zone de Montigny
89e R.I
100
Bois du Goulot
Ferme de Naurouais
Limite de
Ferme le Goulot
75
la Vesle
Voie ferrée
Riv.
Ferme du Diable
la Ville-aux-Bois
Bois en T
Jonchery
Route N.le N.o 31
Echelle : 1/35.000e.

Le 24 septembre, le régiment est reconstitué à trois bataillons. Une compagnie de chaque bataillon passe au C. I. D. et est remplacée par amalgame par une compagnie du 34e bataillon de tirailleurs sénégalais qui est dissous.
Enfin, le jour de l'attaque est fixé au 30 septembre ; heure H : 5 h.30. Le régiment est depuis six semaines en première ligne. Jusqu'à 20 heures, les petits postes avancés du secteur entier de la division de gauche ont été tenus par le 31e. Cette précaution avait pour but de masquer à l'ennemi la présence de cette division, la 9e, et de le tromper sur notre ordre de bataille. Le régiment tenait ainsi plus de 3 kilomètres d'avant-postes. Mais cela n'empêche pas ces éléments légers rappelés dans la première partie de la nuit (quatre sections) de revendiquer l'honneur de partir avec les camarades de première vague qu'ils rejoignent à 3 heures du matin seulement.
L'occupation des emplacements de départ, toutes les opérations si délicates de la préparation d'une attaque, furent réalisées avec une activité fébrile et un sentiment de confiance joyeuse. La tâche était cependant rude. Tous connaissaient les difficultés de l'entreprise : terrain d'accès nu au sud de la Vesle ; rivière profonde d'une moyenne de 2 mètres d'eau et large de 10 mètres ; rive nord marécageuse, large de 300 à 400 mètres ; réseaux de fil de fer et nids de mitrailleuses légères, parsemés dans les marais ; talus de la voie ferrée du Goulot solidement organisé ; enfin, en face, comme un écran, une butte de 100 mètres de hauteur dont le flanc est couvert de grands bois (bois et ferme du Goulot), garnis de mitrailleuses, de minenwerfer, de réseaux dissimulés dans les taillis, avec quatre lignes successives de défenses. Le front d'attaque du régiment est de 1.600 mètres. Deux bataillons en ligne, un en réserve. Pas de préparation d'artillerie.
A notre gauche, c'est la 9e division d'infanterie qui attaque. Le régiment est chargé de la liaison avec cette unité ; il y consacre une section. A notre droite, le 89e attaque avec ses trois bataillons en profondeur.
Tous les mouvements et préparatifs échappent à l'attention de l'ennemi. Mais restait la question la plus délicate : le lancement des passerelles. Sur le front du régiment, aucun pont, aucun moyen de passage fixe. Les matériaux pour ces passerelles sont à pied d'œuvre ; fort rudimentaires, ce sont des sacs Habert remplis de paille supportant du caillebotis. Il sera placé douze de ces passerelles, une par section de première ligne, huit pour le bataillon de gauche, quatre pour celui de droite. Les emplacements ont été reconnus : ce sont tous les coudes de la rivière saillants de notre côté. Le commandant du génie **LAIGNIER**, commandant le génie de la division, est mortellement atteint dans une de ses reconnaissances. Le 31e, qui le connaît bien pour son activité, la précision de ses ordres et la confiance qu'il inspire, regrette douloureusement cette perte (28 septembre).
Les postes de couverture et de garde de ces passerelles sont commandés et connaissent leur consigne. Mais cette opération ne va-t-elle pas donner l'éveil ? Elle commence à 2 h.30 du matin.
Elle est menée par des détachements du génie renforcés de pionniers du 31e. Par bonheur, le temps favorise ce travail. Toute la nuit le ciel reste obscur, il pleut par ondées, le vent souffle en rafales, couvrant le bruit de nos travailleurs.
A 4 h.30 du matin, il ne reste plus qu'une passerelle à jeter. A 5 heures, le colonel est avisé qu'elle est aussi en place. Tout va bien.
A 5 h.30, au moment où l'ouragan de nos innombrables batteries déchire le voile, les compagnies bondissent ; en même temps, de nombreux brûlots fumigènes, disposés sur la voie ferrée, lancent dans les airs la masse noire de leur écran opaque ; le vent se fait complice de nos efforts, il chasse sur l'ennemi l'épais nuage et l'aveugle ; tous les éléments semblent déchaînés ; derrière ce rideau de fer, de feu et de fumée, les passerelles sont franchies en vitesse au prix de quelques chutes. Plusieurs vont à la dérive ; spontanément, des soldats se jettent à l'eau, les ramènent à la rive à la

nage et les y maintiennent pendant le passage de leurs camarades.
Spectacle grandiose que celui de cette vague de feu qui s'avance sur le Boche, l'atteint, le submerge, précédant de quelques mètres seulement les têtes de colonne d'assaut ; spectacle que rend parfois terrifiant la vue de quelques torches vivantes, enflammées par des obus fumigènes.
Soldats **LHORY** et **TRIHOREAU**, notamment, de la 2e compagnie, qui se démènent dans le clair obscur du matin et se roulent dans le fourré avec des hurlements de douleur.
Les sentinelles avancées de l'ennemi et ses mitrailleuses, surprises, sont brutalement enlevées. Les fils de fer sont coupés et, d'un seul élan, les compagnies de tête poussent jusqu'à la voie ferrée, malgré les difficultés d'un sol détrempé, semé d'embûches, couvert de roseaux, qu'elles traversent avec de l'eau jusqu'au ventre.
A 5 h.40, elles atteignent ce premier objectif, la voie ferrée ; le bataillon (**LE MOUËL**) à gauche, le 2e bataillon (**MASSÉ**) à droite. L'effort principal est porté sur la gauche, côté de l'aile tournante. Le bataillon **MASSÉ** attaque dans la direction de la ferme du Goulot et nord de la ferme, côté du pivot. Le bataillon **LE MOUËL** est suivi à 250 mètres par les compagnies échelonnées du 3e bataillon (**de LA GUILLONNIÈRE**), qui vient tout d'abord prendre les emplacements de départ du bataillon **LE MOUËL**, sur la voie ferrée de Reims. L'intervalle (600 mètres) entre les extrémités des deux bataillons de tête n'est tenu que par deux demi-compagnies de liaison appartenant à la compagnie de réserve de chacun d'eux.
Voici le premier prisonnier, livide, hagard, les nerfs brisés par l'effroyable bombardement qu'il vient de subir ; il appartient à la 5e division, une des meilleures de l'armée allemande ; profondément démoralisé, il est, comme tous ses camarades qui le suivent, convaincu de la défaite prochaine de l'Allemagne.
Sans perdre une seconde, il est procédé, dans les compagnies de tête, à la remise en ordre des unités d'assaut et à la reconnaissance du deuxième objectif. Les J. D. (sous-lieutenant **MATHIEU**) traversent la rivière avec leurs munitions ; la lisière sud du bois du Goulot est formidablement battue par un tir serré et précis de 75 (13e R. A. C., lieutenant-colonel **BATH**). L'artillerie lourde et le groupe disponible de 75 s'acharnent sur les points sensibles des organisations du bois, minutieusement repérés et signalés dans la période d'observation préparatoire.
A 6 h.15, départ simultané des vagues d'assaut des deux bataillons.
Chacun, bien orienté sur son objectif, se colle au barrage qu'il ne lâchera jamais, même au prix de quelques pertes pour l'avoir serré de trop près : c'est la rançon du succès.
Les compagnies de tête foncent à travers les obstacles successifs comme des bolides ; le premier succès a exalté toutes les espérances.
L'ennemi, terré dans ses abris par le barrage, n'en sort que pour être cueilli par les compagnies de réserve. Il n'a pas une minute pour se reconnaître et se ressaisir. Les mitrailleuses, placées à la lisière du bois du Goulot, sur le chemin de Montigny, tirent à peine quelques cartouches ; dépassées par la vague, enveloppées, traitées immédiatement par les V. B., elles sont réduites au silence et se rendent. L'incident ne retarde pas la première vague qui, toujours, colle au barrage et continue sa progression jusqu'au sommet de la crête. Cependant, arrivée en vue du village de Montigny, la compagnie de gauche (2e compagnie, **LAFONT**) est soumise à un tir de mitrailleuses et d'artillerie intense qui la force, un moment, à stopper. La compagnie **AUDREN**, à sa droite, ne s'arrête pas pour cela ; elle dépasse sa voisine, manœuvre sur son flanc et, par des tirs précis, la dégage ; la compagnie **LAFONT** fait hâte pour se recoller au barrage et les deux compagnies continuant, accolées, leur progression, arrivent en même temps au sommet de la crête (le capitaine **LAFONT** se jette au cou de son camarade **AUDREN** et l'embrasse pour son intervention opportune).

A droite, le bataillon **MASSÉ** a encerclé la ferme du Goulot. Les défenseurs, surpris, se rendent. Un état-major de compagnie, y compris un médecin, est fait prisonnier.
L'affaire n'a pas retardé les premiers éléments, qui s'attachent à leur horaire ; nouvelle résistance au milieu de la pente, à hauteur du chemin ferme Naurouais – Montigny. La première vague passe par les flancs, la deuxième vague attaque. L'ennemi, débordé, se rend.
Aucun obstacle ne résiste, ne parvient à retarder la marche des vaillants soldats du 31e. A 8 h.15, moment précis fixé par l'horaire, le régiment arrive glorieusement sur le plateau, en même temps que son barrage.
Tout à fait à l'aile gauche du régiment, la 9e division n'a pas encore réussi à s'emparer du village de Montigny. Les mitrailleurs, postés aux lisières de ce village, font dure résistance.
Les mitrailleuses du bataillon **LE MOUËL** et un canon de 37, hâtivement amenés à la corne nord-ouest du bois du Goulot avec un premier ravitaillement en munitions, s'acharnent de flanc sur cette lisière, ainsi que sur le bord nord du mont Ferré.
Leur intervention est décisive ; l'ennemi lâche pied ; le lieutenant Gibelin, officier de renseignements, signale leur repli en toute hâte sur Ventelay.
A notre droite, le 89e a conquis lui aussi son objectif et arrive aux lisières de Pévy.
A 8 h.45, conformément à l'horaire, le sous-lieutenant **KROLIKOWSKI**, chargé d'effectuer la reconnaissance de l'objectif suivant, débouche de la lisière nord - nord-ouest du bois du Goulot avec sa section et une pièce de mitrailleuse : protégé par un encagement d'artillerie et un barrage roulant d'une extrême précision, il se porte sur le bois des Bourguignons, visite lestement la carrière en cours de route, y cueille quelques nouveaux prisonniers et une mitrailleuse, atteint la lisière ouest du bois, y pénètre, met en fuite quelques tirailleurs et reconnaît que le bois est occupé.
Ce bois est trop étendu (2 kilomètres sur 3) pour qu'il puisse songer y demeurer longtemps avec ses faibles forces ; il ramasse une mitrailleuse et ses servants, les ramène à 11 heures et rend compte.
La première phase du combat est terminée.
Le 3e bataillon (**de LA GUILLONNIÈRE**), en réserve derrière le bataillon **LE MOUËL**, fait un passage de lignes sur lui et se tient prêt à se porter sur le nouvel objectif, les bois des Bourguignons et des Caurettes. L'ennemi réagit furieusement par son artillerie lourde ; on s'organise, on creuse, mais personne ne lâchera pied.
A 16 heures, le 3e bataillon débouche, précédé d'un barrage roulant et suivi par le bataillon **MASSÉ**, passé en seconde ligne.
L'attaque, qui colle au barrage, est gênée de flanc par les rafales de mitrailleuses postées aux Grands-Savarts ; sans souci de cette menace éloignée, l'attaque aborde bravement le bois des Bourguignons, le fouille, le traverse, protégée par un échelon avancé (compagnie **ROULEAU**), le long de la lisière sud-est, y ramasse des prisonniers, met en fuite des canonniers contraints d'abandonner au plus vite leur matériel en parfait état.
Le bataillon **MASSÉ** marche en échelons, en arrière et à gauche, prêt à manœuvrer les résistances de ce côté.
Suivant toujours le barrage, la première vague aborde la lisière est du bois des Caurettes à 17 h.05 et s'y établit solidement, protégée en avant par des éclaireurs. Le dernier objectif est atteint. La liaison avec les troupes voisines est étroitement établie ; à droite, avec le 89e, renforcé par un bataillon du 46e ; à gauche, avec le 4e régiment d'infanterie, resté sensiblement en arrière. Il faut se consolider pour la nuit sur ses positions ; l'attaque ne sera reprise que le lendemain matin, dès la pointe du jour.

1er octobre 1918. — Le nouvel effort demandé est encore rude : ferme Vadiville, arbre signal, puis

carrefour 800 mètres sud de Saint-Aubeuf sont les trois nouveaux objectifs dont la conquête est demandée au 31e.
Le bataillon **MASSÉ** est à l'avant-garde. Sans aucun souci du danger et de la fatigue, le régiment se met en marche, avec le même entrain que la veille. A 8 h.30, la ferme Vadiville est dépassée de 600 mètres ; à 10 heures, nos vaillants soldats sont maîtres de la position de l'arbre signal et c'est en vain que l'ennemi multiplie ses barrages d'artillerie ; ils peuvent ralentir la progression des troupes d'assaut, mais ils sont impuissants à triompher de leur volonté de vaincre. Le troisième objectif est conquis à 20 heures, après une habile manœuvre du bataillon **MASSÉ** par le rebord sud du plateau.
Le vaillant 31e, dont l'effort a été admirable, a bien mérité les deux jours de repos qui lui sont accordés.
Plus de 300 prisonniers valides, dont 6 officiers ; capture d'une batterie de 77, de 3 canons de 210 millimètres, de plus de 30 mitrailleuses, de fusils contre tanks avec leurs cartouches, d'un lot considérable de matériel et de munitions de toutes sortes, démontrent plus que tout récit le désarroi produit chez l'ennemi par cette percée du 31e, aussi fougueuse qu'inattendue.
Les pertes éprouvées par le régiment ont été relativement faibles. Cela tient à cette impétuosité dans l'attaque qui n'a pas laissé à l'ennemi le temps de se ressaisir, et à cette volonté, toujours extrême, de coller le plus près au barrage.

Les pertes éprouvées **du 30 septembre au 1er octobre** furent les suivantes :

31e régiment d'infanterie	Officiers :			Tués	2
					6
		Tués	2	6	
		Blessés	4		
	Troupe :				
		Tués	23	99	
		Blessés	76		
34e bataillon tirailleurs sénégalais	Officiers				
		Blessés	2		
	Troupe : Européens :34e bataillon tirailleurs			Tués	
					4 12
		Tués	4	12	
		Blessés	8		
	Indigènes :			Tués	18
					68
		Tués	18	68	
		Blessés	50		

Parmi ces pertes l'une des plus douloureuses fut causée par un obus de 77 qui tomba au milieu d'un groupe d'officiers, près du bois de Cuville, le 10 octobre 1918, à 16 heures, en pleine action. Le chef

de bataillon de **LA GUILLONNIÈRE** et le lieutenant **BESNIER** furent tués sur le coup, le capitaine **MARLIAC** blessé mortellement.
Le 31e d'infanterie, au cours de ces deux journées, justifia pleinement, une fois de plus, la valeureuse réputation qu'il s'était acquise en Argonne, à Vauquois, à Bouchavesnes, au Chemin-des-Dames, en Alsace et en Champagne.

A la suite de cette brillante opération est promu *chevalier de la Légion d'honneur* :

Le capitaine AUDREN. — ***Magnifique officier, d'une bravoure et d'un calme connus de tous. Le 30 septembre 1918, a enlevé sa compagnie à l'assaut d'un bois fortement tenu et atteint tous ses objectifs en capturant de nombreux prisonniers et des mitrailleuses. (Une blessure, cinq citations.)***

Reçoivent la *médaille militaire* :

Le caporal MIGNOT. — ***Gradé d'une bravoure exceptionnelle. Le 30 septembre 1918, a commandé la patrouille de tête de sa compagnie marchant à l'attaque d'une position fortement organisée derrière les profonds marécages de la Vesle. A assuré l'axe de marche avec une intelligence et un sang-froid remarquables, signalant les centres de résistance et permettant à sa compagnie de les manœuvrer et de les enlever. A, de ce fait, contribué largement au succès complet d'une opération difficile qui a conduit à la capture de nombreux prisonniers et de plusieurs mitrailleuses. (Une citation.)***

Le soldat LAINÉ. — ***Soldat d'un courage exceptionnel qui s'est particulièrement distingué le 30 septembre 1918, sur la Vesle. Pendant le passage de sa section, la passerelle étant partie à la dérive, s'est jeté à l'eau de sa propre initiative pour la rétablir, et, la maintenant sur la rive opposée, a assuré le passage rapide du reste de la compagnie. Au cours de la progression, s'est toujours présenté comme volontaire pour réduire les nids de mitrailleuses.***

Sont cités à l'*ordre de la Ve armée* :

Le lieutenant LEVERT. — ***Manœuvrant à la tête de sa section de mitrailleuses pendant les attaques des 30 septembre et du 1er octobre 1918, a réussi à prendre deux mitrailleuses légères allemandes et à faire une dizaine de prisonniers. Blessé le lendemain à l'œil gauche, tint à continuer son service malgré sa souffrance, faisant preuve d'un courage au-dessus de tout éloge.***

Le soldat GUY. — ***Soldat d'une bravoure à toute épreuve. Au cours d'une attaque, le 30 septembre 1918, n'a pas hésité à se porter seul en avant ; a tué à coups de fusil le servant d'une mitrailleuse allemande qui arrêtait la progression de la compagnie.***

Le sergent JARRY. — ***Sous-officier d'une haute valeur combative, revenu au front sur sa demande, malgré une inaptitude physique ; volontaire pour toutes les missions difficiles, a su, par son remarquable sang-froid, enlever une position fortement organisée derrière une rivière et réduire un groupe de combat d'une dizaine d'Allemands armés de mitrailleuses lourdes.***

Le chef de bataillon LE MOUËL. — ***Au cours des opérations du 30 septembre et du 1er octobre***

1918, par la préparation minutieuse de l'attaque, par ses qualités tactiques et l'exemple de sa bravoure, a obtenu un succès complet. Avec son bataillon, a conquis de haute lutte un bois solidement tenu par l'ennemi, capturant de nombreux prisonniers, des minenwerfer, des mitrailleuses et un matériel considérable. (Déjà cité.)

Le sous-lieutenant DUGUÉ. — ***Le 30 septembre 1918, s'est élancé à l'assaut d'une position ennemie, a lutté corps à corps contre des ennemis qui résistaient en nombre et les forçant à se rendre ; a brillamment poursuivi sa progression à la tête de sa section jusqu'aux objectifs qui lui étaient assignés ; pendant le reste de la journée, n'a pas cessé de harceler l'ennemi et de lui faire de nouveaux prisonniers. Le 1er octobre 1918, a conduit très habilement sa section jusqu'à ses nouveaux objectifs, malgré des feux violents de mitrailleuses ennemies. (Deux fois cité à l'ordre.)***

Le caporal GUILLARD. — ***Excellent gradé, faisant preuve d'initiative et conservant son sang-froid dans les situations les plus difficiles. S'est brillamment conduit pendant les attaques des 30 septembre et 1er octobre 1918 ; a réussi, par une manœuvre habile, à faire progresser sa troupe sur un terrain battu par des mitrailleuses ennemies, à s'emparer de celles-ci et à faire tous les servants prisonniers. (Déjà cité.)***

Le lieutenant AURICHE. — ***Très brillant officier. Le 30 septembre 1918, lors de l'attaque victorieuse du front ennemi de la Vesle, a commandé sa compagnie avec un entrain remarquable et une science consommée. Dans un superbe élan, a enlevé son unité malgré le feu intense de l'adversaire, a franchi la rivière et les marécages et a atteint tous les objectifs qui lui étaient assignés.***

Le chef de bataillon de LA GUILLONNIÈRE. — ***Officier de cavalerie servant sur sa demande dans l'infanterie. Le 30 septembre et le 1er octobre 1918, a entraîné son bataillon à l'attaque d'une forte position et a conquis tous ses objectifs, capturant cinq canons dont trois de 210, huit mitrailleuses et de nombreux prisonniers. Blessé mortellement le 1er octobre 1918; au front depuis le début de la campagne. (Chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre, quatre fois cité.)***

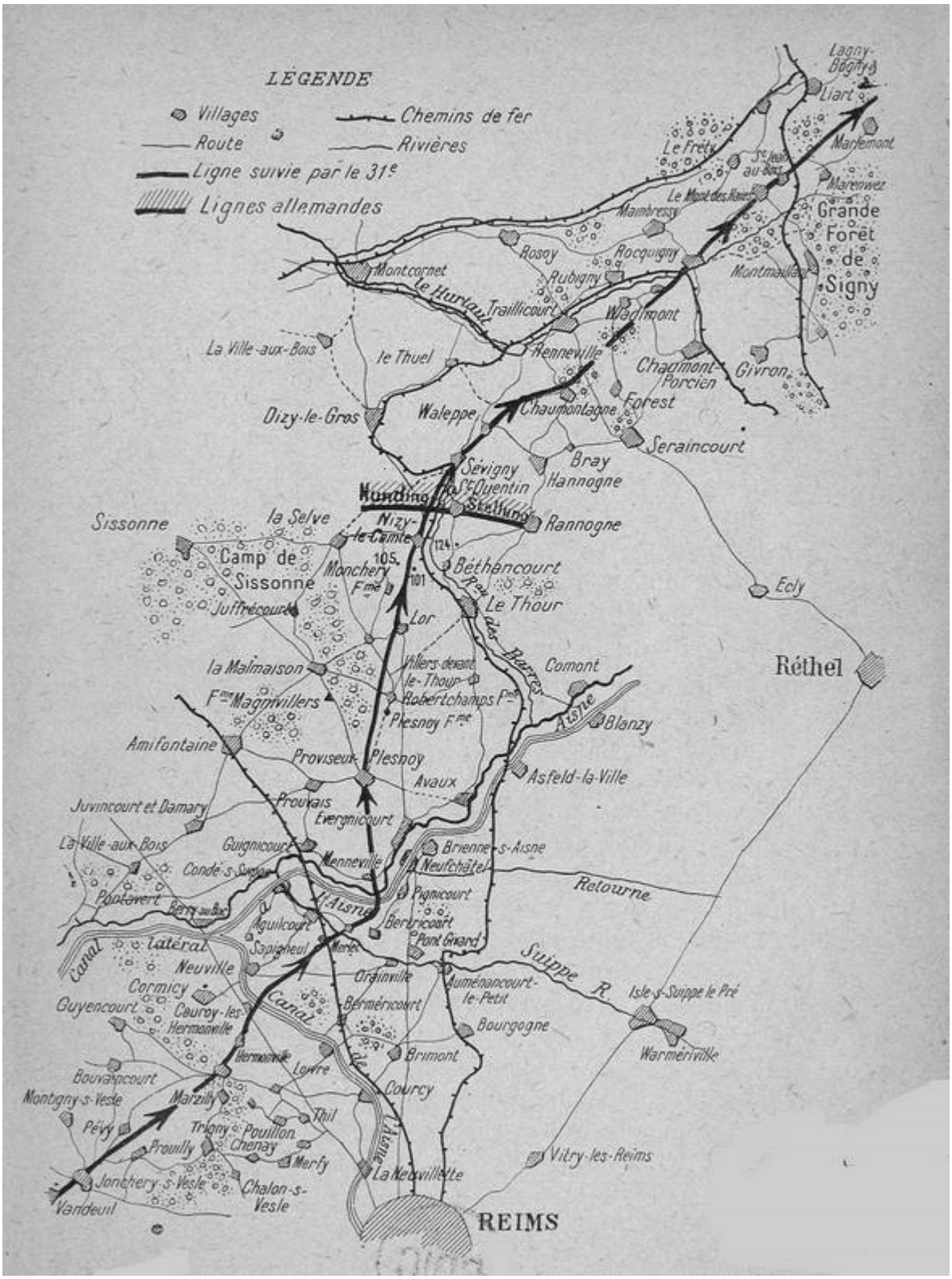
Le lieutenant BESNIER. — ***Officier d'une bravoure endiablée, toujours sur la brèche et au premier rang ; a conduit magnifiquement sa compagnie pendant les combats du 30 septembre et du 1er octobre 1318. A trouvé une mort glorieuse au cours de cette journée. (Six blessures, chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre, quatre citations.)***

Du 2 au 4 octobre, le régiment reste en réserve de division sur les positions qu'il vient de conquérir ; il est donné à nos hommes, révoltés par tant d'ignominie, de voir un artilleur allemand, pris le 30 septembre, expliquer à nos artilleurs lourds le maniement d'un des 210 capturés la veille et revendiquer la tâche de tirer lui-même le premier coup de canon pointé sur ses camarades.

Le 5 octobre, le mouvement en avant est repris à la poursuite des Allemands qui se sont repliés au nord de la Suippe.
C'est sur cette rivière que le régiment, relevant le 46e, reprend le contact avec l'ennemi, le 8 octobre ; le 3e bataillon (commandant **LAUZANNE**) en première ligne, de part et d'autre du moulin

Merlet. A cet endroit, la Suippe est peu profonde et peu large ; les marécages sont à sec, les ruines du hameau du Merlet, rasé en 1914, sont envahies par une végétation très dense. Mais il ne subsiste aucun moyen de passage.

Ancestramil


LÉGENDE
Villages
Chemins de fer
Route
Rivières
Ligne suivie par le 31e
Lignes allemandes
Lagny-Bégny
Liart
Le Frety
Marlemont
Maubert-Fontaine
Grande Forêt de Signy
Montcornet
le Hurtaut
Rosoy
Rocquigny
Rubigny
Traillicourt
Wadimont
Montmallard
La Ville-aux-Bois
le Thuel
Renneville
Chaumont-Porcien
Givron
Forest
Dizy-le-Gros
Waleppe
Chaumontagne
Seraincourt
Bray
Hannogne
Sévigny
St Quentin
Rannogne
Sissonne
la Selve
Nizy-le-Comte
Camp de Sissonne
Monchery
Béthancourt
Juffrécourt
Le Thour
Lor
Ecly
Réthel
la Malmaison
Villers devant le Thour
Comont
Robertchamps
Blanzy
Amifontaine
Proviseux
Plesnoy
Avaux
Asfeld-la-Ville
Juvincourt et Damary
Prouvais
Evergnicourt
Gugnicourt
Brienne-s-Aisne
Neufchâtel
Menneville
Retourne
Pontavert
Aguilcourt
Pignicourt
Berricourt
Pont Givard
Canal latéral
Neuville
Sapigneul
Suippe R.
Cormicy
Orainville
Auménancourt-le-Petit
Isle-s-Suippe le Pré
Guyencourt
Cauroy-les-Hermonville
Bermericourt
Bourgogne
Brimont
Warmeriville
Bouvancourt
Courcy
Montigny-s-Vesle
Marzilly
Thil
Pévy
Trigny
Pouillon
Chenay
Prouilly
Merfy
Vitry-les-Reims
Jonchery-s-Vesle
Chalon-s-Vesle
Vandeuil
REIMS

Dès le 10 octobre, on s'attend à un repli général des Allemands. Nos patrouilles franchissent la Suippe, mais elles sont arrêtées tant par des coups de fusils et de mitrailleuses que par des volées de grenades. Dans la soirée, de nombreux incendies s'allument très en arrière des lignes allemandes.
Le 11 octobre, dès la pointe du jour, nos patrouilles, qui n'ont cessé de harceler l'ennemi et de maintenir avec lui un contact étroit, annoncent son repli. Il ne paraît plus rester que des arrière-gardes composées d'hommes d'élite et abondamment pourvues de mitrailleuses et de munitions qui rendent pénible la progression de nos éléments avancés.
Le 3e bataillon pousse de l'avant le 11 octobre, à 15 heures, sur la rive nord de la Suippe et à 1 kilomètre au nord de la minoterie (moulin de Merlet), bouscule les derniers détachements, pénètre dans les lignes de tranchées allemandes et s'empare d'une mitrailleuse avec ses cinq servants. Au soir, ses avant-gardes atteignent l'Aisne à l'ouest de Pignicourt.
Le bataillon **LE MOUËL** passe sur la rive nord de la Suippe. Le 2e bataillon vient à la voie ferrée d'Amifontaine.

12 octobre 1918. — Mais, ici, nouvelle et grosse difficulté. Le canal et l'Aisne juxtaposés forment un très sérieux obstacle. La largeur de chacun de ces cours d'eau est de 30 à 40 mètres et la profondeur de plusieurs mètres ; aucun passage fixé ; il faut recourir à des moyens de fortune.
Heureusement, les Allemands ont laissé près du moulin de Merlet des flotteurs cylindro-coniques en tôle qui ont attiré notre attention. Des corvées sont commandées et les pionniers régimentaires confectionnent de petits radeaux pouvant porter chacun trois hommes. Ils les lancent silencieusement au cours de la nuit obscure et établissent un va-et-vient au moyen de cinquenelles ; d'autre part, deux compagnies de mitrailleuses et deux canons de 37 sont postés sur la rive sud de la rivière dans l'arc de cercle qu'elle forme entre Pignicourt et Menneville. Cette disposition seule permettra de protéger le passage et de jeter sur la rive nord une tête de pont, car il ne faut pas encore compter sur l'artillerie, restée, faute de ponts, sur la rive gauche de la Suippe. Pour faciliter sa venue, les pionniers du régiment s'appliquent à lancer un pont en bois sur cette rivière, à hauteur du moulin de Merlet. Il convient de citer à ce propos l'infatigable activité et l'ingénieuse intelligence des pionniers sous l'énergique impulsion, de leur chef le lieutenant **GARNIER**.
Sous la protection des mitrailleuses et des 37, la 9e compagnie franchit, trois hommes par trois hommes, l'Aisne et son canal entre Pignicourt et Menneville. Le pont de l'écluse de Pignicourt, qui pourrait donner un troisième et plus pratique moyen de passage, est miné ; mais le capitaine **PIGÉ**, adjoint au colonel, envoyé en reconnaissance de ce côté, arrive à temps pour couper les cordeaux Bickford. Le pont pourra être utilisé pour traverser le bras du canal, mais non celui de l'Aisne, sur lequel il n'a pas de prolongement.
Sous le couvert de la 9e compagnie, le 1er bataillon tout entier effectue son passage dans la journée. Le brouillard favorise cette opération ; cependant, un avion ennemi, volant bas, surgit tout à coup sous le brouillard et lance des bombes sur chaque radeau. Personne n'est atteint, le mouvement continue.
Mais l'alerte est donnée. Dès 7 heures, l'ennemi se met à bombarder avec persistance les rives de la rivière ainsi que Pignicourt et Menneville. Quelques hommes sont blessés dans le village.
En face de notre débouché, les arrière-gardes ennemies ont installé des mitrailleuses sur les hauteurs nord-est de Menneville et nord-ouest de Neufchâtel-sur-Aisne.
Qu'importe ? A 10 heures, deux compagnies du bataillon d'avant-garde ont passé et le commandant du régiment prévient par T. S. F. qu'il s'est assuré une tête de pont. A midi, tout le 3e bataillon a franchi ; il progresse sans trop de mal et manœuvre habilement les mitrailleuses qui, pour échapper

à la capture, se replient de position en position.
A notre gauche, le 89e n'a pas pu franchir la Suippe. Il doit faire un détour et emprunter le pont de Guignicourt. A notre droite, la 16e division est arrêtée devant la Retourne. L'avant-garde du régiment serait en l'air, mais, pour appuyer sa gauche, le commandement porte le même soir un bataillon du 46e à sa hauteur par les ponts de Guignicourt.
Dans la nuit du 12 au 13, un troisième radeau est jeté à hauteur de Neufchâtel ; les trois radeaux ne cessent de fonctionner pour faire passer les 1er et 2e bataillons, transporter des munitions et les ravitaillements en vivres. Les cuisines fonctionnent au moulin du Merlet et ces modestes radeaux, prolongés par les voiturettes de mitrailleuses accourues de Guignicourt, permettront de ne jamais interrompre la régularité des distributions chaudes.
Les pionniers du régiment restent quarante-huit heures, jour et nuit, sur la brèche pour activer cette laborieuse traversée. Comme les jours précédents, l'horizon est embrasé la nuit de lueurs d'incendie.
Le 13 octobre au matin, marche en avant de tout le régiment. Jusqu'à Proviseux, la résistance est à peu près nulle, l'ennemi s'est retiré au cours de la nuit. Mais le nombre de cadavres trouvés sur le terrain dénote l'âpreté de la lutte menée la veille par le bataillon d'avant-garde (3e bataillon, commandant **LAUZANNE**).
A 14 heures, le bataillon **LAUZANNE** a dépassé Proviseux de 2 kilomètres. Les autres bataillons arrivent à portée pour le soutenir. Aucune batterie d'artillerie n'est encore en vue.
A 15 heures, le régiment de gauche, qui a une batterie d'appui, fait connaître qu'il va marcher sur le village de la Malmaison. Bien que privé d'artillerie, le 31e reprend sa progression pour couvrir sa droite ; il atteint ainsi le soir la route de la ferme Roberchamps à la Malmaison. Les premiers éléments de la division de droite ont dépassé Proviseux. Le régiment est donc encadré aux deux ailes.

14 octobre 1918. — La poursuite est reprise dès l'aube, le bataillon **LAUZANNE** toujours en avant-garde. Il a trois objectifs successifs, dont le dernier est la ligne cote 105 - cote 101 (sud de Nizy-le-Comte). Le premier objectif est atteint sans difficulté ; mais, au-delà, l'ennemi résiste et ce n'est qu'à 14 h.30 que le deuxième objectif peut être couronné.
La conquête du troisième objectif donne lieu à un dur combat.
Les arrière-gardes ennemies ont évidemment reçu l'ordre d'arrêter à tout prix notre poursuite. Leurs groupes de mitrailleuses sont renforcés par des éléments d'infanterie ; une section de la 9e compagnie (capitaine **CONTARD**) est contre-attaquée par une compagnie entière ; elle perd en quelques instants les trois quarts de son effectif. Le capitaine **CONTARD** dispose rapidement ses deux sections de réserve sur le flanc de sa première ligne, arrête net la contre-attaque, la repousse et s'installe définitivement sur son objectif (cote 105). A la nuit tombante, le but de la journée est atteint, mais le combat a été chaud. Aussi, le 3e bataillon, en tête depuis le 8, est-il relevé dans la nuit par le 1er bataillon (**LE MOUËL**) qui doit reprendre la poursuite le lendemain matin.

15 octobre 1918. — L'objectif assigné est le village de Nizy-le-Comte. La 1re compagnie et la compagnie sénégalaise mèneront l'attaque. Dès le départ des vagues d'assaut, la résistance ennemie se révèle très sérieuse. Le village de Nizy-le-Comte est garni de mitrailleuses. Les hauteurs qui le dominent à droite et à gauche sont des observatoires excellents qui permettent d'en battre les flancs. La densité du barrage déclenché par l'artillerie allemande témoigne de sérieux renforts de batteries ; nous ne disposons, en fait d'artillerie, que de moyens limités, aucun pont n'ayant encore pu être solidement établi sur l'Aisne.

A droite et à gauche du 31e, la lutte est d'ailleurs aussi acharnée. L'ennemi a l'avantage d'une position excellente et depuis longtemps préparée : la « Hunding Stellung », dont le village de Nizy-le-Comte forme un promontoire fortifié.
Cependant, la 1re compagnie et la compagnie sénégalaise du 1er bataillon se portent résolument sur les abords du village, en chassent les Boches, pénètrent même dans le village et envoient rapidement un premier lot de vingt-trois prisonniers. Le village est encerclé à l'est, au sud et à l'ouest ; mais, à la fin de la journée, après un violent tir de concentration, l'ennemi lance une forte contre-attaque ; il parvient à reprendre pied dans le village, mais n'en peut déboucher et nous conservons les maisons des lisières ouest, sud et sud-est.
A gauche du 31e, la 9e division, malgré un très dur combat, ne peut se maintenir aux abords du village de La Selve.

16 octobre 1918. — Il faut s'emparer à tout prix de Nizy-le-Comte. Cette opération est confiée aux 1re et 2e compagnies, qui doivent l'aborder de trois côtés à la fois, par l'est, le sud et l'ouest.
A 8 heures, l'attaque est lancée. Aussitôt, le barrage ennemi s'abat, encore plus dense et plus meurtrier que la veille. Les mitrailleuses établies sur la cote 124, au nord de Béthancourt, prennent d'écharpe les sections de la 1re compagnie qui manœuvrent le village par l'est. Les 1re et 2e progressent pourtant. La 2e compagnie engage une lutte acharnée corps à corps dans le village et, après deux heures d'un très dur combat, le village est enlevé de haute lutte et abandonné par les Allemands, qui laissent entre nos mains plusieurs prisonniers.
L'ennemi réagit alors par un tir extrêmement nourri. Tous les feux d'artillerie de la « Hunding Stellung » semblent concentrés sur Nizy-le-Comte et sur les cotes 101 et 105. Leurs rafales prolongées, dans cet étroit secteur, rappellent les plus violents bombardements de la Somme. Mais le village est tenu et bien tenu. Le bataillon **LE MOUËL** s'établit solidement sur son objectif qui est dépassé au nord, et la journée s'achève sans que l'ennemi, épuisé sans doute par les efforts fournis depuis le matin, puisse prononcer une nouvelle contre-attaque attendue.

A la suite de ces combats sont cités à l'*ordre de la Ve armée* :

Le capitaine CONTARD. — ***Excellent commandant de compagnie, d'un jugement sûr et d'un courage éprouvé. Du 7 au 15 octobre 1918, au cours d'une progression pénible, a obtenu de son unité, toujours à l'avant-garde, l'effort maximum, traversant trois cours d'eau, bousculant les arrière-gardes ennemies, faisant des prisonniers et repoussant brillamment une forte contre-attaque. (Deux blessures, trois citations.)***

Le soldat MOREL. — ***Tireur d'un sang-froid et d'un courage remarquables. Au cours de l'attaque de la forte position « Hunding », le 25 octobre 1918, a combattu vigoureusement les mitrailleuses ennemies, les contraignant à évacuer la position et permettant ainsi la progression des compagnies voisines. A, de plus, avec l'aide de ses camarades, capturé un sous-officier allemand.***

Le capitaine LAFONT. — ***Très beau soldat ; le 16 octobre 1918, a enlevé magnifiquement un village fortifié, entraînant ses hommes sous le feu de l'ennemi, manœuvrant les nids de résistance, faisant des prisonniers, s'emparant de deux mitrailleuses légères. A donné, au cours de la campagne, de nombreuses preuves de son courage et de ses belles qualités militaires. (Une***

blessure, deux citations antérieures.)

Après avoir passé quelques jours dans les bois voisins de la Malmaison, à 2 kilomètres des lignes, le régiment reprend son secteur de Nizy-le-Comte le 24 octobre pour l'attaque de la « Hunding Stellung ».
Le jour J est **le 25 octobre**.
Après trois mois consécutifs de fatigues, d'existence dans les ruines et la dévastation, de travaux intenses et de rudes combats, un nouvel et suprême effort est encore demandé sans répit au régiment. Le colonel réconforte les cœurs par la note suivante :

Un nouvel effort est demandé au régiment, il le donnera généreusement comme toujours ; il le faut, plus de repos pour personne ; les armées alliées attaquent partout à la fois, de la mer du Nord à la Suisse, en Serbie, en Albanie, en Syrie, en Palestine. Il ne faut pas laisser au Boche abattu le temps de se ressaisir sur une nouvelle ligne qui exigerait de longs et coûteux sacrifices.
C'est la victoire finale et complète avant l'hiver. Encore un coup de collier. Le glorieux 31 du bois des Buttes et du bois du Goulot a le cœur solide et la volonté tenace, l'âme haute et le jarret souple.
Haut les cœurs, fi des petites misères ! Nous sommes les dignes descendants des vaillants déguenillés et en sabots, qui, en 1793, nous ont conquis la liberté au souffle de la « Marseillaise ».

Nizy-le-Comte, **le 23 octobre 1918**.

Le Colonel commandant le régiment,
Signé : **MONDANGE**.

25 octobre 1918. — A 1 heure du matin, tout le régiment est en place. Un bataillon en ligne au nord de Nizy, un bataillon en soutien à hauteur du village et un en réserve au sud. A notre droite, à notre gauche, l'attaque est prête. Une puissante artillerie doit la soutenir. Durée de préparation : deux heures.
A 3 heures du matin, prévenu de nos projets (on l'a su plus tard) par un bruit de tanks dans le secteur à l'est de Nizy, ainsi que par une déclaration de prisonnier, l'ennemi commence un tir de contre-préparation sur Nizy-le-Comte ; d'abord lent, ce tir accélère sa cadence progressivement et atteint une violence extrême. Le carrefour du village, ses lisières nord et sud-ouest sont particulièrement visés. Les maisons s'écroulent. Les caves s'effondrent. Le village, en deux heures, est devenu un monceau de ruines.
Tassés dans quelques éléments de tranchées, derrière un talus, au fond d'un ruisseau bourbeux, les nôtres subissent sans faiblir l'avalanche d'obus auxquels répondent dans le lointain assourdi les explosions réconfortantes des nôtres.
8 heures : le 2e bataillon (**MASSÉ**) s'élance ; compagnie sénégalaise à droite, 6e compagnie à gauche, à cheval sur la route Nizy - Dizy-le-Gros. La 5e compagnie, en réserve, suit à 250 mètres.
Le terrain au nord de Nizy, forme une vaste croupe coupée de l'ouest à l'est par un ravineau ; pas un arbre, pas un talus, pas une motte pour s'abriter. Lancées sur ce glacis, les compagnies sont prises sous un feu croisé d'innombrables mitrailleuses qui leur infligent de lourdes pertes ; entraînées par leurs chefs, le sous-lieutenant **ASSELIN**, commandant la 6e compagnie, le capitaine **LEMOIGNE**, commandant la compagnie sénégalaise, elles avancent pourtant d'un kilomètre environ. Mais il faut

se terrer pour disputer à l'ennemi cette précieuse avance. A gauche, les autres régiments n'ont pu percer la « Hunding Stellung » ; à droite, des éléments du régiment voisin et une demi-compagnie du régiment, envoyée en liaison, sont parvenus à pénétrer dans le village de Saint-Quentin-le-Petit. C'est une brèche entrouverte dans la « Hunding Stellung ». Aussi l'ordre est donné à la 1re compagnie de passer par cette brèche, et, de là, progresser vers l'ouest à la grenade, dans les tranchées de la « Hunding », tandis que la compagnie sénégalaise abordera la position de front.
L'opération s'exécute dans l'après-midi ; mais, malgré toute l'ardeur, combative qui lui est universellement reconnue, la 1re compagnie, soumise de flanc au feu de deux lignes de tranchées parallèlement étagées à 100-200 mètres au nord, ne peut progresser que d'une centaine de mètres ; elle doit stopper après avoir à peu près épuisé son approvisionnement en grenades ; de son côté, la section sénégalaise, commandée par le sous-lieutenant **CHESNEL**, s'élance résolument à l'assaut ; profitant d'une chicane d'un mètre de large au maximum, elle traverse les trois réseaux qui protègent la première ligne de la « Hunding Stellung », et, malgré les feux des deux lignes de tranchées étagées en arrière, elle perce la première ligne. Un combat corps à corps s'y engage, dans lequel les Sénégalais déploient toute leur furia sauvage. Mais ils sont trop peu. Ils finissent par succomber sous le nombre ; seuls trois tirailleurs peuvent rejoindre.
Quelques jours plus tard, en traversant la « Hunding Stellung » en ce point, le régiment devait retrouver devant les réseaux, au milieu de ceux-ci et jusque dans les tranchées allemandes, les traces sanglantes et glorieuses de la lutte épique soutenue en ce point par la section sénégalaise du regretté lieutenant **CHESNEL**.
A la nuit, le 2e bataillon, très éprouvé, est relevé par le 1er.
Le régiment a encore une fois bien rempli sa mission ; il a maintenu solidement l'ennemi sous sa griffe, tandis que, ailleurs, au point choisi par le commandement, des compagnons d'armes plus heureux, mais non plus braves, servis par une formidable artillerie et d'innombrables chars d'assaut, effectuaient la victorieuse percée.

26 octobre 1918. — L'attaque se porte principalement sur la brèche faite la veille.
La 2e compagnie reçoit ordre de pénétrer dans la « Hunding Stellung. » Elle lance ses vagues d'assaut, mais celles-ci sont impuissantes. Les deux sections de tête, commandées par les sergents **GRAVOUILLE** et **AUGÉ**, réussissent cependant, au prix des plus grands efforts, à traverser la route qui relie Saint-Ouentin-le-Petit à Nizy-Dizy et à pénétrer dans le réseau avancé de la « Hunding ».
L'ennemi cesse son tir, et, levant les bras au ciel, fait « *Kamarade !* » Trompées par cette attitude, les sections **GRAVOUILLE** et **AUGÉ** continuent leur progression, s'avançant malheureusement dans une souricière qu'ils ignorent : c'est le moment qu'attend le Boche ; trois mitrailleuses ouvrent alors le feu et font des ravages dans les rangs. Reculer ne vient à l'idée de personne. L'on se terre pour garder le terrain conquis : toute tête qui se montre est aussitôt tirée. En fin de journée, les pertes sont lourdes : le caporal **GOURMELON** gît au milieu du réseau, transpercé de balles comme une écumoire. Le sergent **AUGÉ** est tué (huit balles dans la poitrine). Le caporal **GUELDHY** est blessé de quatre balles à la jambe droite.
C'est là que tombent aussi, mortellement frappés, les soldats **BERNARD**, **LASSIGNARDIE**, **LACOSTE** et **LAPORTE**.
Le caporal brancardier **JOLY**, déjà médaillé militaire pour son courage et son esprit de sacrifice, se porte résolument au secours des blessés ; son mépris de la mort sous les rafales de balles est tel, qu'il arrache des cris et des larmes d'admiration aux témoins angoissés clé cette scène de suprême dévouement à l'égard des camarades tombés.

Le bataillon **LE MOUËL** fait tous ses efforts, mais rencontre une résistance sans cesse accrue. L'artillerie adverse se renforce constamment ; la moindre tentative de notre part provoque des barrages intenses. A notre droite, la division voisine ne peut pas davantage déboucher de Saint-Quentin-le-Petit.
La position est formidable. L'ennemi veut y tenir et y accumule ses moyens. Il faudrait une préparation en règle. C'est ainsi que l'a vu le commandement et, dans la soirée, arrive l'ordre de s'organiser sur place.
Notre première ligne est établie et se renforce sur la route qui relie Saint-Quentin-le-Petit à la route Nizy-Dizy, à 50-100 mètres du premier réseau de la « Hunding Stellung ».
Du 27 octobre au 4 novembre, nombreuses rafales nourries et rapides. Mais le 4, le tir allemand, qui a été plus intense que jamais, cesse brusquement à 19 h.20 ; plus un coup de canon ; des lueurs d'incendie à l'horizon ; des renseignements plus précis du commandement nous font connaître la probabilité du repli pour le 5 au matin.
Et, en effet, le 5 novembre, à 6 heures, nous entrions sans résistance dans la « Hunding Stellung » et, le soir, le régiment passait la nuit autour de Sévigny.
Le 6, la poursuite continue, le 89e en avant-garde.
Les 7 et 8 novembre, le 31e le remplace en tête de la division. Il libère de nombreux villages dont les habitants angoissés viennent au-devant de nos soldats, les yeux pleins de larmes, la gorge serrée, pouvant à peine proférer quelques paroles. Des drapeaux tricolores, sortis d'on ne sait où, étalent déjà aux fenêtres leurs couleurs claires et joyeuses. Des boissons chaudes sont apportées aux libérateurs. Une joie inexprimable brille dans tous les yeux : « ***Vive la France !*** » Des jeunes filles embrassent nos soldats. Il faut échapper vite à ces moments de légitime allégresse, faire violence à l'émotion qui nous gagne, car l'ennemi est tout près.
Le 7 au soir, le 2e bataillon, qui est en tête, atteint Maranwez sans subir aucune perte.
Le 8 novembre, dans la matinée, la résistance devient plus vive. Des mitrailleuses placées en lisière de Logny - Bogny ajustent sur nos têtes de colonne un tir nourri et précis. L'artillerie ennemie prend à partie les convois de la 62e division engagés imprudemment dans notre zone d'action sur la route Maranwez - Marlemont et continue sans arrêt jusqu'à la nuit sur la route Marlemont - Logny. Un jeune sous-lieutenant allemand de 19 ans, blond, imberbe, figure presque poupine, gît sur le terrain, près du signal de Marlemont, le ventre traversé d'une balle ; abandonné des siens, il gémit les yeux suppliants. C'est un ennemi, mais il a une mère. Pitié pour elle ! Le colonel le fait relever et emporter. Les Boches le remercient 100 mètres plus loin par une salve d'obus asphyxiants qui l'encage avec sa liaison.
C'est la guerre !

Après une journée fertile en émotions et fatigues, le régiment passe sa dernière nuit de bataille : 1er bataillon dans le bois de la cote 269, les deux autres bataillons dans le ravin de la Cochetterie ; pas le moindre abri ; la pluie tombe implacablement; derrière le bataillon d'avant-garde, la plupart des hommes dorment debout, le dos appuyé aux arbres, les pieds dans l'eau. Mais la bonne humeur plane en souveraine, discrète encore, car l'ennemi est proche. Mais il n'y a plus le moindre doute pour personne ; c'est la victoire sereine et complète, le Boche à genoux, peut-être le dernier jour de la guerre. Et, en effet, le régiment, relevé dès le matin du 9 à l'avant-garde, reçoit, à 9 heures, l'ordre d'aller cantonner à 10 kilomètres en arrière, à Saint-Jean-aux-Bois, où il apprend la signature de la capitulation.

Les pertes éprouvées **du 2 octobre au 11 novembre** furent les suivantes :

31e régiment d'infanterie	4	Officiers :		Tués	1
			Tués 1	4	
			Blessés 3		
		Troupe :			
			Tués 55		
			Blessés 184	248	
			Disparus 9		
34e bataillon tirailleurs sénégalais	2	Officiers		Tué	1
			Tué 1	2	
			Blessé 1		
	6	Troupe : Européens :		34e bataillon tirailleurs Tués	2
			Tués 2	6	
			Blessés 4		
	72	Indigènes :		Tués	30
			Tués 30	72	
			Blessés 42		

Peu après, c'est avec une explosion de joie peut-être plus grande encore, que le régiment reçut la nouvelle de sa deuxième citation à l'ordre de l'armée donnant droit à la fourragère pour sa brillante conduite et son endurance au cours des opérations dures et continues du 13 juillet au jour de l'armistice.

Ordre n° 446, de la Ve Armée.

Le général commandant la Ve armée cite à l'ordre de l'armée :

Le 31e RÉGIMENT D'INFANTERIE, renforcé par **le 34e BATAILLON DE TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS**. — ***Vient, au cours des opérations entre Marne et Meuse, du 13 juillet au 11 novembre 1918, sous l'impulsion énergique de son chef, le colonel MONDANGE, de donner une nouvelle preuve de sa grande valeur offensive et de son endurance. A forcé très brillamment, le 30 septembre, le passage de la Vesle, dont les abords étaient puissamment défendus, pénétrant***

Ancestramil

dans la position ennemie sur une profondeur de plus de 6 kilomètres, enlevant deux batteries, dont une de 210, de nombreuses mitrailleuses et faisant plus de 300 prisonniers. A ensuite successivement rejeté, après de durs combats, l'ennemi sur la Loivre, la Suippe et au delà de l'Aisne, le poursuivant avec vigueur.
A enfin glorieusement participé à l'enlèvement de la position « Hunding » et à la poursuite consécutive, faisant de nombreux prisonniers et capturant un important matériel. (Décision du G. Q. G. n°5599, en date du **9 décembre 1918**.)

Soldats du 31e !

Ce-court récit de vos fiers exploits rappellera à ceux qui les ont vécus leurs jours de misère et de gloire.
Il rappellera le souvenir et honorera la mémoire de tous les héros, et, hélas ! de tous ceux, bien nombreux, qui ont fait le suprême sacrifice pour le salut de notre pays.
Les jeunes générations du 31e y trouveront les exemples des vertus militaires qui font l'honneur et la grandeur d'un peuple : audace, ténacité, confiance, — tête froide et cœur ardent chez les chefs. — Elles grandiront dans le culte de ces vertus.
Et comme le 31e, durant cette guerre, elles seront fidèles au refrain du régiment : « ***N'a peur de rien, nom d'un chien !*** »

Ancestrami

Campagne 1914 – 1918 - Historique du 31e Régiment d'Infanterie

Henri Charles-Lavauzelle, Éditeur militaire – Paris - 1920

Source : B. D. I. C. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

